

6

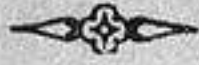
III

E -46

REAL ACADEMIA

DE

JURISPRUDENCIA Y LEGISLACIÓN



BIBLIOTECA

Núm.

Estante

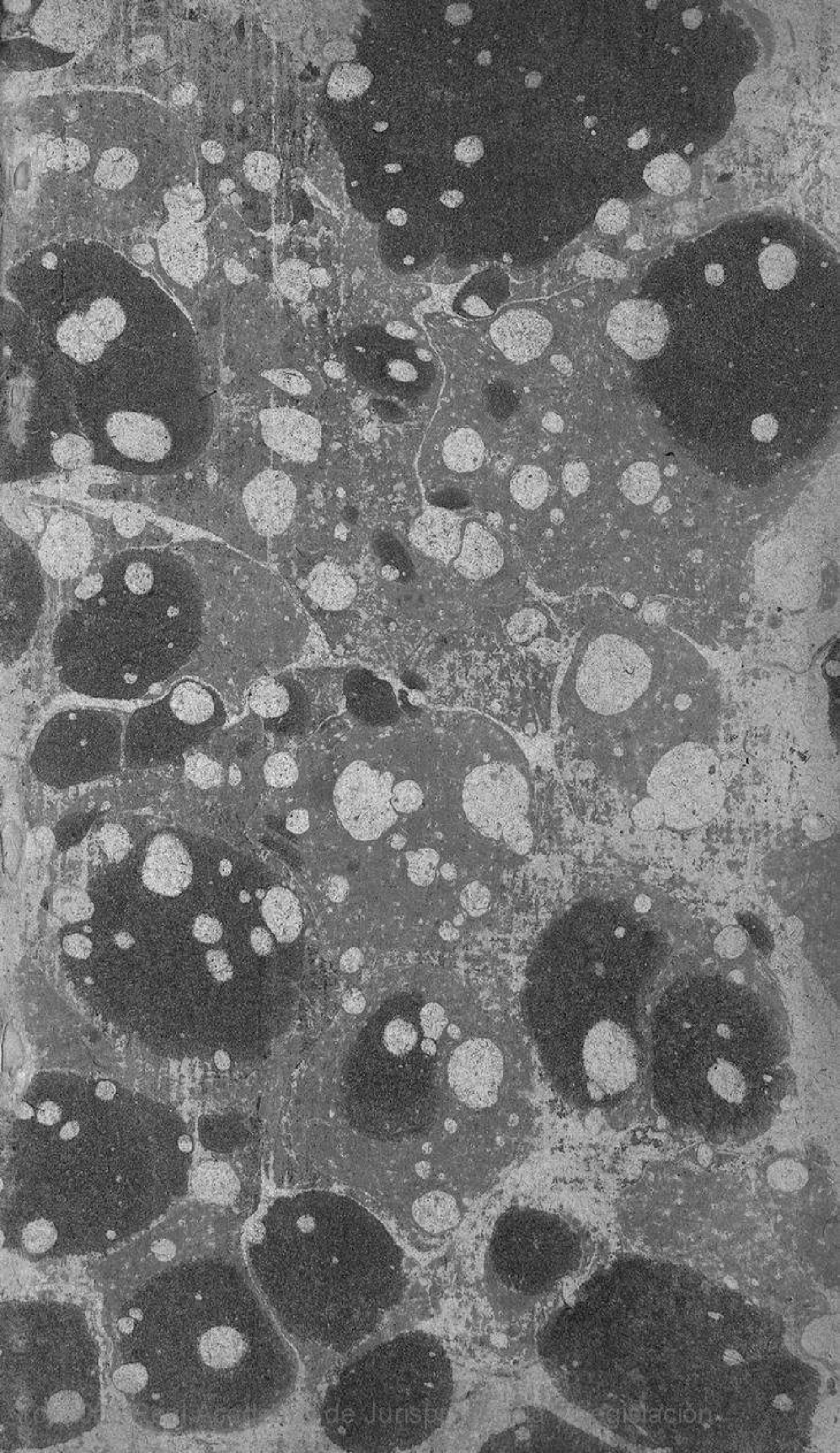
~~37 D.~~

Tabla

OBSERVACIONES

.....
.....
.....

1894



1-9

PAB.

1/15778

LE

6/439

SOLITAIRE

ESPAGNOL, 6 III

OU

MEMOIRES

DE

D. VARASQUE

DE FIGUEROAS.

PREMIERE PARTIE.

Seconde Edition, revue & corrigée.



A LEYDE,

Chez SAMUEL LUCHTMANS ET FILS,

MDCCLIII.



LE
SOLLITARE

ESTAGNOL

60

MEMOIRS

DE

D. VARRASSQUE

DE FIGUEROA

PREMIERE PARTIE

Seconde Edition, avec 2 corriges



A L'EDR

CHEZ BARNUEL, LECHEMANS ET FILS,

M D C C L I I

A V I S
D E
L' E D I T E U R
A U
L E C T E U R.

NE vous attendez pas à
m'entendre faire l'éloge de
ce Livre, j'aurois tort de Vous pri-
ver d'un droit qui Vous est légiti-
mement dû : c'est votre jugement
qui décidera de son fort ; & l'em-
pressement qu'on témoignera pour
en demander la Suite, me fera ju-
ger du mérite de cet Ouvrage.

AVIS DE L'ÉDITEUR

J'aurois cependant pû faire quelques réflexions sur le stile, & le contenu de ce Volume, mais l'*Auteur* m'ayant prévenu, il seroit inutile de répéter ce qu'il a déjà dit. Il me suffit donc de remarquer, que l'unique but de *Dom Varasque* a été de mêler l'utile avec l'agréable, & d'instruire en divertissant: en ce cas on est obligé d'avouer, qu'il a parfaitement bien réussi, puisqu'il a sçu accompagner les événemens les plus singuliers, par des préceptes d'une Morale é-

pu-

AU LECTEUR.

purée , qui ne peut que plaire à des gens qui détestent le libertinage , & qui ne se plaisent qu'à tout ce qui tend à la vertu. J'attens votre suffrage avec impatience : Heureux ! si j'en puis recueillir la satisfaction d'entendre , que vous ne régréterez pas le tems que vous emploïerez à la Lecture de ces Mémoires.

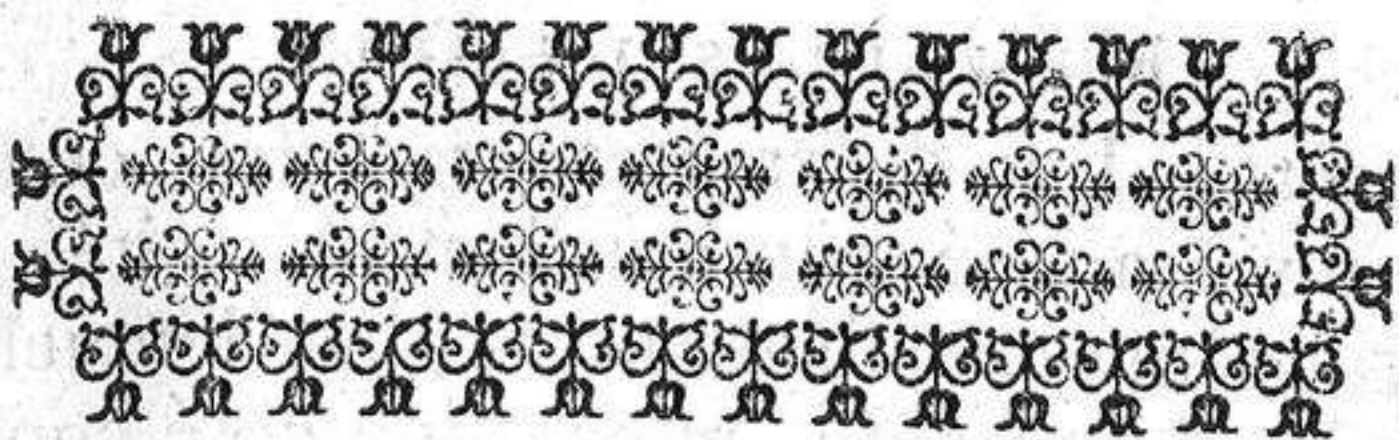
Je crois devoir ajouter , que je vois avec plaisir , que le Public à daigné regarder cet Ouvrage avec indulgence , c'est ce qui a engagé

le

AVIS DE L'ÉDIT. AU LECTEUR.

le *Libraire* à donner *cette Seconde Edition* ; on n'a rien négligé pour la rendre aussi correcte qu'il a été possible ; beaucoup de fautes qui s'étoient glissées dans *l'Édition précédente* ne se trouveront pas dans celle-ci : on a même en plusieurs endroits fait des changements notables par rapport au stile ; en un mot , on s'est efforcé de s'attirer l'approbation des *Lecteurs*.

M É.



MEMOIRES
DE DOM
VARASQUE
DE
FIGUËROAS.
PREMIERE PARTIE.

DAns la situation où je me trouve maintenant, je puis à juste titre me comparer a ces Voyageurs, qui, échapés à la violence des tempêtes, ont le bonheur d'aborder dans le Port desiré, & qui voyant du rivage les débris de leur navire portés çà & là sur les Ondes mugissantes, font des vœux secrets de ne se fier jamais plus à ce perfide Element.

A

ment. Les différentes traverses dont ma vie a été continuellement agitée, & les moyens surprenants, par lesquels je les ai surmonté, m'ont d'un côté convaincu, que rien ne se fait par hazard, mais que tout est dirigé par une Sage Providence, & de l'autre, elles m'ont inspiré tant de dégoût & de mépris pour les choses de ce Monde, que je ne puis voir sans pitié, tant d'hommes en faire toute leur étude, & l'unique but de leurs desirs. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que, comme Seneque, je condamne les richesses dans le sein de mes prospérités, ou que voulant imiter tant de pauvres Philosophes, je meprise des biens que je ne puis acquérir: point du tout; si jamais quelqu'un pût se flater de pouvoir goûter les douceurs de la vie, j'eus sans doute cet avantage: une naissance relevée, des biens considérables, une éducation qui repondoit à ma naissance, des dispositions heureuses, tout sembloit concourir à me rendre le plus heureux des mortels; mais la Divine Sagesse voulut bien m'apprendre par une longue expérience, qu'elle ne m'avoit prodiguée tous ces Dons, que pour m'en faire reconnoître d'autant mieux la

la vanité, & me faire voir le peu de cas qu'on en doit faire.

Par tout ce que je viens de dire, on s'apercevra facilement, que mon dessein, en donnant ces Mémoires, n'est en aucune manière d'abuser le Public par des Aventures chimériques, vaines productions d'une imagination échauffée, qui ne servent qu'à delasser l'esprit, sans lui laisser rien qui puisse l'instruire & lui procurer des lumières utiles & agréables. Je connois trop l'abus qu'on fait d'ordinaire des Romans modernes, pour en vouloir augmenter le nombre: les événemens merveilleux, où l'Amour, la Haine, l'Ambition & la Témérité, ont souvent le plus de part, sont des écueils dangereux pour de certaines personnes, qui, manquant de lumières ou d'expérience, applaudissent souvent à des actions très blâmables, & tâchent d'imiter les plus grands défauts, qu'ils admirent comme des Vertus sublimes. L'unique but par conséquent, que je me propose est, de donner à la jeunesse des instructions solides pour se conduire dans le Monde. Les Gens de qualité surtout, comme étant les plus exposés aux dangers qu'on y rencontre, a-

prendront en lisant l'Histoire de ma Vie, de quelle manière ils auront à se conduire, lorsqu'ils se trouveront dans des cas pareils à ceux qui me sont arrivés. La Vie humaine est à juste titre nommée un vaste Labyrinthe, dans lequel on a souvent besoin du fil d'Ariadne, sans quoi l'on s'y égare aisément, le cœur corrompu des Humains, l'hypocrisie qui se cache sous le masque de la Vertu, nos propres Passions qui nous séduisent & nous aveuglent, sont autant de détours captieux dans lesquels nous nous embarrassons, sans en pouvoir trouver l'issue, & le plus souvent quelque affreux précipice nous fait trouver une perte certaine & inévitable.

On auroit tort cependant de penser que je veuille en Censeur rigide étaler ici une austère Morale & me produire comme un homme exempt de toutes les foiblesses, qu'il condamne dans les autres; la lecture de ces Mémoires detrompera, sans doute, ceux qui voudroient porter de moi un pareil jugement, on y trouvera que bien loin d'avoir été une exception à la règle générale, je me suis au contraire trouvé en butte aux plus vives Passions, & que même, je ne leur ai
quel-

quelquefois que foiblement resisté. C'est donc par mon exemple que je pretens instruire les autres, & les empêcher, s'il est possible, d'essuyer les disgraces qui me sont arrivées, car comme on dit

Felix quem faciunt aliena pericula cautum.

Il ne me reste plus qu'une chose à remarquer, sur laquelle je suis bien aise de prévenir mes Lecteurs, c'est de les conjurer, d'écarter leurs préjugés & de suspendre leur jugement, jusqu'à ce qu'ils ayent lû mon Livre. Cette précaution m'a paruë d'autant plus nécessaire, que le grand nombre de mauvais Livres qui ont paru de nos jours, sous les titres de Vies, de Memoires, d'Anecdotes, d'Amusemens, d'Histoire &c. ne peuvent que former un jugement très desavantageux contre un homme qui s'avise d'écrire dans ce goût. Je repete donc ce que j'ai déjà dit, que mon dessein est plutôt d'instruire que d'amuser, néanmoins quelque peu interressans que paroissent les faits, qui ne regardent qu'un simple Particulier, je me flatte qu'on trouvera dans le cours de mon Histoire bien de choses, qui dédommageront

mes Lecteurs de l'ennui que pourroient leur causer certaines digressions, que je n'ai pas pu supprimer sans m'éloigner de mon but. Quand au stile, je dois avertir, que s'il se trouve negligé & peu uniforme, on ne doit point s'en étonner, je déclare que je ne suis point Auteur, & que j'ai cherché à plaire plutôt au cœur qu'à l'esprit. Je me suis contenté d'écrire d'une manière assez claire & intelligible, & je pense que cela doit suffire. Je borne ici mes réflexions. Si mon Livre produit l'heureux effet que je me suis proposé en l'écrivant, je me trouverai très dignement récompensé de mon travail. Si non, on doit du moins me tenir quelque compte de l'avoir entrepris.



JE suis sorti d'une des plus anciennes & des plus nobles Familles d'Espagne, mon Père qui tenoit un rang distingué à Toledé descendoit de l'Illustre Maison de Figuéroas: voici à ce qu'on pretend l'origine de ce nom.

A quelques lieues de Toledé l'on trouve

ve

ve une Forêt nommée *la Debeffa de las cien Donjellas*, c'est-à-dire la Forêt des cent Filles, cet endroit fut nommé ainsi d'une Avanture assez singulière. Moregat Roi de Léon n'étant pas en état de s'oposer à la fureur des Maures, qui avoient envahi la plus grande partie de l'Espagne, il s'engagea à leur payer un tribut annuel de cent Filles, dont cinquante devoient être Nobles, & les autres Roturières: mais en 844. le Roi Ramire refusa de payer ce honteux & flétrissant tribut, qui fut ensuite aboli par la valeur & l'intrepidité de quelques Cavaliers de Gallice, qui défirent les Maures lorsqu'ils venoient pour chercher leur proye, & comme l'action se passa dans un Bois rempli de Figuiers, on donna à ces généreux Libérateurs le nom de Figucroas. Ce n'est pas pour me donner plus de relief par des titres fastueux, que j'ajoute cette circonstance; l'état où je me trouve, loin de m'inspirer un orgueil de cette nature, ne me donne au contraire que des sentimens d'humilité, mais en écrivant l'Histoire de ma vie, je n'ai pas crû devoir omettre une chose aussi essentielle, pour faire connoître l'origine de ma Famille.

Mon Père qui foutenoit l'éclat de sa dignité par de grands biens qu'il possédoit en Espagne, & qui réunissoit en sa Personne toutes les qualités du corps & de l'esprit qui rendent un homme accompli, épousa une Dame d'un rare mérite nommée Donna Eleonore, Fille de Dom Pedre de Cardenas, Premier Assesseur du Viceroi de Valence. Dom Fernand mon Frère aîné fut le premier fruit de ce mariage : on ne negligea rien pour lui donner une éducation convenable à sa qualité, d'autant plus, qu'environ douze ans s'étant écoulés depuis sa naissance, sans que ma Mère donnât d'autres marques de fécondité, on crût qu'il seroit l'unique héritier, & le seul soutien de la Maison de Figuëroas. Mon Père s'attacha à lui inspirer de bonne heure des inclinations dignes du haut rang, auquel il étoit destiné.

Dom Fernand répondit si bien aux soins & aux vuës de mon Père, qu'il passoit pour le Cavalier le plus accompli de Toledé; dès l'âge de quinze ans, il finit son cours d'Etude, aussi bien que de tous les exercices qui servent à orner le corps & l'esprit, avec cela il étoit très bien fait de sa Personne, & d'une physionomie

mie des plus heureuses ; sa conversation étoit aisée & insinuante , il repandoit tant de grace sur tout ce qu'il faisoit , qu'il se concilioit d'abord l'estime de tous ceux qui l'aprochoient , & qu'on le regardoit comme un modèle de bon goût & de politesse. Mais ce qui rendoit son caractère encore plus estimable , c'est que tous ces avantages , loin de lui donner cet air de suffisance & de fierté , qu'on remarque d'ordinaire dans les jeunes Gens , qui se voyent applaudis , lui inspiroient au contraire une douce affabilité & une honnête complaisance envers tout le monde , desorte qu'on le citoit comme un exemple de probité , de candeur & d'une conduite irréprochable.

Dom Alvar (c'étoit le nom de mon Père) étoit au comble de la joye de se voir renaître en la Personne d'un Fils , en qui l'on voyoit les semences de toutes les vertus , qui faisoient espérer une riche moisson dans un âge plus mûr. Ma Mère l'aimoit si tendrement , qu'elle ne vouloit presque jamais le perdre de vuë , elle trouvoit dans ses entretiens mille charmes , qui lui rendoient la vie délicieuse.

Mais que ce bonheur fut de courte

A 5

du-

durée, que ce doux plaisir fut suivi d'infortunes & de revers ! ô Ciel, que tes voies sont difficiles à pénétrer ! Dom Alvar & Eleonore se voyoient ensemble au comble de leur vœux, ils s'aimoient de l'amour le plus vif & le plus tendre : cette belle union étoit cimentée par des sentimens d'estime réciproques, qui avoient leur source dans la plus pure Vertu : rien ne manquoit à leur bonheur, biens de fortune, dignités relevées, un Fils accompli qui faisoit toute leur joye, & dont naturellement ils n'avoient que du plaisir & du contentement à attendre : qui eut dit que ce bonheur dût s'évanouïr dans un moment, & que de la source de nôtre félicité, il en alloit decouler un torrent de calamités ? c'est pourtant ce qui arriva.

Dom Laurenço de Cuença, qui étoit un Seigneur de distinction de Toléde, régardoit le bonheur de nôtre Famille avec beaucoup d'envie. Il jouïssoit de revenuës considérables, toutefois il auroit été bien aise d'ajouter quelque lustre à sa fortune par le moyen des emplois & des dignités ; ses amis étoient assez puissans pour le faire venir à son but,

but , mais son humeur brutale & impérieuse, jointe à une conduite qui n'étoit nullement à l'abri de la censure publique , étoient cause , qu'on ne vouloit pas lui acorder des Charges, qui n'auroient fait que le rendre plus fier & moins traitable , desorte qu'il se voïoit obligé , malgré toutes ses richesses , de vivre dans une espèce d'obscurité qui le desoloit. Il sentoit redoubler son despit, à mesure qu'il voïoit obtenir à mon Père tous les emplois qu'il briguoit : c'en étoit plus qu'il ne falloit pour animer sa rage : le mérite de Dom Alvar, lui paroissoit un obstacle à sa félicité, il crût, qu'il étoit de la prudence de se defaire d'un pareil Concurrent , & de se delivrer de la vuë d'un objet qui lui faisoit horreur. A cet injuste motif de la haine de Laurenço , je dois encore ajouter celui-ci. Il avoit un Fils à peu près de l'âge de mon Frère, dont il faisoit son Idole ; ce jeune homme étoit emporté & brutal , n'aimant que la debauché , & les plaisirs criminels , s'y livrant sans retenue & même sans observer aucunes bienséances, ce qui lui atiroit la haine & le mépris de tout le monde , tandis qu'on combloit D. Fernand d'honnêtetés , & qu'on

qu'on lui donnoit mille marques de distinction, que son mérite arrachoit même à ceux qui avoient le moins d'intérêt à lui donner cette préférence. Les vicieux, quelque penchant qu'ils ayent pour le crime, ne laissent pas de s'apercevoir à regret du mépris qu'on leur témoigne, cette idée les chagrine, ils voudroient qu'on eût plus d'indulgence pour leurs égaremens, mais loin de songer à s'en corriger & à changer de conduite, ils se sentent animés d'une secrète jalousie & d'une haine implacable contre ceux, qui ne peuvent applaudir à leurs déréglemens; l'éclat de la Vertu les éblouit & expose leurs vices dans tout leur jour; le depot les desole, & dans ces transports furieux, il n'y a rien qu'ils ne sacrifient avec joye, pour se venger de ceux, qui ont trop de probité pour vouloir les imiter. Tel étoit le sistême de Dom Fabrice: on verra dans peu la vérité de ce que je viens d'avancer.

Dom Laurengo avoit mené dans sa jeunesse une vie aussi dissoluë que l'étoit celle de son Fils, il conservoit toujours les mêmes inclinations, & l'âge n'y avoit aporté d'autre remède, qu'une certaine retenuë affectée, qui lui faisoit me-

na-

nager les dehors, quoi qu'au fond de l'ame, il eut le cœur aussi corrompu que jamais. Cette conformité d'humeur le rendoit aveugle sur la mauvaise conduite de son Fils, & sur ses dereglemens: il étoit outré de dépit de voir qu'il fut si fort meprisé, & qu'en même tems on parloit avec tant d'éloge de Dom Fernand: cette injuste envie prit de si fortes racines dans son cœur, qu'elle se changea en fureur, & en haine implacable, d'autant plus forte, qu'elle étoit animée par le fâcheux ressouvenir, de ce que mâ Mère, qu'il avoit autrefois aimé, l'avoit toujours traité avec indifferance, & lui avoit préféré Dom Alvar; un procès qu'il intenta à mon Père & qu'il perdit avec depens, acheva d'y mettre le comble, & des-lors il jura la perte de nôtre Famille. Comme les gens vindicatifs sont d'ordinaire fort dissimulés, Dom Laurenço cacha son dépit & sa haine avec tant de soin & tant d'art, que mon Père y fut trompé, & D. Fabrice, qui agissoit de concert avec son Père, ménageoit si bien l'exterieur & tous les devoirs de la bienséance avec mon Frère, que celui-ci crût véritablement qu'il avoit étouffé dans son cœur tout le ressentiment, qu'il avoit fait paroître pour la

perte

perte de son procès : ce qui fut cause , qu'il vécut avec lui d'une manière si obligeante & si éloignée de le soupçonner d'aucune lâcheté , que tout le monde crût que la paix étoit rétablie & affermie plus que jamais entre nos deux Familles. Je remarquerai en passant , que les gens intègres , s'imaginant que tout le monde leur ressemble , sont fort faciles & fort sujets à se laisser tromper : mais que cette leçon d'expérience leur aprenne à se méfier toujours d'un ennemi réconcilié , sur tout , quand les mœurs dementent l'idée qu'il veut donner de sa probité.

D. Laurenço & mon Père avoient chacun un Château , à une petite distance l'un de l'autre , proche d'un joli Bourg nommé Anover , situé sur le bord du Tage , à trois ou quatre lieuës de Toléde , entre cette ville & Aranjuez. Le droit du voisinage leur fournissoit l'ocasion de se voir souvent : ce fut dans ce lieu que le perfide résolut d'exécuter la noire trahison qu'il méditoit. Ma Mère , qui , comme je l'ai dit , n'avoit point eu d'autre enfant que D. Fernand , en seize années de tems , se trouva enceinte : cette nouvelle fut un nouveau sujet de joye ,
non

non seulement pour D. Alvar , & pour toute nôtre famille , mais même pour les dissimulés Laurenço & son Fils , qui furent charmés que le hazard leur fournit un moyen aussi sûr , pour consommer leurs detestables projets , & foulant aux piés tout sentiment de Religion & d'humanité , ils ne songèrent plus qu'aux préparatifs d'un attentat , qui n'eut jamais d'exemple chez les Peuples les plus barbares. Les perfides n'eurent pas plutôt appris la grossesse de Donna Eleonore , qu'ils accoururent pour l'en féliciter , & sous pretexte de vouloir prendre part à la joye de nôtre famille , ils invitèrent D. Alvar avec son Epouse & son Fils , afin , disoient ils , d'effacer par une sincère reconciliation jusqu'aux moindres traces de la mesintelligence qui avoit regné entre leur maison & la nôtre. Ma Mère se trouvant indisposée ne put point profiter de la feinte civilité de ces Scelerats : elle m'a souvent raconté , que mon Père se sentoit une secrette repugnance d'aller trouver Laurenço , qu'il fit tout au monde pour s'en excuser & pour remettre la partie à une autre occasion , mais que les Traitres insistèrent avec tant de protestations de la plus sincère cordia-

dialité, qu'il fut enfin obligé de leur accorder ce qu'ils exigeoient de lui : de sorte que le trop crédule D. Alvar & mon Frère furent se livrer à la fureur de ces deux Boureaux, qui les atendoient comme des victimes qu'on se prépare d'immoler aux piés des Autels. Ils furent recûs avec toutes les marques d'une sincère amitié, D. Fabrice sur tout accabla mon Frère de caresses, & lui fit l'accueil le plus gracieux du monde : on s'entretint de choses indifférentes pendant le repas ; Fabrice avoit beaucoup de peine à cacher son dépit, voiant avec quelle justesse D. Fernand raisonnoit sur toutes sortes de matières, même sur les plus abstruses de la Philosophie, jusque là que D. Laurenço, tout prévenu qu'il étoit contre lui, ne put s'empêcher d'admirer son esprit & sa capacité ; il avoüa même, qu'il y avoit peu d'exemples où l'on vit un jeune homme, qui n'avoit pas encore dix-sept ans, raisonner sur des matières scavantes avec tant de solidité & de discernement : mais ce qui acheva de désespérer Fabrice, ce fut de voir que mon Frère déclamoit hautement contre les Debauchés. Ce n'est pas qu'il se déclarât entièrement con-

tre

tre les plaisirs , il disoit au contraire , qu'il étoit raisonnable de donner quelque chose à la satisfaction des sens , & d'avoir quelque complaisance pour eux , mais que pour conserver leur mérite , & en rendre les douceurs plus durables , il falloit que la raison les réglât , sans cela , disoit-il , on court d'excès en excès , jusqu'à ce qu'on se plonge dans un abîme de dissolutions , qui nous rendent odieux aux autres , & insupportables à nous même. On devoit naturellement s'attendre , que ces discours sensés auroient fait de vives impressions sur l'esprit de D. Fabrice , & qu'ils lui auroient causé des remords capables de le rapeller à son devoir ; mais ils produisirent un effet tout contraire , il se crût ataqué personnellement dans la peinture que mon Frère faisoit des Vicieux : cet injuste soupçon , fortifiant en lui la résolution qu'il avoit prise , fit qu'il se hâta de mettre la dernière main à une entreprise digne d'un cœur aussi lâche que le sien , & dont la seule idée auroit fait frémir tout autre , qu'un homme qui faisoit gloire de s'éterniser par des crimes , & d'encherir sur les Phalaris , les Nérons , & les Caligules.

B

Aussi

Aussi-tôt qu'on eut dîné, D. Laurenço proposa une partie de promenade, qui fut d'abord acceptée, & sous prétexte de s'entretenir avec plus de liberté, on ne voulut point se faire suivre par aucun Domestique. Ils ne furent pas plutôt arrivés à un petit Bois, qui bornoit le Parc du Château de D. Laurenço, qu'ils se virent tout d'un coup investis par six hommes masqués, qui fondirent sur eux l'épée à la main: Les deux Traîtres prirent d'abord la fuite du côté du Château; mon infortuné Père & le brave D. Fernand se défendirent avec tout le courage imaginable; mais que sert la valeur, quand on est acâblé par le nombre! D. Alvar fut bientôt renversé d'un coup, qui le perça d'outre en outre, & mon Frère ayant été dangereusement blessé en deux ou trois endroits, il perdit tant de sang, qu'il tomba sans connoissance & sans donner aucun signe de vie. L'action s'étoit passée si rapidement, que personne ne s'en étoit aperçu: les Assassins avoient été animés par l'espoir d'une récompense trop considérable, pour vouloir manquer leur coup; ainsi ils se battirent avec tant d'animosité, que la partie fut bientôt décidée par la mort de mon Père & celle
du

du malheureux D. Fernand. Cependant D. Laurenço & son Fils, voulant sauver les apparences, ils attendirent aussi long-tems qu'ils le croyoient necessaire, pour que les Meurtriers pussent exécuter les ordres qu'ils leur avoient donnés, après quoi ils assemblèrent quelques Domestiques, & les menèrent sur les lieux où cette tragique scène venoit de se passer. La vuë de ces deplorables Cadavres, loin de les attendrir, leur fut un sujet de triomphe; toutefois ils furent obligés de se contraindre, de peur de s'exposer à être decouverts: pour cet effet ils firent semblant de s'épuiser en gemissemens & en regrets, ils couroient çà & là comme des désespérés, sous pretexte de poursuivre les Assassins, mais n'ayant trouvé personne, ils retournèrent au Château pour prendre de nouvelles mesures, & pour observer quelques formalités, afin de se mettre à l'abri de tout soupçon.

Vertu persecutée, que tu nous es une preuve bien frappante, que ce n'est point ici bas que tu dois chercher ta recompense! Quel point de vuë effroyable; la conduite de Dom Laurenço, n'offre-t-elle pas à ceux qui l'envisagent de près! On auroit eu moins d'horreur en voyant

Dom Fabrice, emporté par le feu de la jeunesse, se livrer à quelque action indigne, mais peut-on voir sans frémir, un Père, animer son propre Fils aux crimes les plus énormes, & l'y encourager par son exemple! avouons, qu'on voit beaucoup de Gens se plonger dans toutes sortes de dissolutions, & cela à cause de la mauvaise éducation qu'on leur a donnée, puisque la Nature inspire tant de prévention, pour tout ce que font les Parens, qu'il semble qu'un Enfant soit autorisé à imiter ce qu'il voit faire à un Père: heureux celui par conséquent, qui n'a que de bons exemples à suivre!

Dom Laurenço monta aussitôt à cheval, & vint chez ma Mère pour lui apporter la triste nouvelle de la mort de son Epoux & de son Fils. Madame, lui dit-il, en l'abordant d'un air composé, capable d'en imposer aux plus Clairvoyans, il est tems de vous armer de courage, je viens vous annoncer la nouvelle la plus triste & la moins atendue du monde; il est tems, dis-je, de montrer une constance digne d'une Personne bien née, qui se resigne aux immuables decrets de la Providence. Ah Ciel! s'écria ma Mère, que ce debut avoit jettée

tée

tée dans une consternation qu'on ne sçau-
roit exprimer, que nous venez vous an-
noncer? D. Alvar ou D. Fernand sont
ils morts? Leur est il arrivé quelque mal-
heur? Achevez, je vous en conjure, &
ne me laissez pas dans des inquiétudes, qui
me causent mille tourmens & qui me
font craindre les maux les plus funestes.
Madame, continua le perfide Laurenço,
c'est maintenant que vous devez faire pa-
roître cette fermeté à toute épreuve, cet-
te grandeur d'ame vraiment héroïque,
qui vous élève si fort au dessus de votre
sexe. Vous m'avez prévenuë par votre
demande, oüi, ni votre Epoux, ni vo-
tre Fils ne sont plus. Ayant dit cela, il
lui raconta comment la chose s'étoit pas-
sée : le Traître n'eut garde de lui dire,
qu'il avoit lâchement pris la fuite ; bien
loin de-là, il lui fit accroire, qu'il avoit
fait tous ses efforts pour secourir D. Al-
var & son Fils, mais que ce brave hom-
me, secondé par D. Fernand, avoit fon-
du sur l'Ennemi avec trop d'impétuosité
& de précipitation, & que cela avoit été
cause de sa mort & de celle de mon Frè-
re; que lui & D. Fabrice voyant leurs
amis par terre, & n'étant pas en état de
faire tête à six hommes bien armés, ils

avoient eu le bonheur de se sauver par la fuite. Il lui rapporta toutes ces circonstances avec une douleur si apparente, qu'on auroit dit, que ce desastre le touchoit sensiblement, & qu'il prenoit véritablement part à la funeste nouvelle qu'il venoit d'annoncer. Ce triste récit jetta la desolée Eléonore dans le dernier acâblement, une pâleur mourante couvre son visage, ses yeux se ferment à la lumiere, il se fait en elle une suspension totale des sens, & elle tombe entre les bras d'une de ses femmes. Laurenço n'ayant plus rien à lui dire, & ne voulant pas s'arreter dans un lieu où tout sembloit lui reprocher la noirceur de son crime, il se rétira vers son Château, avec autant de tranquillité, que s'il avoit été entièrement innocent de ce qu'il venoit de rapporter.

Le bruit de cette triste catastrophe s'étant d'abord répandu dans toute notre maison, on ne voïoit par tout que des Personnes qui fondoient en larmes, & qui jettoient des cris capables d'émouvoir les cœurs les plus insensibles; cette consternation n'empecha pas qu'on ne songeât à secourir ma pauvre Mère, qui revint enfin de son évanouissement par
les

les soins, que ses femmes eurent, de lui faire prendre des cordiaux. Chacun s'em-
 presse pour la consoler, la crainte faisoit
 pourtant tous ceux qui l'abordent, on
 appréhende, que dès qu'elle sera révenue
 à elle même, elle ne se livre à quelque
 action désespérée; mais on fut bien é-
 tonné de voir, qu'ayant ouvert les yeux
 & regardé ceux qui l'environnoient, el-
 le baissa la vue vers la terre, après quoi,
 levant ses yeux au Ciel & joignant ses
 mains: pardonne, s'écria t'elle, ,, par-
 ,, donne, Grand Dieu! si je reçois a-
 ,, vec tant de répugnance les coups dont
 ,, tu me frapes, daigne me soutenir dans
 ,, les rudes épreuves que tu m'envoyes,
 ,, ne souffres pas que je succombe à l'af-
 ,, fliction qui m'accable, soutiens moy,
 ,, Seigneur! dans ma grande foiblesse,
 ,, & fais, que le sentiment de mes maux,
 ,, ne me fasse jamais oublier la soumission
 ,, & l'obéissance, que je dois à ta vo-
 ,, lonté suprême.

Ayant dit ce peu de paroles, mes amis,
 ajouta-t'elle, je viens de perdre mon E-
 poux & mon Fils par l'accident le plus
 funeste, tâchons de découvrir les Au-
 teurs de cet attentat, & de mettre ordre
 à mes affaires; que deux d'entre vous ail-

lent en diligence en avertir mon Père & mes proches Parens; & qu'un autre parte pour aller à Toledé, implorer le secours de la Justice, qu'on fasse toutes les perquisitions nécessaires pour vanger cet horrible assassinat; laissez moy seule, continua t-elle, j'ai besoin de recuëillement pour apaiser mes amères douleurs, & pour me mettre en état de poursuivre cette affaire avec toute la diligence & l'exactitude possible.

Une résignation si chrétienne remplit tout le monde d'admiration; on ne pouvoit assez s'étonner, de voir qu'une Personne, qui n'avoit jamais connu la vie, que pour en goûter toutes les douceurs, supportât les plus tristes & les plus fâcheux revèrs avec tant de fermeté & de constance: malgré tout cela, on n'étoit pas encore revenu de la première crainte, on soupçonnoit qu'elle ne faisoit paroître une si grande fermeté d'ame, qu'afin de se pouvoir livrer à son desespoir sans contrainte: c'est pourquoi on la conduisit à son appartement, sans cependant la vouloir laisser seule, ensuite on tâcha de lui faire prendre quelque repos, mais tous les soins qu'on prit pour cela furent inutiles.

Aussi.

Aussi-tôt que le bruit de cet accident se fut repandu dans Toledé, les Parens & les Amis de D. Alvar se rendirent auprès d'Eleonore, & entre autres le Corregidor, qui étoit cousin de mon Père: leur premier soin fut d'examiner & d'approfondir les circonstances de cet étrange assassinat, & après que ma Mère leur eut appris tout ce que lui avoit rapporté Laurenço, ils se transportèrent au Château de ce Scelerat, pour y prendre les informations qu'ils crurent nécessaires dans des conjonctures aussi embarrassantes. Dom Laurenço reçut la visite du Corregidor & de la suite avec une effronterie peu commune, & il lui rapporta en détail, tout ce qu'il avoit déjà dit à ma Mère, le Traître s'étoit si bien préparé à jouïr son rôle, qu'il ne se coupa point, pas même dans la moindre particularité, après quoi il conduisit le Corregidor vers l'endroit où l'action s'étoit passée, mais malgré toutes les recherches & les perquisitions qu'on fit, on ne put jamais découvrir ni les Assassins, ni même les Cadavres. On eut beau chercher par tout, pour voir si l'on ne découvroit point quelque endroit où la terre fut fraîchement remuée, parce

B s

qu'on

qu'on ne doutoit pas, qu'on ne les eut enterré quelque part dans le Bois; tout fut inutile, & après en avoir dressé un Procès Verbal, on fut obligé de se retirer, & de laisser à la sage Providence, qui ne laisse jamais les crimes impunis, le soin de decouvrir quelque jour, ceux qui s'étoient rendus coupables d'une pareille trahison. Il est vrai que les amis de D. Alvar, qui connoissoient le mauvais naturel de D. Laurenço, & qui étoient instruits de l'affaire du Procès qu'il avoit perdu contre le Defunt, ne doutoient pas qu'il ne fût coupable, toutefois comme ils n'avoient aucune preuve & que ce Perfide avoit de puissans Amis à la Cour, ils n'osèrent faire éclater leurs soupçons; cependant ils resolurent de l'observer de si près & d'examiner si bien sa conduite, qu'ils se flatèrent, qu'avec le tems, ils pourroient decouvrir la vérité. L'Infortunée Eleonore sentit redoubler sa tristesse, lorsqu'on lui annonça que ses Ennemis, non contents de l'avoir privée de tout ce qu'elle avoit de plus précieux au monde, lui avoient même envié la triste consolation de rendre les honneurs de la sépulture à son Epoux & à son Fils. Quelle fut sa douleur,

Juste

Juste Ciel ! lors qu'on lui aprit , que les corps de ces deux illustres Victimes de l'envie avoient été si bien cachés , qu'on n'avoit jamais pû les trouver , elle craignit que les Meurtriers ne les eussent enlevés que pour insulter à leurs Cadavres , & en faire le jouët de leur rage & de leur barbarie ; ces funestes idées faillirent à lui faire perdre la vie , elle eut besoin de toute sa constance pour soutenir ce defastre , & si la bonté divine ne l'eut secouruë visiblement , il lui auroit été impossible d'effuier tant de malheurs redoublés , sans succomber sous leur poids acablant.

D. Pedre , c'étoit le Père de ma Mère , étant arrivé sur ces entrefaites , renouvelles les poursuites : il n'eut pas un succès plus heureux que les autres , de sorte qu'après s'être donné bien des mouvemens inutiles , il employa tous ses soins à consoler ma Mère , & à l'exhorter à prendre courage , tant par rapport à elle même , que pour l'amour de l'Enfant qu'elle portoit dans son sein : craignant sur tout que la vuë des objets qui pouvoient lui renouveler les idées de sa disgrâce , ne l'empêchât de se tranquilliser , il lui conseilla , de laisser l'administration de ses biens à un Oncle de D.

Al-

Alvar, qui demeuroid à Toléde, & de venir avec lui à Valence, pour y faire ses couches avec plus de commodité. La vertueuse Eleonore accepta une proposition aussi raisonnable, elle comprit sans peine le besoin qu'elle avoit, de quitter un lieu dont la vuë lui étoit si funeste, & qui ne pouvoit que lui rapeller sans cesse le souvenir de ses infortunes, c'est pourquoi elle embrassa avec joye les offres de son Père, & l'assura qu'elle étoit disposée à faire le voyage avec lui: elle resolut de quitter un endroit si triste & si fatal pour elle: D. Sanche, c'est ainsi que se nommoit mon Oncle, se chargea du soin de nos affaires, ma Mère prit congé de ses Parens & de ses Connoissances, & après avoir réglé ses affaires domestiques, elle suivit son Père à Valence.

D. Laurenço & son Fils étoient au comble de leur joie, de voir que tout leur avoit si bien réüssi, se voyant pleinement vangés, & comptant que le secret ne seroit jamais révélé, ils n'eurent d'autre soin, que celui de payer largement les Assassins. Mais nous les verrons bientôt recevoir la digne récompense de leur perfidie, & servir à la Postérité, d'un redoutable monument de

de la juste punition des crimes.

Dès que ma Mère fut arrivé à Valence, elle travailla à s'affermir dans la résolution qu'elle avoit prise, de se tranquiliser & de se soumettre entièrement aux ordres du Ciel.

D. Pedre ne negligea rien pour l'entretenir dans ces heureuses dispositions, & pour y réüssir plus aisément, il lui procuroit tous les innocens plaisirs que son état lui permettoit de prendre, d'autant plus, qu'étant près de son terme, on craignoit que les forces ne lui manquaissent dans ses couches, & qu'elle n'y succombât. Chacun s'empressoit à lui faire plaisir, son infortune ne fut pas plutôt sçüe à Valence, que tout le monde acourut, pour lui temoigner la part qu'on y prénoit. D. Eleonore qui ne trouvoit qu'en sa vertu la véritable source de consolation, paroïssoit très sensible aux offres de service qu'on lui faisoit, elle fut si bien gagner l'estime de toute la Noblesse du Pais, que bientôt on ne parla que de la constance, & de la magnanimité de la Fille de D. Pedre. Peu à peu cette amère & vive douleur se calma; les soins & les complaisances de mon Grand-Père produisirent en partie

tic

tie cet heureux effet, & firent cesser ce torrent de larmes qu'elle verfoit fans cefse: il ne lui reftoit plus qu'une fombre mélancolie, qu'il lui fut impoffible de vaincre, malgré tous les efforts qu'elle faifoit pour cela; quelque tems après, elle me mit au monde, de forte que je puis dire, que je naquif au milieu des larmes & des fanglots: triste préfage de ce qui me devoit arriver dans le cours de ma vie infortunée! Ma naiffance caufa une joye inexprimable à tous mes Parens, mais fur tout à ma Mère: le plaifir de fe voir renaître en moi, & l'efperance qu'elle avoit, que ce jeune rejetton de la famille de Figuëroas, pourroit un jour foutenir cette noble Maifon, & la remettre dans fon premier luftre, lui étoit un très grand fujet de confolation.

On auroit bien voulu me faire porter le nom de mon Père, mais Dom Pedre craignant, que ce nom fi chéri, ne rappellât trop fouvent à ma Mère le douloureux fouvernir de fon Epoux, & voulant éloigner autant qu'il lui étoit poffible, tout ce qui auroit pû reveiller ces triftes idées, il me fit nommer Varasque, du nom de mon Grand-Père.

Mon en-
fan-

fance fit toute la consolation de Donna Eleonore, qui donna tous ses soins à mon éducation; je ressemblois entièrement à mon Père: elle voïoit avec plaisir, qu'à mesure que je grandissois, les traits qu'elle conservoit gravés dans son cœur, se developoient & se perfectionnoient sur mon visage: quelquefois me serrant entre ses bras, „ Ciel, s'écrioit-elle, si tu „ m'as privé d'un Epoux, du moins tu „ me donnes un Fils qui lui ressemble! „ Si tu m'as ravi un Fils, tu m'en donnes un autre qui m'en dédommage! „ Que de graces n'ai-je pas à te rendre! Mais, Grand Dieu! ne bornes „ pas tes faveurs à cette ressemblance de „ traits, fais qu'il lui ressemble encore „ plus du côté du cœur, qu'il aye un „ zèle ardent pour toi, un atachement „ inviolable pour le bien de sa Patrie, „ en un mot, qu'il imite toutes les vertus de l'illustre Père, dont ta sage „ Providence a jugé à propos de le priver. Ensuite arrosant mon visage de ses larmes, „ Mon cher Fils, me disoit-elle, seul & précieux bien qui me restes, douce consolation d'une Mère infortunée, puiffes tu jouïr d'un sort „ plus heureux que n'on fait ton Père „ &

» & ton Frère; puisses tu quelque jour
» fermer mes paupières, afin que je n'a-
» ye jamais la douleur de perdre en toi
» le seul bien qui me fait aimer la
» vie.

C'est ainsi que je passai les premières années de mon enfance. Dès que j'eus atteint ma cinquième année, on me donna des Maîtres, pour m'instruire des choses qu'on enseigne aux Enfants de cet âge, de sorte que je partageois ma journée entre les heures que je donnois à leurs instructions, & celles que j'employois à écouter les sages leçons que D. Eleonore me donnoit. La raison a bien peu de force sur nous dans un âge si tendre; cependant comme j'avois beaucoup de docilité, & qu'on ne m'entretenoit jamais que de choses solides, elle commença à se développer en moi dès l'âge de sept ans! Je faisois souvent reflexion que ma Mère fondoit en larmes, toutes les fois qu'elle me voïoit, j'en conclus, qu'il falloit que ma vuë lui déplut, ce qui me jetta dans un chagrin inconcevable; elle m'aimoit trop tendrement pour être longtems à s'apercevoir de ma tristesse: un jour, qu'elle me vit plus triste qu'à l'ordinaire, qu'avez vous,
mon

mon cher Varasque, me dit elle, que vous manque-t'il? Quelqu'un vous-a-t'il offensé? découvrez à votre Mère le chagrin qu'elle veut bien partager avec vous: je lui avoüai, les larmes aux yeux, le sujet de ma douleur; Donna Eleonore fut charmée de me voir ces tendres sentimens, dans un âge, où la plûpart des Enfans sont incapables d'en avoir; elle m'embrassa tendrement, „ mon cher Fils, „ me dit elle, bien loin que votre vuë „ me fasse de la peine, je ne suis jamais „ si satisfaite, que lors que je vous „ vois; vous êtes la seule consolation „ qui me reste; vous faites tout le contentement d'une Mère, qui à besoin de toute sa constance, pour survivre „ à ses malheurs; que si je verse des „ larmes en vous voyant, c'est l'image „ de votre cher Père, que vous portez „ empreinte sur votre visage qui en est „ la cause, oüi Varasque, votre présence me rapelle sans cesse l'idée de „ ce cher objet de la foi conjugale & „ de ma tendresse: idée pleine de douceurs pour moi, quand je reflexis à „ la tendre union qui lioit nos deux „ cœurs, mais aussi, idée pleine d'amertume, quand je pense à la rigueur du „ fort

C

„ fort

„ fort, qui nous sépare d'une manière si
„ triste & si cruelle! ô mon Fils, ajou-
„ ta-t' elle, que ces larmes vous doivent
„ être précieuses, puisque j'en verse quel-
„ quefois de joye, en voyant que dès vo-
„ tre plus tendre jeunesse, vous me te-
„ moignez une sensibilité, & un bon na-
„ turel, qui me font tout esperer pour
„ l'avenir.

Voilà; de quelle manière la triste E-
leonore passoit son tems à me parler de
ses malheurs, & à mesure que j'avan-
çois en âge, elle me fortifioit contre
les revers & les caprices de la Fortune.

„ Mon Fils, me disoit-elle souvent,
„ faites vous de bonne heure un ferme
„ rempart contre les vicissitudes hu-
„ maines: le Sort aveugle ne prodigue
„ souvent ses faveurs aux Hommes, que
„ pour les rendre plus misérables; tel-
„ le étant la condition des choses de
„ ce Monde, qu'il ne faut qu'un mo-
„ ment, pour nous plonger du faite des
„ Grandeurs, dans une abîme de ca-
„ lamités: nous en avons fait une dou-
„ loureuse expérience; la Providence à
„ voulu m'éprouver par l'endroit le plus
„ sensible, en m'enlevant tout ce que
„ j'avois de plus cher; cependant, la
„ dou-

„ douleur ne m'a jamais fait oublier l'o-
 „ béissance, que je devois à ses ordres
 „ souverains : ce tendre Père, en me fra-
 „ pant d'un côté, à bien voulu de l'au-
 „ tre, m'acorder une constance chrétien-
 „ ne, dont je n'aurois jamais été capa-
 „ ble de moi même : c'est pourquoi,
 „ mon Fils, si jamais vous êtes élevé
 „ aux Grandeurs, & aux Dignités, pos-
 „ sedez les toujours, comme si vous é-
 „ tiez prêt à chaque moment, à vous
 „ en voir depouillé; figurez vous con-
 „ tinuellement, que la malice de vos
 „ Envieux & de vos Ennemis, ou l'hu-
 „ meur inconstante de votre Prince,
 „ vous en peut priver; mettez vous en
 „ état d'être toujours prêt à rendre un
 „ compte exact de votre administra-
 „ tion; cela fera, que vous vous met-
 „ trez au dessus de vos semblables; car
 „ l'ambition demesurée, fait rechercher
 „ à bien de gens, ces vains honneurs
 „ avec tant d'empressement, qu'on di-
 „ roit, que la souveraine félicité y soit
 „ atachée : de là vient, qu'on voit si
 „ peu de Grands suporter leurs dis-
 „ graces avec constance, & que le de-
 „ sespoir suit ordinairement leur chu-
 „ te. D'un autre côté, mon cher Va-

„ rasque, quand vous exercerez les fon-
 „ ctions de vos charges, agissez toujours,
 „ comme étant en présence de votre
 „ Créateur; représentez vous aussi, que
 „ votre Prince éclaire vos actions, &
 „ qu'outre cela, vous êtes environné
 „ d'un nombre de témoins, qui, jaloux
 „ de votre élévation, ne manqueroient
 „ pas de se prévaloir du moindre faux
 „ pas que vous fariés: de cette maniè-
 „ re, vous agirez toujours selon les rè-
 „ gles de la justice & de l'équité, & ou-
 „ tre la satisfaction que vous sentirez au
 „ dedans de vous même, vous aurez en-
 „ core celle d'être aprouvé des gens de
 „ bien. Si malgré cela, la haine &
 „ la jalousie des mechans prévaloit con-
 „ tre vous, Dieu, Souverain Protecteur
 „ de l'innocence & de la vertu, ne vous
 „ abandonnera jamais.

Je me rapelle à cette occasion, conti-
 nua-t'elle, une Histoire que je me ressou-
 viens d'avoir lû autrefois, & que je suis
 bien aise de vous rapporter. On raconte
 que sous le regne de Fum Hoam, ce célèbre
 Empereur de la Chine, il y avoit un Man-
 darin nommé Misag, c'étoit un de ces
 hommes rares, & qui au milieu des desor-
 dres d'une brillante Cour, s'atachoit in-
 vio-

violablement à la Vertu, & dont l'unique but n'étoit, que de remplir avec honneur les Emplois dont son Prince l'avoit honoré. Une conduite si réservée lui suscita bientôt un grand nombre d'Envieux, qui, jaloux de la faveur dont Fum Hoam l'honoroit, ne pouvoient souffrir, qu'il fût le seul, qui refusât de les imiter, & qu'il s'atirat par ce moyen la protection des Dieux & l'amour des Peuples. Cette detestable envie leur fit prendre la résolution de le noircir dans l'esprit du Roi, & de tâcher, s'il étoit possible, de le faire exiler de la Cour. Ce dessein ne fut pas sitôt pris, qu'on songea à l'exécuter: on n'épargna pas même les calomnies les plus atroces pour rendre sa conduite suspecte, il se trouva autant d'Acusateurs qu'il y avoit de Perfides, & le vice employa tant de ressorts, qu'à la fin, la vertu fut condamnée. Le crédule Fum Hoam ajouta trop de foi aux faux rapports qu'on lui fit de son Ministre: Misag, malgré toute sa candeur, parut coupable aux yeux de son Prince, & reçut ordre d'aller en exil dans un endroit que l'Empereur lui assigna, sans daigner même entendre sa justification.

Cet Illustre opprimé, convaincu de son innocence, se contenta de plaindre la crédulité de son Roi, moins touché de son malheur, que de celui, dont sa patrie alloit être acablée, sous le nouveau ministère: il obéit sans murmurer & partit vers l'endroit de son exil, regretté de tous les gens vertueux, qui se voioient abandonnés à la merci d'une troupe de jeunes Debauchés, qui loin de veiller au bien public, ne songeoient qu'à leur propre intérêt, & ne s'occupoient qu'à tout ce qui pouvoit satisfaire leurs criminels désirs. Misag ne fut pas plutôt parti, que le gouvernement changea de face: les impots furent redoublés; les troupes n'étoient plus payées à leur ordinaire; le trésor royal se trouvoit néanmoins toujours épuisé; on inventoit sans cesse quelque nouveau moyen pour y subvenir, mais tout étoit inutile: les infatiables Ministres amassoient de trésors immenses, à mesure que les coffres du Roi se vuidoient; le peuple murmuroit; les gens de guerre refusoient de suivre leurs enseignes, & passoient au service des ennemis; enfin, tout étoit en desordre, & l'Empire paroissoit être à deux doigts de sa perte.

Dans

Dans cette consternation publique, le peuple demandoit à grands cris le rapel de Misag ; qu'on nous rende notre Père, disoit-il, & qu'on punisse les Tyrans qui nous oppriment : ce ne fut pas tout encore, il se forma diverses conjurations contre l'Empereur, qui faillit à diverses reprises se voir assassiner jusqu'au milieu de ses gardes. Cependant son heureuse étoile lui fit éviter plusieurs fois tous ces dangers, jusqu'à ce qu'enfin, le premier Ministre voulant profiter des conjonctures qui lui étoient si favorables, forma le dessein de s'emparer du trône & de se defaire de l'Empereur : pour cet effet, il mit dans ses interêts la plus grande partie des Mandarins : il n'eut pas beaucoup de peine à s'assurer d'un bon nombre de troupes, qui ne demandoient pas mieux que de se tirer de la misère où ils étoient. Onkelos, c'est le nom de ce perfide, ayant de cette manière fait tous les préparatifs nécessaires, il fixa le jour, auquel cette étrange revolution devoit se faire. La chose ne put pas se tenir si secreta, qu'elle ne vint aux oreilles de Misag : ce magnanime exilé oubliant aussitôt l'affront, qu'il avoit souffert, pour

ne songer qu'au salut de sa Patrie ; il rassembla les Habitans du lieu où il se trouvoit , & après leur avoir exposé le péril où se trouvoit leur Prince , il les exhorta à le suivre , & à prévenir , s'il étoit possible , un pareil attentat. Il s'en trouva quatre cents qui s'offrirent à l'accompagner. A la tête de cette poignée de monde , il marche vers Nankin & fait si bien , qu'il arrive de nuit à cette ville ; il fait defiler son monde par différents endroits & s'empare des environs du Palais : les Conjurés , qui ne se doutoient de rien , & qui pensoient que c'étoient leurs Gens qui se rendoient au lieu marqué , n'eurent garde de les inquiéter. L'heure étant venue on donna le signal ; aussitôt on entendit un bruit confus ; les rues se trouvèrent bordées de Gens de guerre ; les Rebelles ne cessoient de crier , vive Onkelos , & meure Fum Hoam : ils coururent aussitôt vers le Palais , mais Misag , à la tête des siens , fit une si vigoureuse résistance , qu'il leur fut impossible d'en approcher : les Gardes encouragés par ce secours imprévu , se défendirent vaillamment ; le combat devint sanglant , mais enfin , les Conjurés

rés se croyant trahis, perdirent courage, & ne songèrent qu'à se mettre en sûreté par une prompte fuite, les Soldats n'ayant plus de Chefs, furent bientôt dissipés : les Montagnards de Misag en firent un terrible carnage, jusqu'à ce que le jour fit voir toute l'horreur d'un aussi sanglant spectacle, & fit cesser un combat si affreux. Les Chefs de la conjuration, se voyant perdus sans ressource, se retirèrent vers differens endroits; la plûpart cherchèrent un asile chez les Tartares; Onkelos fut le seul qui eut le malheur de tomber entre les mains des gens de l'Empereur; il fut conduit dans une affreuse prison, pour y attendre l'arrêt redoutable de sa condamnation. Misag, après avoir assoupi cette dangereuse revolte, fut conduit auprès de l'Empereur; il se prosterna aux piés de ce Monarque à la façon des Orientaux, après quoi, il lui demanda pardon, de ce qu'il n'avoit pas attendu ses ordres pour le venir trouver, il l'assura qu'après la satisfaction qu'il venoit de recevoir, en rendant quelques légers services à son Prince, il étoit prêt à subir la peine qu'il jugeroit à propos de lui infliger. L'Empereur de la Chine fut touché

ché de la grandeur d'ame de ce fidèle sujet, il le remercia dans les termes les plus obligeans, & le conjura d'oublier le passé, l'assurant qu'à l'avenir, il seroit plus circonspect, & qu'il ne preteroit plus l'oreille à des Flatteurs, qui sous pretexte du bien public, abusent de l'autorité Royale pour fouler les Peuples & troubler l'État.

Ce Prince retablit ensuite Misag dans tous ses droits, & l'éleva à la dignité de son premier Ministre, avec un plein pouvoir d'en agir comme il le trouveroit à propos, pour reparer les desordres, qui s'étoient glissés dans le gouvernement. Fum Hoam ne borna pas encore là sa reconnoissance, il voulut que Misag ordonnât le suplice d'Onkelos, d'autant plus, que ce perfide avoit été la principale cause de la disgrâce de ce vertueux Mandarin. L'Empereur atendoit sans doute, à voir son Libérateur accepter avec joye tant d'offres si avantageuses, il pensoit sur tout, que la joye de se voir l'arbitre du sort de son plus mortel ennemi, auroit pour lui mille charmes, mais il en arriva tout autrement; Misag, loin d'être ébloüi par ces nouvelles faveurs, les reçut avec une modération non commune, & après avoir remercié son Prince pour ces marques

ques de sa bienveillance : Sire, lui dit-il, après ce que vous venez de faire pour moi, il seroit naturel de penser, que je n'aurois plus rien à souhaiter; cependant il me reste une grace à vous demander, & à moins que je ne l'obtienne, j'avouë qu'il manquera toujours quelque chose à mon bonheur. Demande, lui repondit Fum Hoam, & je te jure par le grand Confucius, que rien ne te sera refusé: à ces mots Misag se jettant aux piés du Roi, c'est la grace d'Onkelos, pour laquelle j'implore votre miséricorde, dit-il; il est agréable, grand Roi, de se venger, mais la vengeance la plus noble, c'est le pardon des injures. Fum Hoam pâlit à ces paroles, tu veux donc de nouveau m'exposer aux embuches de ce Traître, repliqua-t'il, & m'empêcher de punir un Rebelle, qui a osé violer la Majesté sacrée de son Roi & qui a même atenté à lui ôter la vie? Je conviens, reprit Misag, qu'il a mérité les plus terribles châtimens; mais, Souverain Monarque, ayez pitié de sa jeunesse, l'ambition l'a aveuglé, & j'ose vous promettre, que votre clemence l'engagera à vous être à jamais fidèle, & à perdre plutôt mille vies, que de donner le moindre sujet de plain-

simol

plainte à votre Majesté. Fum Hoam , qui ne pouvoit revoquer son serment , fut contraint d'acorder à Misag la vie d'Onkelos : on envoya quelques Gardes pour le tirer de son cachot ; ce malheureux qui croyoit qu'on l'alloit trainer au supplice , avoüa tous les crimes dont il s'étoit rendu coupable , & demanda pardon aux Dieux , à son Roi & à Misag. Lorsqu'il fut venu en la presence de l'Empereur , Misag lui annonça sa grace de la part de Fum Hoam , il l'exhorta ensuite , à faire un meilleur usage qu'il n'avoit fait jusqu'à lors de la vie que ce Monarque lui acorderoit , & il lui recommanda de reparer par un sincère repentir les fautes qu'il avoit commises : une action aussi magnanime redoubla l'estime du Peuple pour ce nouveau Ministre , le Roi l'honora toujours d'une amitié singulière. Misag vécut encore quelque tems , & mourut regreté de son Prince & de ses compatriotes : on lui érigea une statuë dans le temple de Confucius , & sa mémoire est encore en vénération parmi les Chinois.

Vous voyez par cet exemple , mon Fils , ajouta ma Mère , ce que peuvent esperer ceux qui s'adonnent à la Vertu : la calomnie

l'omnie à beau les ataquier, en vain l'envie les trouble, ils ne se relèvent de ces chutes, que pour triompher avec plus d'éclat, & ils laissent après eux une renommée, que le tems, qui n'épargne rien, est obligé de respecter.

Ces sages instructions faisoient de si fortes impressions sur moi, tout jeune que j'étois, qu'elles influoient sur mes moindres actions, jusques là même, qu'en jouissant avec mes Compagnons, j'aurois plutôt donné tout ce que j'avois, que de leur faire tort de la moindre chose; tant il est vrai, qu'il est bon d'inculquer de bonne heure aux Enfants des sentimens nobles & généreux, qui ont leur source dans la plus pure vertu, & qui croissant & se fortifiant avec l'âge, deviennent comme naturels à l'homme, en sorte qu'il se sent entraîné par un heureux penchant, qui le porte toujours au bien.

J'ay dit, que je partageois mon tems entre mes Maîtres & ma Mère: ce n'est pas que je me refusasse aux innocens plaisirs des jeunes gens, toutefois je ne m'y prétois qu'autant de tems que l'esprit le demandoit pour se délasser, & pour aquerir de nouvelles forces; l'habitude me rendoit l'étude si agréable, que

que je m'en faisois une sorte d'amusement, aussi passois-je ma vie avec toute la douceur imaginable : je sentoiss tous les jours, par le goût que je prenois à la lecture des bons livres, que je faisois des progrès ; cela me donnoit une secrete vanité qui éclatoit quelques fois, malgré les précautions que je prenois pour la cacher : mes Maîtres en étoient charmés, s'imaginant que cen'étoient que des motifs d'émulation qui m'animoient, mais Donna Eleonore, plus clairvoyante sur cet article, reconnut bientôt que l'orgueil y avoit sa bonne part ; elle me depeignit ce vice avec les traits les plus vifs & les plus marqués, en m'en faisant une peinture si affreuse, que je résolus dès-lors d'étouffer cette funeste passion, à laquelle succeda la vertu oposée, je veux dire l'humilité : vertu si aimable, qu'elle nous attire la faveur du Ciel & l'estime des hommes. Je ne fus pas long-tems sans m'apercevoir de ses douces influences : mes Compagnons, avec qui je me donnois auparavant de petits airs de suffisance & de superiorité, commencèrent d'abord à me regarder de meilleur oeil ; ils s'empressoient à l'envi à me faire plaisir, & me cédoient volontiers

cer-

certaines droits de préférence, qu'ils m'auroient contestés autrefois à la dernière rigueur.

Depuis l'âge de neuf jusqu'à quatorze ans, je m'attachai à mes humanités, & j'y fis tant de progrès, que j'avois à peine quinze ans, lorsque j'en eus fini le cours. D. Pedre voyant ces heureux succès, résolut de me donner un Gouverneur, capable de cultiver ces heureuses dispositions, & de m'envoyer à l'Université de Toledé: il se hâtoit d'autant plus, que son dessein étoit de me faire voyager, sentant d'ailleurs que ma présence seroit nécessaire dans peu d'années, pour décharger Dom Sanche, mon Grand Oncle, du soin d'administrer les affaires de notre maison: son âge avancé ne lui permettant pas d'y pouvoir vaquer longtemps. Mon Grand-Père ayant formé ce dessein, il le proposa à ma Mère. Madame me, lui dit-il, je vois que votre Fils avance en âge aussi bien qu'en lumières, & qu'il a profité beaucoup de vos sages leçons, par rapport à l'esprit & au cœur, que vous lui avez formé sur votre modèle; je vois encore qu'il n'a pas moins profité des instructions de ses Maîtres, à l'égard des sciences :

ces :

„ ces : son inclination pour les belles
 „ lettres & les progrès qu'il fait tous les
 „ jours, me donnent lieu d'esperer qu'il
 „ s'y perfectionnera avec le tems ; il
 „ faut donc cultiver ces heureux ta-
 „ lents : pour cet effet , je serois d'a-
 „ vis de le mettre entre les mains d'u-
 „ ne Personne , dont la probité & la
 „ capacité soit connuë ; & de l'en-
 „ voyer à Toledé pour y faire son
 „ cours d'étude , & s'y perfectionner
 „ dans les autres exercices accessoires ,
 „ qui conviennent à un Cavalier de son
 „ rang : il entre dans sa seizième année,
 „ il est tems qu'il voye le Monde, &
 „ qu'il aprenne dans cette école la ma-
 „ nière dont il s'y devra conduire quel-
 „ que jour. Vous êtes trop sage &
 „ trop raisonnable, pour vous oposer à
 „ un si juste dessein, aussi je ne doute
 „ pas que vous ne l'approuviez, néan-
 „ moins je n'ai rien voulu conclure sans
 „ votre consentement.

Ma Mère écoutoit attentivement le dis-
 cours de D. Pedre, & voyant qu'il avoit
 cessé de parler, „ Seigneur, lui repondit
 „ elle, j'ai toujours trouvé en vous un
 „ Père tendre & complaisant, qui ne
 „ cherche que les occasions de me donner
 „ des

„ des marques de son amour, & de sa
 „ tendresse; la proposition que vous me
 „ faites m'en est une nouvelle preuve,
 „ je vois que vous ne songez qu'à l'a-
 „ vantage d'une malheureuse Fille, &
 „ d'un pauvre Orphelin, à qui vous te-
 „ nez lieu de Père, d'Ami, & de Pro-
 „ tecteur. Je conviens que c'est un dur
 „ sacrifice que vous exigez de moi, je
 „ sens combien j'aurai de peine à me se-
 „ parer d'un Fils, qui à fait jusqu'ici
 „ toute ma consolation, & qui a tant
 „ contribué à adoucir l'amertume de mes
 „ maux: cependant je sai écarter, quand
 „ il le faut, l'amour maternel, pour n'é-
 „ couter que mon devoir, & puisque
 „ vous le jugez capable de frequenter
 „ l'Academie, je consens volontiers qu'il
 „ aille à Toledé, je me soumets entiè-
 „ rement à votre volonté, je le verrai
 „ partir sans murmurer, puisque son in-
 „ terêt & le mien le demandent.

D. Pedre fut charmé de voir ma Mère
 dans des dispositions si raisonnables, il
 la loua extrêmement & la fortifia dans
 ces sentimens; il lui fit voir le tort qu'a-
 voient la plupart des Mères, qui, idola-
 tres de leurs enfans, causoient souvent
 leur perte par un excès de tendresse & par

D des

des égards hors de saison : & afin de ne lui pas laisser le tems de changer d'avis, il ne songea qu'à trouver un homme à qui il pût me confier.

Il ne fut pas long temps sans decouvrir une personne telle qu'il lui falloit. Il y avoit à Valence un Gentilhomme François, nommé M. de Beaulne, il descendoit de l'illustre famille d'un célèbre Eveque de Bourges, dont les Ayeux rendirent autrefois de si grands services à Henri IV., du tems de la Ligue : ses Parens l'avoient destiné à la Robe, mais après avoir achevé ses études, il se sentit plus d'inclination pour l'épée, ce qui fut cause qu'il se mit dans le service, où il se fit distinguer par sa valeur & par une conduite irreprochable; ensuite ayant reçu quelque mécontentement de la Cour, il quitta le service de France, & se mit dans celui d'Espagne : il n'y eut pas été longtems sans se signaler en diverses occasions, son mérite personnel lui atira la bienveillance des principaux Seigneurs de la Cour, qui lui firent obtenir une Compagnie de Dragons. Il servit en qualité de Capitaine pendant quinze ou seize ans, après quoi, il demanda sa demission, résolu d'a-

d'abandonner le tumulte des Armes, pour mener une vie retirée, & ne s'attacher plus qu'à l'étude. Il avoit fixé son séjour à Valence, où chacun s'empressoit à lui temoigner l'estime qu'on avoit pour lui. Une politesse aimable, sans affectation, des manières libres & aisées, un esprit délicat, & un discernement aussi juste que profond, le faisoient rechercher dans toutes les compagnies les plus distinguées. La conduite qu'il tint à mon égard, & la manière dont il s'acquitta du soin dont il s'étoit chargé, convaincront mes Lecteurs, que, non seulement il méritoit, mais même surpassoit les éloges que je lui donne ici, puisque chaque circonstance de ma vie sera une nouvelle preuve de la candeur & de la vertu de ce digne homme, dont la mémoire me sera toujours chère & précieuse. Comme mon Grand-Père tenoit un rang très distingué dans la Province, M. de Beaulne venoit quelques fois lui rendre ses devoirs. D. Pedro savoit trop bien rendre justice au mérite, pour ne pas reconnoître celui de M. de Beaulne: ce fut donc sur lui qu'il jeta les yeux pour m'accompagner à Toledé. Un jour qu'il se trou-

voit chez nous, mon Grand-Père lui en fit la proposition; M. de Beaulne exposa d'abord beaucoup de difficultés, alléguant son âge avancé & ses infirmités, il supplia D. Pedre de vouloir considérer, qu'il n'avoit quitté le service, que dans l'intention de finir ses jours dans une paisible tranquillité; il ajouta, que, selon le cours ordinaire de la Nature, il étoit naturel de penser qu'il tendoit vers la fin de sa carrière, & qu'il n'avoit que peu de tems à vivre, qu'il tâchoit d'employer le mieux qui lui étoit possible, le court espace qui lui restoit encore, pour se préparer à voir approcher la mort sans crainte & sans remords; il lui représenta ensuite les soins & les inquiétudes, que lui donneroit la conduite d'un jeune homme, qui étoit dans un âge où les passions ont le plus de force, & qui par conséquent auroit plus de peine à les modérer; il pretexta son peu de capacité, pour conduire & diriger une personne d'une si haute naissance, & il ne négligea rien, pour s'excuser d'un emploi qui lui paroissoit si pénible.

Quoique D. Pedre trouvât ses excuses très bien fondées, il lui importoit trop d'obtenir ce qu'il demandoit, pour se

se rebuter dès la première tentative, c'est pourquoi il n'oublia ni prieres, ni promesses pour l'ébranler, & connoissant la délicatesse des sentimens de M. de Beaulne, il le prit par son foible; pour cet effet, il lui remontra que celui, pour lequel il s'interessoit, étoit un Orphelin infortuné, dont la fortune à la vérité étoit assez brillante, mais qui cependant étoit digne de compassion, en ce qu'il se voïoit privé de son Père dans un âge, où il en auroit eu tant de besoin: enfin mon Grand-Père fit tant d'instances, que M. de Beaulne en fut touché, & ce qui acheva de le persuader, fut l'assurance, qu'on lui donna, de ma docilité & de mon bon naturel.

D. Pedre le voyant balancer, n'eut pas beaucoup de peine à lever tous les autres obstacles, desorte qu'avant de se separer, il lui fit promettre qu'il se chargeroit du soin de ma conduite. La chose étant ainsi arretée, on fut bientôt d'acord sur les conditions, après quoi, il fut conclu que nous partirions dans huit jours, à cause que mon Grand-Père ne vouloit que ce tems, pour préparer tout ce qui nous étoit nécessaire pour notre Voyage, de crainte

qu'un plus long delai, n'eut augmenté le deplaisir que ressentoit ma Mère de me voir quitter Valence.

J'ignorois encore tout ce qu'on venoit d'arrêter à mon égard: Donna Eléonore ne m'en avoit pas voulu parler, dans la pensée que cela me feroit trop de peine. Mais D. Pedre jugea à propos de me prevenir, de crainte qu'un depart trop précipité, ne me parût misterieux: il m'appella le lendemain dans sa chambre, & m'ayant fait asseoir auprès de lui: Varasque, me dit-il, ,, seriez vous ,, d'humeur à voir l'Academie de Toléde? Monsieur, lui repondis-je, je n'ai d'autre volonté que la votre, je ferai toujours consister ma plus grande satisfaction, à fuivre exactement les ordres qu'il vous plaira de me prescrire. Je n'atendois pas moins de vous, mon cher Varasque, continua t'il, ,, je suis très édifié de votre conduite, & de votre obéissance, allez, preparez vous à partir dans cinq à six jours, vous aurez un homme avec vous, qui secondera vos efforts, & qui aura soin de cultiver vos talents; vous serez sur un pié convenable à votre naissance, rien ne vous man-

„ manquera; je previendrai vos besoins,
 „ continuez toujours à vous bien com-
 „ porter, & foyez assuré, que vous
 „ trouverez en moi un Grand-Père dis-
 „ posé à vous procurer tous les avan-
 „ tages qui dépendront de lui.

Je me jettai au piés du généreux D.
 Pedre, & embrassant ses genoux, je le
 remerciai de toutes les bontés, qu'il me
 temoignoit, l'assurant que je ferois tout
 mon possible pour lui complaire, &
 pour m'atacher à l'étude, & à la prati-
 que de mes devoirs, d'une manière qui
 repondît dignement à la haute idée qu'il
 s'étoit fait de moi; „ mais, ajoutai-je,
 „ si malgré mon assiduité & mon apli-
 „ cation, le succès ne repondoit pas à
 „ votre atente, j'espere que, bon &
 „ indulgent comme vous êtes, vous en
 „ imputerez plutôt la faute à un man-
 „ que de lumières & aux bornes étroites
 „ de l'Esprit humain, qu'à moi même.

Comme nous étions encore à nous en-
 tretenir de mon Voyage, M. de Be-
 aulne se fit annoncer: dès qu'il fut
 entré, mon Grand-Père me prenant
 par la main, „ voila, lui dit-il,
 „ M. le précieux trésor que je vous
 „ confie, je ne doute pas que vous

„ n'en ayez un soin particulier; j'espere
 „ qu'il se rendra digne de votre amitié,
 „ & de votre attention, je ne jugerai
 „ dès égards qu'il à pour moi, que par
 „ l'usage qu'il fera de vos conseils &
 „ de vos instructions; au reste, j'ose me
 „ flatter, qu'il reconnoitra, comme il
 „ doit, le sacrifice que vous lui faites,
 „ d'un tems que vous vous etiez réservé.

M. de Beaulne assura D. Pedre qu'il
 ne negligeroit rien de ce qui pouvoit
 contribuer à me donner une bonne
 éducation, en me communiquant tou-
 tes les lumières, qu'il pouvoit avoir
 acquises, tant par l'étude, que par la
 longue expérience qu'il avoit du Mon-
 de. Je renouvelalai mes remercimens à
 mon Grand-Père, & je promis à
 M. de Beaulne, que je tâcherois telle-
 ment de le satisfaire, qu'il n'auroit au-
 cune raison pour se repentir de l'enga-
 gement où il étoit entré. Nous étant
 fait de cette manière des protestations
 réciproques, nous nous séparames pour
 aller travailler aux préparatifs de tout
 ce qui nous étoit nécessaire pour le
 voyage.

Les mesures, qu'on venoit de prendre
 à mon égard, m'étoient trop avantageu-
 ses

ses, pour ne m'en pas faire reconnoître tout le prix: j'étois charmé d'aller voir une Ville, où j'avois encore plusieurs Parents: je concevois tout l'avantage que je pouvois retirer des conseils d'un homme aussi accompli que l'étoit M. de Beaulne, en un mot, j'étois pleinement convaincu, de tout ce qu'il y avoit d'avantageux pour moi, dans une pareille resolution: toutefois, malgré l'envie que j'avois de me pousser & de voir le Monde, je sentoient un secret déplaisir de me voir forcé à quitter ma chère & tendre Mère; je sentoient d'avance le chagrin que me causeroit cette séparation: je n'aurai donc plus la consolation, me disois-je à moi même, d'entendre ses sages instructions, il ne me sera plus permis de lui communiquer mes chagrins & de partager les siens, je me verrai obligé à ne la plus voir & à la laisser en proie à ses tristes ennuis! ces idées terrassantes m'affligoient extrêmement, ma douleur néanmoins, quelque grande qu'elle fut, cedit à mon devoir; je me consolais en quelque sorte, quand je confiderois que cette absence ne seroit pas longue, & que pendant cet intervalle, je me mettrois en état de prendre moi même le

soin de mes affaires, & de passer ensuite tranquillement le reste de ma vie avec Eleonore. Voila de qu'elle manière je raisonnois, & que je tâchois de dissiper le chagrin que me caufoit ce depart; mais que j'étois éloigné de mon compte! Et que la Providence se jouë des projets des hommes! J'allai trouver ma Mère, qui me voyant triste & mélancolique, jugea bien qu'on m'avoit déjà parlé de mon Voyage; elle se fit un effort pour cacher sa douleur, & m'alléguua plusieurs raisons si solides & si chrétiennes, que j'eus honte de me voir plus de foiblesse, que n'en temoignoit cette illustre Heroïne: le reste du tems se passa à preparer mon équipage & à prendre congé des Personnes de ma connoissance. La veille de mon départ, mon Grand-Père & M. de Beaulne se rendirent dans l'apartement de ma Mère; elle me fit appeller, & me tint un discours si judicieux & si touchant, qu'il m'est toujours resté gravé profondement dans le coeur. Qu'il me soit permis d'en faire part à mes Lecteurs: c'est un hommage que je ne puis refuser à la mémoire de la plus sage, la plus infortunée, & la plus tendre de toutes les Mères.

Mon

„ Mon cher Fils, me dit-elle, nous
„ allons nous separer, & vous aimant ten-
„ drement, vous pouvez juger com-
„ bien cette séparation m'est sensible :
„ je ne suis pas fachée de voir que vous
„ en foyez pénétré, mais je voudrois,
„ qu'a mon exemple, vous modérassiez
„ votre douleur; songez que c'est pour
„ votre interêt & votre avancement
„ que vous allez à Toledé, & d'ailieurs,
„ ce ne fera que pour quelques années :
„ si je suivois simplement les conseils
„ que l'amitié me suggère, je vous re-
„ tiendrois auprès de moi, mais ce se-
„ roit une amitié cruelle, puisque par là,
„ vous perdriez le fruit de vos études,
„ & vous mettriez des bornes trop
„ étroites à une fortune, qui, j'espère
„ fera un jour des plus brillantes, en un
„ mot, qui fera digne de l'ancienne &
„ illustre Tige dont vous descendez ;
„ mais afin d'y parvenir, mon cher
„ Fils, continua-t'elle, il faut que vous
„ suiviez le plan de conduite que je vous
„ ai tracé, sans vous en écarter jamais :
„ c'est à dire, que la pratique de vos
„ devoirs, doit l'emporter sur toute
„ autre considération : je reduis toute
„ la morale à ces trois devoirs prin-

„ Ci-

„ cipaux. Le premier, consiste à rendre
 „ à Dieu ce qui lui appartient : le second,
 „ à faire aux autres comme vous voudriez
 „ qu'ils fissent avec vous , & le troisiè-
 „ me , à vous craindre & à vous respe-
 „ ter assez vous même , pour ne faire ja-
 „ mais rien , qui puisse vous deshonor-
 „ Ces trois devoirs généraux renfer-
 „ ment tous les autres ; je pourrois m'é-
 „ tendre davantage la dessus , mais j'en
 „ laisse le soin à M. de Beaulne votre
 „ Gouverneur , outre que je ne pour-
 „ rois que repetter ce que je vous ai dé-
 „ ja dit si souvent : je vous prie & vous
 „ exhorte , mon cher Fils , si vous
 „ les avez imprimé dans votre esprit,
 „ de les graver profondement dans vo-
 „ tre cœur , ce sera là , la plus haute &
 „ la plus digne marque que vous me
 „ puissiez donner de votre sensibilité , &
 „ de votre reconnoissance.

J'allois interrompre ma Mère pour lui
 repondre , lors qu'elle continua ainsi.

„ Il faut , mon cher Varasque , éviter la
 „ compagnie des vicieux , quelque af-
 „ fermi que l'on soit dans de bons prin-
 „ cipes , & dans l'amour de la vertu ,
 „ leur commerce peut devenir funeste ,
 „ il est difficile de se figurer quels effets
 „ leurs

„ leurs dangereux entretiens peuvent
 „ faire sur notre esprit , on se familia-
 „ rise peu à peu avec le vice , & si l'on
 „ n'est pas en garde contre leur sédui-
 „ sans discours , la Médifance , la Rail-
 „ lerie maligne , les Paroles libres , les
 „ fausses Maximes , tout cela ne nous
 „ donnera plus aucune horreur ; on fait
 „ plus , on va jusqu'à vouloir justifier
 „ plusieurs actions que Dieu condamne.
 „ La Colère , la Vengeance , l'Ambi-
 „ tion , l'Orgueil , l'Avarice , le Luxe ,
 „ trouvent leurs Apologiftes , ils nous
 „ mènent enfin , au point d'approuver
 „ les vices médiocres , & de regarder
 „ avec indifférence les crimes les plus
 „ atroces. Pour éviter ce funeste pré-
 „ cipice , recherchez la compagnie des
 „ gens vertueux avec autant de soin ,
 „ que vous en employerez à éviter celle
 „ des vicieux.

„ Soyez sur tout en garde contre les
 „ Flateurs , engeance de gens nés dans
 „ le couroux du Ciel , pour defoler le
 „ genre humain : de quoi ne font ils
 „ pas capables ! la Flaterie est un poi-
 „ son d'autant plus dangereux , qu'il se
 „ glisse aisément dans le cœur en flat-
 „ tant notre amour propre , sous le mas-
 „ que

„ que de la complaisance , de là vient ,
„ qu'on ne la connoit gueres que par
„ ses effets , & comme les exemples sont
„ plus propres à nous corriger que no-
„ tre raison , il faut vous rapeller dans
„ la mémoire ceux d'un grand nombre
„ de Princes & de Grands , que la Fla-
„ terie à perdu entièrement ; c'est elle ,
„ qui a rendu totalement mauvais ceux
„ qui étoient bons , & rendu pires ceux
„ qui étoient mauvais : c'est elle , qui
„ leur à appris à penser d'eux mêmes
„ qu'ils étoient au dessus de l'homme ,
„ & à vivre comme des Brutes : enfin
„ c'est elle , qui a amoli leur ame , cor-
„ rompu leurs mœurs , les a rendus ne-
„ gligens , paresseux , & leur a fait ou-
„ blier leur devoir. Il ne faut pourtant
„ pas , mon cher Fils , la confondre avec
„ la Politesse , celle là se cache sous le
„ masque de cette dernière , mais autant
„ que vous devez avoir en horreur la Fla-
„ terie , autant devez vous estimer la Po-
„ litesse ; je dis plus , vous devez faire
„ une constante étude pour l'aquerir :
„ cette aimable qualité , n'est pas seule-
„ ment une vertu , c'est un précis de
„ toutes les vertus morales ; c'est un
„ assemblage de distinction , de civilité ,
„ de

„ de complaisance , de circonspection ,
 „ pour rendre à chacun les devoirs qu'il
 „ à droit d'exiger de nous ; je ne par-
 „ le pas de cette Politesse qui se borne
 „ dans l'exterieur & dans les dehors, il
 „ faut qu'elle ait sa source dans l'ame,
 „ c'est une suite d'un esprit bien-fait,
 „ qui se possède , qui est le Maître de
 „ ses sentimens & de ses paroles , qui
 „ aime à rendre justice à tout le mon-
 „ de , à sacrifier plutôt ses propres in-
 „ terêts que de blesser ceux des autres ,
 „ & qui se met au dessus du Vulgaire ;
 „ elle vous apprendra à suporter les ca-
 „ prices , & les défauts des autres , par
 „ le sentiment interieur que vous aurez
 „ de vos propres foiblesses : en un mot ,
 „ elle vous empêchera de tomber dans
 „ deux écuëils également dangereux ,
 „ où beaucoup de gens font naufrage ,
 „ je veux dire l'Orguëil, qui nous rend
 „ odieux aux yeux de Dieu & des hom-
 „ mes ; & l'autre c'est la Bassesse : qui-
 „ conque se rend coupable de ce dernier
 „ vice , perd la confiance de ses Supé-
 „ rieurs , l'estime de ses Egaux & de
 „ ses Inférieurs , & s'atire le mépris de
 „ tous.

„ Je finis mes exhortations , par la bel-
 „ le

„ le maxime, que ceux de Delphes cru-
 „ rent digne d'être placée sur le Fron-
 „ tispice de leur Temple: *Pour être vé-*
 „ *ritablement sage, il faut se connoître*
 „ *soi même*; cette étude est difficile, &
 „ même souvent humiliante, mais en
 „ même tems elle est la plus digne du
 „ Philosophe, & du Chrétien. Rece-
 „ vez ces leçons, mon Fils, comme ve-
 „ nant d'une Mère, qui n'aspire qu'à
 „ vous voir parfaitement heureux, &
 „ qui ne peut vous indiquer de bonheur
 „ réel que dans la seule Vertu.

Eléonore vouloit continuer, mais son
 cœur étoit tellement faisi, qu'elle ne
 pouvoit plus articuler une parole; elle
 me fit signe de l'approcher, puis me pre-
 nant entre ses bras, & arrosant mon vi-
 sage de ses larmes, „ Adieu, mon cher
 „ & bien aimé Varasque, me dit elle,
 „ d'une voix entrecoupée de soupirs &
 „ de sanglots, veuille la Bonté Divine
 „ vous faire croître en vertu, & en sa-
 „ gesse, à mesure que vous avancerez
 „ en âge; Adieu encore une fois, mon
 „ cher Fils, souvenez vous toujours
 „ d'une Mère qui vous aime si tendre-
 „ ment, donnez moi fréquemment
 „ de vos nouvelles, & montrez vous
 „ „ digne

„digne du sang dont vous êtes sorti. Jusque là j'avois gardé un profond silence, & j'avois preté une oreille attentive au touchant discours de ma Mère. J'étois pleinement convaincu de la vérité de tout ce qu'elle venoit de me dire, & ses exhortations m'avoient si fort atendri, que j'avois peine à me contraindre & à retenir mes larmes; je tournai les yeux vers mon Grand-Père & M. de Beaulne; je remarquai qu'ils n'étoient pas moins touchés que moi & qu'ils s'efforçoient à cacher leur trouble, de peur, de m'atendrir trop, ce qui fut cause, que je fis un effort pour me vaincre: ma reponse fut courte; je promis à Donna Eléonore, de faire mon possible pour observer de point en point, tout ce qu'elle me prescrivoit, & après l'avoir remercié, avec une profonde soumission, des soins quelle avoit pris de mon enfance, je me jettai à ses piés pour lui demander sa bénédiction. C'est ici où les expressions me manquent, pour depeindre l'état, où la mit ce dernier Adieu: elle posa sa main sur ma tête, & après avoir essayé en vain de prononcer encore quelques mots, elle tomba évanouie sur un fauteuil: mon Grand-Père, craignant

E qu'une

qu'une si violente émotion ne nous devint funeste à tous deux, me prit par la main, & m'ayant conduit dans un autre appartement, il me dit, qu'il avoit pourvu à tout ce qui m'étoit nécessaire pour le Voyage: que M. de Beaulne avoit ordre de me fournir l'argent dont j'aurois besoin; que nous logerions chez le Corregidor de Toléde, qui étoit, comme je l'ai déjà dit, Cousin de mon Père; du bon acueil duquel nous devions être assurés, puis qu'il avoit écrit lui même à ce sujet, & qu'il avoit prié avec instances, de m'adresser directement chez lui, & de ne point prendre d'autre maison que la sienne; ensuite, continua ce bon Grand-Père, ,, votre sagesse, & votre

,, temperance me font esperer, que vous
 ,, ne ferez jamais rien qui puisse porter
 ,, la moindre atteinte à votre réputation,
 ,, cependant, mon dessein étoit de vous
 ,, expliquer mes sentimens, sur la conduite que vous devez tenir, si votre
 ,, chère Mère ne m'eut prevenu, j'ajouterai seulement à ce qu'elle vous à
 ,, dit, que vous devez songer continuellement, que plus votre naissance &
 ,, votre rang vous élèvent au dessus des

,, au-

„ autres, & plus vous êtes responsable
 „ de vos actions; on ne s'atache gueres
 „ à examiner à la rigueur la condui-
 „ te de ceux qui vivent dans l'obscu-
 „ rité, mais dès qu'on se voit élevé à
 „ quelque poste éminent, on s'atire
 „ les regards & l'atention de tout le
 „ monde, & l'on ne sauroit faire au-
 „ cune démarche équivoque, sans s'ex-
 „ poser à la critique de ceux, qui nous
 „ environnent, qui, dis je, ont des yeux
 „ de Linx pour nos défauts, tandis qu'ils
 „ sont aveugles pour nos bonnes quali-
 „ tés; ainsi, foyez toujours en garde
 „ contre leur malice, & prévenez par
 „ une conduite sage & réglée tout ce
 „ qui pourroit donner quelque prise sur
 „ vous. Je mets ici des bornes à mes ex-
 „ hortations, sans en mettre à mes vœux;
 „ ils vous accompagneront toujours,
 „ mon cher Varasque, dans quelque lieu
 „ que vous foyez, & s'il plait à la bon-
 „ té Divine de les exaucer, vous ferez
 „ le plus heureux de tous les hommes.

„ Ayant fini de cette manière, il m'em-
 „ brassa tendrement, me donna sa bénédiction,
 „ & nous souhaita un heureux
 „ Voyage. Je me retirai dans ma cham-
 „ bre, & M. de Beaulne me quitta pour

donner ses ordres , afin qu'on tint nos Chevaux prêts pour partir le lendemain à trois heures du matin.

Quand je me vis seul , je me livrai à mille reflexions tristes & chagrinantes, la tendresse filiale , l'honneur, l'obéissance & le devoir se livroient de cruels combats dans mon cœur : mille pensées tumultueuses absorboient mon imagination ; un secret pressentiment me faisoit envisager ma séparation d'avec ma Mère, comme si je ne la devois plus revoir ; j'accusois de cruauté & de barbarie le sort qui m'en separoit ; je fus même sur le point de feindre une maladie pour différer mon départ ; mais en même tems, je me rapellois le respect & l'obéissance que je devois à D. Pedre , qui me combloit de faveurs & de bienfaits : l'honneur m'éguillonnoit , je réfléchissois au tort que je me ferois en rompant un dessein , dont tout l'avantage me revenoit, outre qu'une telle foiblesse ne m'atireroit que le mépris , & l'indignation de tout le monde. Ces différentes pensées me causèrent de si grandes agitations pendant toute la nuit, qu'il ne me fut pas possible de prendre un moment de repos.

M. de Beaulne vint dans ma Chambre à
deux

deux heures du matin, & me voyant dans un état si triste, „ je suis ravi, Monsieur, me dit-il, „ de remarquer en vous „ tant de sensibilité, c'est la marque la „ plus assurée d'une belle ame, & d'un „ coeur tendre & reconnoissant; les larmes que la douleur vous arrache, sont „ fort justes, je n'en condamne que l'ex- „ cès; c'est pourquoi, je vous prie, & „ vous exhorte, à les modérer: être „ inaccessible à la douleur, dans le cas „ où vous vous trouvez, ce seroit férocité, mais y succomber, ce seroit „ foiblesse; que dis je, ce seroit pé- „ cher contre les principes de la Phi- „ losophie, dont vous faites profession, „ qui veut, que la raison soit la seule „ & constante règle de notre condui- „ te, & de nos actions: d'ailleurs, vous „ devez considérer, qu'il ne s'agit point „ ici de quelque perte considérable, ou „ de quelque grand malheur. Il est vrai, „ que vous vous séparez d'une Mère & „ d'un Grand-Père que vous aimez avec „ raison fort tendrement: toutefois, cette „ séparation ne doit être que pour quel- „ ques années: songez, que ce sera un „ redoublement de joye pour vous, „ quand vous les reverrez un jour, si,

„ comme je ne doute point , votre con-
„ duite & les progrès que vous ferez
„ à l'Academie , repondent à leur a-
„ tente ; au reste , Monsieur , ajouta-t'il ,
„ comme c'est aujourd'hui le premier
„ jour que j'entre en fonction , je dois
„ vous dire , que si mon estime & mon
„ amitié vous font de quelque prix ,
„ vous pouvez être bien assuré , que vous
„ êtes en possession de l'un & de l'au-
„ tre , vous en ferez pleinement con-
„ vaincu par la conduite que je tien-
„ drai avec vous , aussi je vous prie , de
„ ne me pas regarder sur le pié d'un se-
„ vère Pedagogue , mais plustot com-
„ me un tendre & sincère ami , & com-
„ me un fidèle conseiller , à qui vous
„ pouvez ouvrir votre cœur , & le faire
„ depositaire de vos secrets : si ce n'est pas
„ assez pour mériter votre amitié , peut-
„ être trouverez vous encore en moi
„ d'autres qualités , qui vous forceront à
„ me l'acorder ; en un mot , si vous m'hon-
„ norez de votre confiance , vous au-
„ rez toujours la mienne sans reserve.

Un discours si sensé me fit rentrer
en moi même , je compris le tort que
j'avois de m'affliger si fort , pour une
chose que tant de jeunes gens ambi-
tion-

tionnent souvent, sans pouvoir l'obtenir. Je repris un air plus tranquille; je remerciai M. de Beaulne de ses offres obligeans, & je l'assurai, que je ferois tout mon possible, pour mériter son amitié, en me conformant toujours à ses sages conseils.

Une heure s'étant passée de cette manière, on vint nous avertir que tout étoit prêt: nous montâmes à cheval, accompagnés de deux Domestiques que D. Pedre m'avoit donné, & nous prîmes la route de Toléde. Mon dessein n'étant pas d'écrire un journal, je ne m'arrêterai pas à rapporter en détail, les différentes Villes par lesquelles nous passâmes; plusieurs Voyageurs ont donné diverses Relations de cette route, ainsi que je ne ferois que repetter ce que tant d'autres ont dit avant moi. Je passerai sous silence les conversations que j'eus avec M. de Beaulne, comme elles ne rouloient principalement, que sur le chagrin que mon départ me caufoit, je serois obligé de tomber dans des redites ennuyantes.

Comme je n'étois pas accoutumé aux incommodités du voyage, nous fîmes de très petites journées, ce qui facilitoit à

mon Gouverneur le moïen de m'entretenir des choses les plus remarquables des lieux, par où nous paſſions: il avoit voyagé longtems & parcouru toute l'Eſpagne, de forte qu'il m'inſtruiſoit des manières & des coûtumes, qui differoient de celles que j'avois pu remarquer à Valence, & loüant les unes, & blamant les autres, il en tiroit toujours quelque leçon, ou quelque maxime, qui pût ſervir à étendre mes connoiſſances, & à rectifier mes mœurs. Il comparoit même ſouvent nos coûtumes à celles des autres Nations; il me faiſoit remarquer d'un coté, en quoi les Eſpagnols méritent d'être blamés & en quoi on leur doit acorder la préférence: de cette manière, il me fortifioit contre les préjugés, que ſe forment d'ordinaire les jeunes gens, qui ne ſont jamais ſortis de leur Province: il me deſpeignoit le ridicule de ceux qui mépriſent tout ce qu'il voyent chez les autres, & qui ne prodiguent leurs éloges qu'à ce qu'ils ont vû chez eux. „ Evitez ſoi-
 „ gneufement, me diſoit-il, lors que
 „ vous vous trouverez dans d'autres Pays,
 „ de parler avec dedain de ce que vous
 „ y verrez; contentez vous de loüer ou
 „ de blâmer en vous même, ce que la
 „ rai-

„ raison vous dira mériter votre mépris,
 „ où votre aprobation ; plus vous ferez
 „ la dupe de vos préjugés , & moins vous
 „ ferez en état de juger fainement des
 „ choses ; un homme qui veut voyager,
 „ doit se proposer d'aquérir chez chaque
 „ Peuple, quelque nouvelle perfection.

Il feroit à fouhaiter, que ceux qui se
 chargent de la conduite des jeunes gens
 qui voyagent, imitassent l'exemple de
 M. de Beaulne, au lieu qu'ils ne s'a-
 pliquent, le plus souvent, qu'à faire
 rémarquer à leurs Elèves, les Places
 publiques, les Eglises, les Maisons de
 Campagne les plus magnifiques, ou
 quelques vielles Epitaphes & Inscriptions,
 d'où il arrive, que ces pauvres Voya-
 geurs, ne retirent d'autre fruit de leurs
 fatigues & de leurs depenses, que celui
 de pouvoir dire, qu'ils ont parcouru di-
 vers Pays, & qui au reste, reviennent
 aussi ignorans, qu'ils l'étoient avant de
 partir. Mon Gouverneur, tout au con-
 traire, excitoit ma curiosité par des in-
 structions utiles & amusantes : lorsque
 nous nous trouvions dans quelque Ville
 considérable, qui étoit sur notre passage,
 il m'en faisoit aussitôt l'histoire, dans le
 tems même que nous la parcourions, &

E S

s'il

s'il y avoit quelque trait remarquable, il s'en feroit avec plaisir, & se plaisoit à me le reciter d'une manière capable à faire impression; & pour m'inciter à entrer dans ses vuës, il me faisoit voir, qu'un Homme de Qualité, doit s'appliquer à l'histoire de son Pays, préférablement à toute autre chose: il blamoit extrêmement le travers de certaines personnes, qui se gênent à découvrir le véritable nom du premier Fondateur de l'Empire des Assyriens ou des Perses, tandis qu'ils ignorent bien souvent celui de l'Ayeul du Souverain qui les gouverne. Il me prouvoit, qu'il impliquoit contradiction, qu'on pût jamais remplir dignement quelque emploi d'importance, sans être pleinement instruit de la forme du Gouvernement, des Privilèges particuliers à certaines Provinces, & à certaines Villes, de l'administration de la Justice & des Finances, des revenus de la Couronne, des forces de l'Etat, de l'opulence, ou de la pauvreté des particuliers, du Commerce, de la Navigation, enfin de tout ce qui peut servir à raisonner avec solidité. C'est ainsi qu'il travailloit à me rendre, non seulement bon citoyen, mais aussi habile ministre

nistre d'Etat, capable de servir un jour ma Patrie, avec honneur & avec réputation.

Si je voulois rapporter toutes les particularités qu'il m'aprit, je pourrois augmenter ce volume d'un grand nombre de choses également interessantes, mais comme cela m'éloigneroit trop du but que je me suis proposé, je me bornerai à faire part à mes Lecteurs, d'une conversation que nous eumes ensemble, touchant la Ville de Toléde. Un jour, étant arrivés à Palamera, petit Bourg situé près de Cuença, Ville, que plusieurs Ecrivains prétendent être l'ancienne Valérie, mon Gouverneur me parla de plusieurs choses, qui concernoient en particulier la Ville de Toléde : ses discours excitèrent ma curiosité. Je lui demandai son sentiment sur l'origine de cette fameuse Metropole de la Castille, & qui l'étoit autrefois de toute l'Espagne : voici à peu près en substance ce qu'il me repondit ; on pourra juger par cet échantillon, de la methode qu'il emploïoit, pour m'instruire de tout ce qu'il croïoit digne de mon attention.

L'Origine de la pluspart des Villes anciennes est si incertaine, me dit-il, que
ce

ce seroit un tems perdu de s'y arreter. Quelques Auteurs ont avancé, que Toléde fut batie par les Juifs, qui acompagnèrent Nebucadnezar en ce Pays là, mais ce sentiment n'est apuyé sur aucune preuve solide : ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hannibal la soumit aux Carthaginois. Leur possession ne fut pas de longue duréc, les Carpetains, anciens habitans du Royaume de Toléde, les en chassèrent, & se remirent en possession d'un Pays, qu'on leur avoit enlevé injustement. Ces généreux defenseurs de leur liberté furent obligés pourtant à se soumettre à leur tour, à M. Fulvius Motilior, qui y mit une Garnison Romaine. Quelque tems après, St. Eugene, dont le tombeau se voit encore dans l'Eglise Cathédrale de cette ville, y vint precher l'Evangile, avec un succès si heureux, qu'il convertit à la foi la plûpart des Carpetains. Ces nouveaux Profélites souffrirent une rude persecution sous la Préture de Daeien, qui deploya contre eux, tout ce que le Zèle aveugle pour ses faux Dieux lui put inspirer de plus cruel & de plus barbare. Ce ne fut pas encore là le terme de leurs calamités; les Sueves, les Van-

da.

dales, les Allains, & les Silingiens envahirent presque toute l'Espagne, excepté le Territoire des Carpetains, qui se maintinrent encore quelque tems, jusqu'à ce qu'ils se virent obligés de plier sous le joug tyrannique des Vandales : ces Usurpateurs, ayant détruit Carthage, transférèrent tous les droits & les privilèges de cette Ville à Tolède, qui devint par ce moyen la Capitale de l'Espagne : peu de tems après, elle fut reprise par Rechila Roi des Sueves, qui la rendit à l'Empereur Valentinien III. ainsi après tant de changemens, elle rentra sous la domination de ses anciens Maîtres. Ensuite les Gots & les Visigots l'enlevèrent aux Romains, Leuvigilde y établit son séjour & en fit la Capitale des Gots & la demeure des Rois, qui avoient tenu jusqu'alors leur Cour à Seville. Ce même Prince s'assujettit tout le Pays, après en avoir chassé les Habitans, & il fut le premier Roi d'Espagne qui prit les ornemens de la Royauté.

Wamba, longtems après, embellit extrêmement cette Ville, & l'environna d'une forte muraille, munie d'un grand nombre de tours, qui subsistent encore aujourd'hui. Enfin l'an 714. fut l'Epoque
mé-

mémorable qui mit fin à l'Empire des Visigots. Roderic leur dernier Roi, Prince lâche & efféminé, devint passionnément amoureux de Lava, Fille du Comte Julien, connue sous le nom de la Princesse Julie. Lava faisoit l'ornement & les délices de la Cour de Roderic, sa vertu, qui égaloit sa beauté, lui étoit un ferme rempart, contre les efforts que le Roi faisoit pour la séduire; mais à la fin, ce Prince brutal, voyant qu'il ne gagnoit rien par ses prières, eut recours à la violence, & abusa de la Princesse. Elle en conçut un deuil inexprimable, qu'elle prit pourtant soin de cacher le plus qu'il lui fut possible. Lava en écrivit au Comte son Père, qui étoit en Afrique: celui-ci dissimula son chagrin, & exhorta en même tems sa fille à suivre son exemple. Cependant le Comte qui ne cherchoit que l'occasion de se venger, ne fut pas oisif, & en ayant trouvé une favorable pour exécuter le projet qu'il avoit formé, il fit croire au Roi, que s'il vouloit lui envoyer un corps de troupes, pour joindre à la garnison qu'il commandoit, il se faisoit fort de chasser entièrement les Maures des côtes d'Afrique.

que. Ce Prince trop crédule & qui ne se defioit pas du malheur qui le menaçoit, envoya à Julien l'élite de son armée. Le Comte, qui s'étoit ligué avec les Maures, & s'étoit engagé à les seconder pour detroner Roderic, & à les rendre Maîtres de l'Espagne, fit tomber les troupes du Roi dans une embuscade, où elles furent toutes taillées en pièces.

Ils passèrent ensuite en Espagne, pour mettre fin à leur entreprise: à cette nouvelle, le Roi lève du monde à la hâte, se met à la tête de son armée, & livre bataille aux Maures: mais ses troupes n'étant pas disciplinées, & d'ailleurs inférieures en nombre, les ennemis en firent un grand carnage. Roderic disparut dans la mêlée, sans qu'on ait pu apprendre ce qu'il devint. Voilà, Monsieur, continua mon Gouverneur, les defordres que la volupté peut causer, une passion fouguse entraîne après soi mille defastres, vous voyez votre Patrie desolée & soumise à une Domination étrangere, par la faute d'un Prince insensé, qui fut lui même la triste victime de sa faute. Vous voyez Roderic severement puni: Julien aura bien-
tôt

tôt la digne recompense de sa perfidie. De cette manière le Comte fut vengé, toutefois cette satisfaction lui couta cher; il éprouva la vérité de ce mot si connu, que les Princes aiment quelquefois la perfidie qu'on employe en leur faveur, mais qu'ils abhorrent ceux qui s'en rendent coupables. Les Maures, craignant qu'il ne fit quelque jour pour un autre, ce qu'il venoit de faire pour eux, le firent enfermer dans une étroite prison, où il finit ses jours. Lava subit le même sort: quoique quelques Auteurs prétendent, que voyant la desolation de sa Patrie, & en particulier celle de sa Famille, elle se précipita du haut d'une tour, & mourut de cette chute, dans des tourmens inconcevables. Après cela, les Maures, sous la conduite de leur chef Tarif, ravagèrent toute l'Espagne, prirent Tolède, & transférèrent le Siège de leur Empire à Seville.

Pour vous convaincre des troubles qu'un amour dereglé peut causer, je suis bien aise de vous faire remarquer, que la même cause, qui fournit aux Maures l'entrée en Espagne, fut aussi celle qui sappa les fondemens de leur grandeur, & hâta leur ruine. Munusa Prince Maure
fi.

fidèle imitateur de Roderic , épris de la beauté de la Sœur de Pélage , fit tous ses efforts pour s'insinuer dans ses bonnes graces , mais n'ayant pu en venir à bout , il l'enleva. Pelage fut si outré de cette violence , qu'il se retira dans les Asturies ; là , il exhorta les Espagnols à défendre leur liberté , il se met à la tête des plus courageux , bat les Infidèles en plusieurs rencontres , fraye le chemin à leur entière extirpation ; & comme la punition suit d'ordinaire le crime , Munusa fut misérablement assassiné par quelques Payfans. Exemple mémorable de l'incontinence ! Je me rapelle à cette occasion , l'Histoire de Scipion , que la tempérance rendit non seulement Maître de toute une Province , mais lui gagna même l'estime & l'amour de ceux là même qu'il subjugua. Vous n'ignorez pas que ce fut près de l'endroit où nous sommes , que ce Général Romain fit une action , que l'Histoire nous à conservée , & qui fera éternellement l'admiration des siècles à venir.

Un de ses Capitaines lui ayant envoyé une captive d'une beauté extraordinaire , Scipion refusa de la voir , de crainte que ses attraits ne le laissassent pas maître de

sa passion; il commanda qu'on prit soin de cette Belle, & qu'on empêchât qu'elle ne reçût aucun tort. On lui aprit ensuite qu'elle étoit d'une des premières Maisons d'Espagne, & fiancée à un homme de grande distinction: le généreux Romain, après l'avoir comblée de présents, qu'il joignit à une somme considérable qu'on vint lui offrir pour sa rançon, la renvoya à son Amant. Cette victoire qu'il obtint sur lui même, fut pour lui une source de conquêtes, de sorte qu'il acquit aux Romains, plus de Sujets par sa sage conduite, que par la force des armes. Je reviens à Toléde dont cette petite digression m'a un peu écarté.

Cette Ville devint ensuite l'objet de l'ambition de plusieurs petits Souverains, à cause de sa situation qui étoit très avantageuse, & qui donnoit une supériorité considérable à celui qui en étoit le Maître. Ce fut cette même ambition, qui anima les Espagnols, & leur facilita les moyens de la reprendre & la rejoindre au reste de leur Domaine. Musa Général Maure s'étant révolté, s'en rendit le Maître, mais Mahomet Roi de Cordouë l'en chassa
peu

peu de tems après. Obeydala l'enleva à Mahomet , prit le titre de Roi , & fut le Fondateur du Royaume de Toléde. Ses successeurs s'y maintinrent avec assez d'éclat , jusqu'à Almenon , Prince d'un rare mérite , & qui auroit été parfait , s'il avoit eu le bonheur d'être éclairé de la lumière de l'Evangile. Ce fut chez lui que se refugia Alphonse , qui fut chassé de ses Etats. Almenon le reçut avec beaucoup de bonté , & le traita avec toute la dignité due à son rang ; le Prince Maure poussa la fidélité , jusqu'à faire mourir plusieurs de ses Courtisans , qui lui conseilloient de se defaire de ce Roi fugitif , & voyant qu'Alfonse n'étoit pas en sureté à sa Cour , il lui donna les moyens de se sauver , & l'aida même à recouvrer son Royaume.

Alphonse ne fut pas ingrat : il avoit promis à son généreux Bienfaiteur , qu'il seroit son fidèle allié aussi longtems qu'il vivroit , & il lui tint religieusement parole. Almenon étant venu à mourir , son fils Hiaya lui succéda : ce Prince dégénérant tout à fait des vertus de son Père , se rendit si odieux à ses Sujets , que les Maures , aussi bien que les

Chrétiens, détestant sa perfidie, sollicitèrent D. Alphonse à les en delivrer. Des conjonctures si favorables encouragèrent le Roi de Leon, qui se voïoit dégagé de la promesse faite à Almenon, considérant qu'il n'avoit plus rien à se reprocher, vû qu'Hiaya avoit le premier enfreint le traité: le zèle pour la foi chrétienne l'excita d'un autre côté: il crut qu'il y alloit de sa gloire à étendre l'empire du Sauveur du Monde & à planter la Croix sur les ruines des Idoles. Pour cet effet, il assiége la Ville, & après une vigoureuse resistance, il s'en rend le Maître. De cette manière Toléde, qui avoit été possédée 369. ans par les Maures, fut renduë aux Chrétiens. Après cette importante conquête, Dom Alphonse en fit le siège de son Empire, & prit le titre d'Empereur. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette Ville fut prise le jour de Saint Urbain, jour, auquel les Maures l'avoient enlevée aux Chrétiens. Voila en peu de mots, ajouta Monsieur de Beaulne, en finissant, ce que j'ai cru le plus remarquable & le plus digne de vous être rapporté, touchant la Ville où vous allez faire votre séjour, & d'où vo-

tre

tre illustre Famille est issuë.

Ceci suffira, j'espère, pour donner à mes Lecteurs une idée, de la manière dont cet habile homme travailloit à mon éducation. Je reprends maintenant le fil de mon Histoire.

Il ne m'arriva rien de particulier, pendant le voyage jusqu'à Occagna, petite ville située à neuf ou dix lieues de Tolède, entre Francno, & la Vento Jepes. Nous avions fait très peu de chemin ce jour là, à cause que M. de Beaulne se trouvoit incommodé, car quoique nous fussions arrivés de bonne heure en cette ville, nous résolûmes d'y passer la nuit, pour nous rendre le lendemain à Tolède. Mon Gouverneur se trouvant ataqué d'une colique violente, fut obligé de garder le lit; mais les douleurs aiguës n'ayant duré qu'une demie heure, il s'endormit d'un profond sommeil. Pour moi, ne voulant pas rester si longtems à Occagna, sans en voir les particularités, je sortis, à dessein de la parcourir, & de contenter ma curiosité: comme je n'avois aucun dessein de m'écarter, je ne voulus pas me faire suivre de mes Domestiques; je remarquai en sortant, que deux hommes de fort bon-

ne mine , & très proprement habillés , s'entretenoient avec un de mes laquais , & paroissoient avoir une conversation assez vive avec lui ; à peine étois-je à cent pas de notre auberge , que je les vis venir à ma rencontre avec beaucoup de précipitation ; l'un d'eux me saluant très civilement , permettez moi , Monsieur , me dit il , de vous témoigner la joye que je ressens , en voyant le Fils de l'illustre D. Alvar , c'est un bonheur que je n'aurois osé espérer , & qui me donne une satisfaction inconcevable. Je n'avois jamais vu celui qui me parloit , de forte que je ne pouvois comprendre comment il pouvoit me connoître , vû que je n'étois jamais venu à Occagna. L'Etranger remarquant ma surprise , & voyant à mon air embarrassé que son compliment m'étonnoit , il me dit , qu'il avoit été très grand Ami de feu mon Père , qu'ils avoient fait leurs études ensemble , & qu'ils avoient vécu comme deux Frères , jusqu'au jour qu'il fut si malheureusement assassiné : il ajouta , que passant par hazard devant notre hotellerie , il avoit demandé qui j'étois , & qu'il s'étoit vu agréablement surpris , en apprenant que j'étois le petit fils de D. Pedre ;

dre ; il joignit tant de particularités à son récit , que je ne doutai pas , qu'il ne me parlât sincèrement ; dans cette idée je revins un peu de mon premier étonnement , je lui repondis avec toute l'honnêteté possible , & après les complimens ordinaires , il s'offrit pour m'accompagner & me faire voir la fabrique des vases de poteries , si célèbre par toute l'Espagne.

J'acceptai sa proposition : il ne m'entretint pendant la promenade , que de l'amitié qui avoit régnée entre mon Père & lui , & du regret que lui avoit causé sa mort ; après que nous eûmes vu cette fabrique , je voulus prendre congé de mes Guides pour aller rejoindre mon Gouverneur , mais ils me pressèrent d'accepter du moins un verre de vin chez eux , d'autant plus que nous nous trouvions près de l'endroit où ils demeuroient : je craignois que M. de Beaulne venant à s'éveiller , ne me demandât , & que mon absence ne lui fît de la peine , d'un autre côté , je ne me souciois pas d'avoir tant de liaison avec des gens , que je ne connoissois pas , en un mot , j'avois de la répugnance d'entrer dans une maison inconnue ; cependant , celui qui m'avoit

abordé, ne voulut jamais me permettre de me retirer ; il insista avec une politesse peu commune, & il n'omit rien de tout ce qu'il crut capable de me persuader ; il me supplia de ne lui pas refuser le plaisir, de voir dans sa maison, le Fils d'une Personne dont la mémoire lui étoit en vénération, & pour ne me laisser aucune excuse, il me promit de ne me retenir tout au plus, qu'une demie heure, après quoi, il m'assura, que je serois le maître de m'en aller dès que je le jugerois à propos. Voyant donc que je ne pouvois lui refuser sa demande, sans commettre une incivilité, je fus contraint de me rendre à ses instances.

Ils me menèrent dans une maison de fort belle apparence, & ils me firent entrer dans une Chambre très proprement meublée, ce qui acheva de me fortifier dans l'idée, que ce devoient être des personnes de distinction. L'honnête Etranger me dit, qu'il étoit d'une très bonne famille, qu'il avoit fait un assez belle figure à la Cour, mais qu'un procès considérable, qu'il venoit de perdre à Madrid, l'avoit entièrement ruiné ; qu'il s'étoit vu obligé de se retirer à Occagna ; que celui qui l'accompagnoit, étoit un

Ami

Ami de cœur, qui bien loin de l'avoir voulu abandonner dans sa disgrâce, l'avoit suivi dans sa retraite, pour lui tenir compagnie, & le consoler de ses pertes.

Il étoit occupé à me faire ce récit, lorsque je vis entrer un homme, que je connus sans peine, à son habillement, être un Alguazil: il nous salua civilement, puis s'adressant à mon Hôte, il lui presenta son Exploit, en lui disant, qu'il étoit au desespoir d'être chargé d'une commission aussi chagrinante, „ mais, ajouta-t'il, je suis obligé de faire les fonctions de ma Charge, & j'espère que vous vous soumettrez aux ordres du Roi, au nom de qui je vous arrête. L'infortuné Espagnol prit l'Exploit, & l'ayant lu avec beaucoup d'émotion, „ non, s'écria-t'il, perfides humains, je renonce à jamais à vous faire aucun bien, „ ce n'est pas assez de m'avoir ruiné, „ on veut me traîner dans une infame prison, d'où j'ai retiré un Traître, „ qui se moque maintenant de moi, „ & qui me laisse en proie à mes disgraces; ensuite, se tournant vers moi, je suis au desespoir, Monsieur, me dit-il, que vous soyés témoin d'une

„ scène si triste, mais je suis sûr que
 „ vous ne pourrez pas vous empêcher
 „ de me plaindre, quand vous saurez
 „ que je suis resté caution pour cent pi-
 „ stoles, en faveur d'un perfide, qui
 „ s'est sauvé; ses Créanciers me pour-
 „ suivent à toute outrance, & cet hon-
 „ nête homme, continua t'il, en mon-
 „ trant l'Alguazil, vient de m'insinuer un
 „ Exploit, par lequel on lui acorde
 „ prise de corps contre moi; ils veu-
 „ lent absolument être satisfaits dès au-
 „ jourd'hui, faute de quoi, je me verrai
 „ contraint d'aller en prison.

Ce discours fut accompagné de quel-
 ques larmes, qui m'attendrirent extré-
 mement. l'Alguazil, qui commençoit à
 s'impacienter, lui dit, qu'il n'avoit pas
 le loisir de s'arreter plus longtems,
 qu'on devoit se résoudre à donner l'argent
 ou bien à le suivre: l'Ami de mon Hôte
 prenant la parole, „ D. Juan, lui dit-il,
 „ je vois que nous n'avons pas de tems
 „ à perdre, n'y auroit il pas moyen de
 „ faire quelque acomodement, j'ai en-
 „ core cinquante pistoles, je vous les
 „ offre de bon cœur, disposez en à vo-
 „ tre gré: D. Juan ravi d'une offre aussi
 généreuse, lui repondit, qu'il les acce-
 ptoit

ptoit avec joye, mais qu'il ne vouloit à-tendre qu'au lendemain pour les lui rendre; ensuite s'adressant à l'Alguazil, mon Ami, lui dit il, je vais vous donner soixante & dix pistoles, c'est tout ce que je puis faire aujourd'hui, & demain vous pouvez venir prendre le reste, que j'aurai soin de tenir tout prêt. Cependant l'autre ne voulut pas se laisser fléchir, alléguant qu'il avoit ordre de recevoir toute la somme, ou bien d'exécuter son exploit au pié de la lettre. D. Juan se tournant vers moi, Monsieur, me dit-il, „ je vois que je suis obligé de céder à „ la nécessité, il est dur à un homme de „ ma qualité de se voir réduit à des ex- „ tremités si fâcheuses, je puis vous as- „ surer, que de toutes les disgraces qui „ me sont arrivées, il n'y en a point qui „ me donne plus de chagrin: ayant dit cela, il obtint de l'Alguazil la permission, d'aller régler quelques affaires dans son domestique, avant que de sortir de sa maison.

Dès qu'il nous eut quité, son Ami se jetta à mes genoux, & me dit, en les embrassant respectueusement, „ au nom de „ Dieu, ne souffrez pas, Monsieur, qu'on „ fasse un tel outrage au malheureux „ D.

„ D. Juan ; s'il est pauvre , ce n'est que
 „ sa trop grande bonté qui l'a réduit en
 „ cet état , il n'a perdu son bien , qu'en
 „ le partageant avec des personnes in-
 „ grates , il a le cœur trop bien pla-
 „ cé pour vous demander quelque cho-
 „ se , & même , s'il scavoit ce que je
 „ fais pour lui , il ne me le pardon-
 „ neroit pas aisément ; toutefois , le
 „ besoin est trop pressant , pour s'ar-
 „ rêter à un si foible point d'honneur ;
 „ je vous conjure donc de lui prêter
 „ l'argent qui manque à la somme ,
 „ & soïez assuré , que nous viendrons
 „ vous le rendre demain avec mille re-
 „ mercimens : il acompagna ce discours
 de tant de marques de sincérité , que je
 ne fus pas capable de lui refuser sa de-
 mande.

Je puis dire , sans me flatter , que j'ai
 naturellement le cœur tendre & bienfai-
 sant , je me representai d'abord me voir
 dans les circonstances de D. Juan ; je
 sentoïis le mortifiant chagrin , qu'un pa-
 reil accident devoit causer à un cœur
 généreux ; je me reprochois à moi mê-
 me , la dureté qu'il y auroit à laisser
 une personne dans le besoin , pendant
 que j'avois les moiens de l'en tirer , le
 dis-

discours de D. Juan m'avoit atendri, la noblesse de ses manières & de ses expressions m'avoit prévenu en sa faveur, enfin; je me rappelai l'excellent mot d'un Empereur Romain, qui, ayant été un jour sans exercer sa libéralité, dit à ceux qui se trouvoient auprès de lui, *mes amis, j'ai perdu ma journée.* Avec tout cela, je me voïois en état de secourir un homme de mérite sans m'incommoder; Donna Eleonore ayant eu soin de me donner en partant une bourse bien fournie, de sorte que je promis de satisfaire l'huissier.

Sur ces entrefaites, D. Juan rentra pour prendre congé de nous, son Ami, l'ayant tiré en particulier, lui fit entendre que je m'étois engagé à le tirer d'affaire. Je m'atendois à le voir, au comble de la joye, me venir remercier de ce que je faisois pour lui, mais je fus extrêmement trompé dans mon atente; D. Juan, regardant son Ami d'un air malcontent, „ connoissez vous D. Juan, lui dit il, „ pour lui faire une pareille proposition? „ sachez, que dans mes plus grands „ malheurs, je n'ai jamais voulu rien „ faire, qui put porter la moindre atteinte à mon honneur: puis se tournant vers moi, „ généreux Fils de D. „ Al-

„ Alvar , continua-t'il , le service que
 „ vous voulez me rendre , est digne de
 „ toute ma reconnoissance , j'ai tout
 „ lieu d'être surpris , de voir , que dans
 „ un siècle aussi ingrat que le notre ,
 „ vous témoigniez tant de grandeur d'a-
 „ me en faveur d'un malheureux étran-
 „ ger , digne à la vérité de toute votre
 „ pitié , mais qui seroit au desespoir
 „ d'accepter de pareils bienfaits , sans les
 „ avoir en quelque manière mérité ; j'em-
 „ porte dans la prison où l'on m'entraî-
 „ ne , le précieux souvenir de votre gé-
 „ nérosité , & si jamais le Ciel daigne
 „ me faire triompher de mes Envieux ,
 „ vous ferez quelque jour , qu'un ser-
 „ vice rendu à un malheureux , qui gé-
 „ mit sous le poids de sa chaîne , est sou-
 „ vent mieux récompensé , que ceux
 „ que reçoivent les Rois & les Princes.
 Ensuite , s'adressant à l'Alguazil , allons
 lui dit-il , mon ami , marchez , je suis
 prêt à vous suivre.

Je ne savois que penser de tout ceci ,
 j'admirois la magnanimité de D. Juan ,
 & j'étois au desespoir , de me voir vain-
 cre en générosité. J'employai les prières
 & les protestations les plus fortes , pour
 lui faire recevoir cette somme , il persista
 long-

longtems à me refuser ma demande, mais enfin, vaincu par mes instances & par celles de son Ami, il consentit, quoi qu'avec beaucoup de peine, à accepter l'offre que je lui avois faite: je lui comptai donc les trente pistoles, on paya l'Alguazil qui se retira fort satisfait; pour moi, je pris congé de mes Hôtes, qui me promirent de nouveau, de me venir voir le lendemain, pour me restituer mon argent, & me souhaïter un heureux voyage.

Pendant le chemin, je faisois de sérieuses réflexions sur ce qui venoit de m'arriver; je me félicitois d'être venu si à propos dans cette Ville, pour y secourir un illustre opprimé digne d'un meilleur sort. Je me sentoïis un certain secret contentement, qui accompagne d'ordinaire les bonnes actions: que la Vertu est aimable! me disois-je à moi-même; Que le plaisir de faire du bien est touchant! au lieu que ce que le vice nous procure, & à quoi on donne fort improprement le nom de plaisir & de satisfaction, ne nous laisse que l'amertume des remords. Ces idées me remplissoient tellement, que sans y songer j'avois déjà passé mon auberge, lorsque

je

je m'entendis appeller; je tournai d'abord la tête, & je vis que c'étoit un de mes Domestiques, qui courroit après moi de toute sa force; il me dit, que mon Gouverneur étoit fort en peine, & qu'il me prioit de le venir trouver au plutôt: je m'aperçus aussitôt de ma distraction, & je revins à la maison.

Je trouvai M. de Beaulne dans une inquiétude inconcevable de me voir tarder si longtems à revenir; il avoit envoyé mes Valets de côté & d'autre pour me chercher, mais inutilement; je montai à sa Chambre, fort inquiet sur la reception qu'il me feroit, „ en verité, „ Monsieur, me dit-il, dès qu'il me vit entrer, „ je suis très surpris de votre „ manière d'agir, je m'atendois à plus „ de complaisance de la part d'une per- „ sonne, qui a les sentimens que je vous „ connois, cependant vous ne vous „ contentez pas de me laisser seul dans „ une maison inconnuë, lorsque vous „ savez que je suis incommodé & ma- „ lade au lit, mais même vous allez seul, „ sans vous faire du moins acompa- „ gner d'un de vos Domestiques, & vous „ vous exposez mal à propos, à tout les „ dangers qu'on rencontre si frequem- „ ment

„ ment dans les Villes étrangères: fon-
 „ gez que je m'interesse trop à tout ce
 „ qui vous regarde, pour être tranqui-
 „ le quand vous êtes hors de ma vuë: si
 „ quelque malheur vous étoit arrivé,
 „ j'en aurois eu un régret mortel, outre
 „ que je me ferois vû obligé, d'en ren-
 „ dre compte à vos Parens: je vois bien
 „ que je me suis trompé, continua-t'il,
 „ quand je me suis flatté, d'avoir quel-
 „ que part dans votre amitié, car si vous
 „ aviez eu la moindre considération pour
 „ moi, vous m'auriez épargné le deplai-
 „ sir que je ressens, lorsque je me vois
 „ contraint de vous reprocher votre im-
 „ prudence.

Comme je m'étois attendu à une re-
 primande plus sevére, je fus vivement
 pénétré d'un discours si modéré; j'em-
 brassai mon Gouverneur, je lui deman-
 dai excuse, & je le suppliai, de vouloir
 bien écouter le sujet de mon retarde-
 ment. Il ne parut fâché qu'autant qu'il
 le falloit pour me mortifier un peu, &
 voyant que je parlois du fond du cœur,
 il me donna la main, & me pria d'être
 plus exact à l'avenir. Après quoi, je lui
 racontai toute mon aventure, qu'il é-
 couta atentivement.

G

Dès

Dès que j'eus achevé mon recit, „ ou „ je me trompe fort, s'écria t'il, ou „ vous avez été pris pour dupe; c'est „ une chose qu'il faut aprofondir sans „ delai. Il appella dabord un Laquais, „ à qui j'indiquai la maison, avec ordre de s'informer, si ces Messieurs étoient chez eux; je fis en atendant tout ce que je pus pour defabuser mon Gouverneur, mais lui, qui connoissoit mieux que moi, les fourberies que les Filoux mettent en usage, pour atraper ceux qui tombent dans leurs filets, „ croiez moi, me „ dit-il, ce tour n'est pas nouveau, „ vous n'êtes pas le seul qui s'y est laissé prendre, & je sai très bien, qu'en „ France, plus d'une Femme galante „ s'en est fervi, pour vuider la bourse „ d'un Amant trop tenace.

Comme nous en étions là, mon Valet vint nous rendre reponse: mais quel fut mon étonnement, quand il m'apprit, que l'Hôte de la maison venoit de lui dire, qu'il y avoit eu à la vérité trois Etrangers logés chez lui, mais qu'ils étoient montés depuis un quart d'heure à cheval, & avoient pris la route de Madrid. Je compris alors, que toute cette scène n'avoit été qu'une feinte, pour
atrap-

attraper mon argent ; cependant j'avois beaucoup de peine à concevoir , comment il étoit possible , que des Sçelerats fussent capables de se cacher si bien sous le masque de gens de probité & d'honneur. Pour me convaincre tout à fait , je demandai à mon Laquais , ce que ces Messieurs lui avoient dit , lorsque je les vis avec lui , dans le tems que je sortois : Il me repondit , qu'ils s'étoient informés , qui j'étois , d'où je venois , & où j'avois dessein d'aller , qu'ils avoient même demandé le nom de mon Père , & qu'il leur avoit repondu sur tout avec beaucoup de précision ; tout cela ne fit qu'augmenter ma confusion , & je m'aperçus sans peine , que le généreux D. Juan , son fidèle Ami , & l'obstiné Alguazil , étoient trois filoux , qui s'étoient donné le mot pour me duper.

M. de Beaulne , me regardant avec un
» souris malin , vous voiez , me dit-il ,
» que j'ai accusé juste , voila les fruits
» de votre imprudence , j'avouë , que d'un
» coté je suis très mortifié que votre
» argent soit tombé entre les mains
» de Sçelerats , qui en feront un mauvais
» usage , mais de l'autre , je ne suis pas
» fâché que vous apreniez un peu à

„ connoître le monde , vous en ferez
„ mieux sur vos gardes , & vous au-
„ rez soin à l'avenir , de ne vous pas fa-
„ miliariser avec des inconnus. Il ne
„ faut jamais juger mal de son prochain,
„ mais aussi , la raison veut , que nous
„ nous ténions sur nos gardes , & puis-
„ que c'est une vérité constante , qu'il
„ y a par tout des Trompeurs , & que
„ l'extérieur ne les distingue nullement
„ d'avec les gens de bien , il s'en suit ,
„ que nous devons agir avec circonspe-
„ ction à l'égard de ceux que nous ne
„ connoissons pas , & suspendre notre
„ jugement , jusqu'à ce que nous ayons
„ des preuves solides de ce qu'ils sont
„ effectivement ; l'expérience vous a-
„ prendra , que cette leçon vaut bien les
„ trente pistoles que vous avez perduës.
„ Encore est ce beaucoup , qu'on s'y
„ soit pris de cette manière , & je puis
„ vous assurer , que vous auriez pu vous
„ trouver en France , dans de telles ren-
„ contres , où votre vie n'auroit même
„ pas été en sûreté , & où l'on ne se
„ feroit pas contenté d'une partie si
„ modique de votre bourse. Puisque
„ l'ocasion s'en presente , & que le
„ tems nous le permet , je veux bien
„ vous

„ vous rapporter une chose qui m'est
 „ arrivée, & qui pourra vous apren-
 „ dre à vous précautionner, si jamais
 „ vous vous trouvez en pareil cas.

Je n'avois pas encore vingt ans, lorsqu'étant avec mon Regiment en Flandres, le Duc de Bourgogne, qui m'honoroit de sa protection & de son estime, me fit avoir une Lieutenance. Je me rendis aussitôt à Paris, pour aller saluer son Altesse, & la remercier des preuves qu'elle venoit de me donner, de sa bienveillance. Quelques jours avant que de partir pour rejoindre l'Armée, je me trouvai par hazard dans un des plus fameux Caffés de la Ville. J'y trouvai deux Messieurs, qui jouoient aux échecs: comme j'avois beaucoup d'inclination pour cet amusement, je les regardois avec attention, & temoignois prendre beaucoup de plaisir, à leur voir faire quelque beau coup. Ils étoient à peu près d'é- gale force, & jouoient d'une manière à pouvoir passer pour maîtres. Après avoir achevé quelques parties avec assez d'égalité, ils eurent une petite dispute, pour savoir qui des deux jouoit le mieux: chacun aspiroit à cet honneur, la chose étoit assez difficile à décider: afin donc

de terminer leur differend, ils convinrent de recommencer une partie, à condition, que le vaincu payeroit au vainqueur un souper à discretion. La chose ainsi concluë, il ne leur restoit qu'une difficulté, qui étoit, de trouver quelqu'un qui fut assez habile pour les mettre d'acord, en cas de dispute, & qui décidât absolument, de tous les differends qui pourroient survenir. Les divers mouvemens que je me donnois en les voyant jouer, leur firent remarquer que je n'y étois pas tout à fait novice; ce fut donc à moi qu'on offrit l'emploi d'Arbitre, „ Monsieur, me dit l'un, d'une manière très polie, „ le Marquis de Guigniere en „ pretend savoir plus que moi, vous avez sans doute entendu notre défi, voudriez vous nous acorder la grace, d'être le tiers de cette partie, nous n'exigeons qu'une décision impartiale sur les coups qui se presenteront, & nous nous soumettrons volontiers à votre jugement.

Ceci ne paroîtra nullement étrange à ceux qui connoissent les manières libres des François, tel est le genie de la Nation, que, dès la première entrevue, un homme vous acostera avec la

mê-

même franchise, que s'il vous avoit connu toute sa vie. Je ne me fis aucun scrupule de lui acorder sa demande, d'autant plus, que la vie militaire donne une certaine liberté, qu'on ne trouve pas dans l'état politique. Plusieurs autres personnes, qui avoient entendu de quoi il s'agissoit, s'aprochèrent pour être les Spectateurs de ce combat; la partie se joua, & le Marquis eut le bonheur de la gagner. Après avoir rempli les fonctions de ma charge, on me loüa beaucoup sur l'intégrité, avec laquelle je m'en étois acquité; pour moi, qui n'avois eu d'autre dessein, que celui de m'amuser un moment, je songeois à me retirer, lorsque celui qui avoit perdu, m'ayant abordé, „ je ne „ pense pas, Monsieur, me dit il, après „ la complaisance que vous nous avez te- „ moignée, & les peines que vous vous „ êtes donné, que vous nous refusiez la „ grace que j'ai à vous demander, c'est „ de vouloir bien être l'Arbitre du souper „ comme vous l'avez été de la partie, „ afin que le Marquis n'aie aucun repro- „ che à me faire dans la suite.

Comme je n'avois jamais vu ces Mes-
sieurs,

sieurs, je ne fus que penser d'une manière d'agir aussi obligeante; je les remerciai poliment, & alleguai diverses raisons, pour me dispenser d'être de leur souper; mes refus ne servirent qu'à les faire insister avec plus d'empressement, on m'assura, que je ne boirois qu'autant que je le jugerois à propos, & que je serois le maître de me retirer à l'heure que je voudrois. Tant de civilités me firent résoudre à accepter la partie. Ils envoyèrent un de leurs Domestiques chez un des plus fameux Traiteurs de Paris, avec ordre, de preparer tout ce qui nous étoit nécessaire.

Il étoit encore de bonne heure, de sorte que nous allames aux Thuilleries, pour y prendre le frais, en attendant qu'il fut tems de se mettre à table. Nous etions environ à vint pas de ce magnifique Jardin, lorsque nous vimes arriver un carosse à six chevaux, il en sortit une Dame acompagnée d'un homme de fort bonne mine; l'un des mes inconnus, que je nommerai Floridor (car j'ignore jusqu'à present son véritable nom) s'adressant au Marquis, „ nous voici en pays de „ connoissance, lui dit-il, je reconnois „ la

„ la livrée du Vicomte de Brioncel, ce
 „ sera sans doute lui même avec Madame
 „ son Epouse, que nous avons vû entrer
 „ aux Thuilleries. Nous doublames au-
 „ sitôt le pas pour les joindre: nous les
 „ trouvames, qu'ils avoient à peine com-
 „ mencé leur promenade; le Marquis les
 „ aborda d'un air familier, & après les
 „ premiers complimens, la conversation de-
 „ vint générale; Floridor leur aprit, par
 „ quel hazard je me trouvois avec eux:
 „ nous nous promenames environ une heu-
 „ re, après quoi mes gens firent semblant
 „ de vouloir se retirer. Le Vicomte voyant
 „ que nous nous disposions à le quitter,
 „ Messieurs, nous dit-il, croiez vous bien
 „ que votre partie me dérange extrême-
 „ ment, & que je m'étois flatté de vous
 „ avoir ce soir chez moi: ce qui est diffé-
 „ ré n'est pas perdu, repliqua le Mar-
 „ quis, vous savez que nous sommes gens
 „ à tout faire, si Floridor y consent,
 „ nous pouvons contremander le souper,
 „ & je ne crois pas, ajouta t'il en s'adres-
 „ sant à moi, que Monsieur perde au
 „ change, puisque la politesse de Mon-
 „ sieur le Vicomte, lui procurera l'avan-
 „ tage de se trouver dans une des plus ai-
 „ mables compagnies de Paris. Ce com-

„ pliment me regarde, repondit aussitôt
 „ la Vicomtesse, il faut avoüer, que le
 „ Marquis fait donner un tour admirable
 „ aux choses: dites plutôt, continua-t'
 „ elle, que vous avez assez de complai-
 „ sance, pour vouloir venir vous ennuyer
 „ pendant quelques heures chez nous.

Je ne m'amuserai pas à vous repetter tout ce qui se dit de spirituel à cette occasion, ce seroit abuser de votre patience, il fuffit de vous dire, qu'après bien des contestations de la part de Floridor & de la mienne, on fut obligé de se rendre aux prières de Monsieur de Brioncel. Nous montames en Carrosse, on me conduisit à un Hôtel de fort bonne aparence, où on nous fit entrer dans une Salle ornée de tout ce qui peut embellir un superbe apartement. Je n'étois nullement novice, ainsi que je n'eus garde de me laisser ébloüir tout à coup, je me contentois d'entendre & de voir ce qui se passoit; j'examinois atentivement tout ce qui s'offroit à ma vue, bien resolu de me retirer d'une manière ou d'autre, en cas que j'eusse remarqué quelque chose, qui eut pu me donner le moindre ombrage; toute ma circonspection fut inu-

inutile , plus je confiderois les allures de ceux avec qui j'étois , & plus je les trouvois conformes à celles qu'on s'attend de trouver dans les personnes de la plus haute qualité. Nous raisonnames pendant quelque tems sur divers fujets , après quoi on propofa une partie de bafsette en attendant le foupper. Quelque bonne opinion que j'euffe de la Compagnie , avec laquelle je me trouvois , j'avois cependant trop de prudence pour me hazarder à jouër avec des inconnus ; je n'ignorois pas que dans plusieurs maifons des plus qualifiées , on ne fe faisoit aucun fcrupule de plumer les Etrangers : outre cela , je ne me fuis jamais fenti beaucoup de penchant pour ces fortes de jeux , je les regardois comme une fource de querelles , d'emportemens , & des plus étranges extravagances ; j'avois toujours tenu pour maxime , qu'il étoit fort difficile , qu'un homme adonné à cette paffion , ne commençât par être dupe , & ne finit par être fourbe. Ces confidérations furent caufe , que je ne voulus absolument pas me mettre au jeu. Lors qu'on me vit tant de repugnance , on n'infifta pas davantage , & fous pretexte de vouloir me tenir compagnie , on ne joua

joüa point du tout : ce qui me fortifia encore davantage dans l'idée que j'avois, d'être avec des personnes de mérite.

Enfin l'heure du souper arriva, nous fumes servis très proprement, & de bon goût; tout le monde étoit d'une humeur charmante, Monsieur de Brioncel nous laissoit à chacun la liberté de boire autant qu'on le jugeoit à propos, je ne manquai pas de profiter de cette complaisance; quelque bonne idée que j'eusse de mes Convives, j'avois grand soin de conserver ma raison, & de ne me pas laisser surprendre par le vin. Je puis dire, que je ne me suis jamais trouvé dans une compagnie, où la conversation fut plus spirituelle que dans celle ci; Madame de Brioncel sur tout, raisonnoit avec tant de justesse & de solidité, que je ne pouvois me lasser de l'admirer; le Vicomte eut la complaisance de me raconter de quelle manière il avoit obtenu son Epouse. Son histoire étoit assez singulière, je l'écoutois avec attention, lorsque tout d'un coup il me prit un étourdissement si terrible, que je tombai à la renverse dans un profond assoupissement. Je restai dans cet état jusqu'au lendemain,

main, que je me trouvai étendu sur une mauvaise natte, dans le vestibule d'une herbiere. Je crus que, ce que je voïois, étoit une illusion, mais malgré moi, je fus obligé d'en reconnoitre la réalité. On m'avoit entièrement depouïllé, & un vieux Surtout, dont on avoit eu la charité de me couvrir, étoit tout ce qui me restoit. Je perdis à cette affaire une bourse de cinquante Louis, une montre d'or, une épée d'argent, & plusieurs autres nipes & papiers, qui m'étoient d'une grande conséquence. Je demandai à la femme, chez qui je me trouvois, de quelle manière j'étois venu chez elle. Elle me dit, que deux Laquais m'y avoient porté, en lui disant, que j'étois un ivrogne, qu'ils venoient de trouver dans la rue, & qu'ils craignoient que je ne fusse écrasé par les carrosses. Ce fut alors, que je commençai à réfléchir à toute l'horreur du péril où je m'étois trouvé: cette idée me fit frémir: je rendis graces à Dieu, de m'en avoir si heureusement delivré, & je pris une ferme resolution, de ne m'engager jamais plus avec des gens que je ne connoitrois pas. Je remerciai mon Hôteesse de la complaisance qu'elle avoit eue, de

de vouloir bien me retirer chez elle : après quoi , je courus à mon auberge , pour y prendre de nouveaux habits. Je n'ai jamais pu decouvrir ces Filoux , quelques recherches que j'aie fait , & je fus contraint de retourner à mon Regiment , sans avoir eu la satisfaction de voir punir ces misérables.

Aprennez par là , continua Monsieur de Beaulne , avec quelle circonspection on est obligé de se conduire avec des inconnus , & de quelle manière on risque souvent , sans y penser , de tomber dans les plus grands dangers ; au reste , ajouta-t'il , quand à ce qui vous est arrivé , c'est un malheur , il n'en faut plus parler , ayez soin seulement d'éviter de rendre de pareils services , si ce n'est à des personnes dont la probité vous soit connue. Voila ce qui m'arriva à Occagna , & qui servira d'avertissement aux jeunes gens trop crédules , à se tenir mieux sur leurs gardes.

Le lendemain nous continuames notre route , par le tems le plus agréable du monde : ma petite mortification fit le sujet de notre entretien , jusqu'à une lieuë de Toléde , où nous rencon-
tra-

trames D. Ramire, c'est ainsi que s'appelloit le Corregidor, chez qui je devois loger, il étoit accompagné de son Fils & de mon Oncle. Comme nous ne nous étions jamais vus, ils envoyèrent un de leurs Laquais, pour s'informer si nous étions ceux qu'ils atendoient: mon Domestique ne lui eut pas plutôt rendu reponse, qu'ils sortirent de leur Carosse, & s'avancèrent vers nous; nous mimes aussitôt pié à terre pour venir à leur rencontre: D. Sanche nous joignit le premier, & m'embrassant avec toute la tendresse imaginable, „ foyez „ le bien venu, me dit-il, cher Fils „ d'un Frère infortuné, dont la me- „ moire me fera toujours précieuse! „ Vous allez faire toute la joye d'un On- „ cle, qui n'a goûté que les plus amè- „ res douleurs depuis la mort de votre „ Père: le triste souvenir de nos mal- „ heurs l'empêcha d'en dire davantage.

Une reception si tendre me toucha vivement, je demurai immobile sans pouvoir proferer une seule parole, mes sanglots & mes soupirs me servirent de reponse, & l'on vit regner pendant un moment un morne silence, interrompu enfin par D. Ramire, qui me fit l'acueil
le

le plus gracieux, m'assurant qu'il étoit au comble de la joye, de recevoir chez lui, le Fils de D. Alvar: qu'il ne dependroit que de moi, d'avoir dans sa maison tous les agrémens que je pourrois desirer, & qu'il n'oublieroit rien pour me dedommager de l'absence de ma Mère & de celle de mon Grand-Père. Puis s'adressant à son Fils: aprochez D. Felix, lui dit-il, voici un Parent que je vous recommande, c'est le Fils de D. Alvar, dont je vous parle si souvent; ses malheurs doivent émouvoir votre pitié, & vous exciter à reparer en quelque manière l'injustice du sort, par les complaisances & les honnêtetés que vous êtes obligé de lui témoigner; aussitôt D. Felix s'aprocha de moi, & me parla en des termes si obligeans, que dès lors, je conçus pour lui l'estime & l'attachement le plus sincère: après quoi chacun s'adressa à M. de Beaulne, qui, me voyant si faisi que je ne pouvois m'énoncer, repondit pour moi & pour lui-même avec beaucoup de civilité & de politesse, mais comme il se faisoit tard, je montai en carosse avec mes Amis, & nous arrivames à Toléde.

Je

Je trouvai chez le Corregidor plusieurs de mes Parens , qui s'y étoient rendus pour me voir : ils me firent mille amitiés , chacun s'empressoit à l'envi pour aller au devant de tout ce qui me pouvoit plaire. D. Felix , pour qui j'avois conçu une si forte amitié dès notre première entrevue , étoit un de ceux qui s'attachoit le plus auprès de moi ; ses manières polies & obligeantes , me confirmèrent dans l'idée avantageuse que je m'étois formée de lui ; la suite m'a fait voir , que mon discernement n'avoit pas été la dupe de mon cœur , puisque j'ai eu la satisfaction de découvrir en lui tous les jours quelque nouveau mérite , de sorte que notre amitié réciproque a été cimentée par les liens les plus étroits d'une sincère & véritable estime , qu'aucun accident n'a pu rompre. D. Ramire , qui avoit fait préparer un magnifique repas , retint toute la compagnie chez lui , & fit tout ce qu'il put pour me divertir. Sensible comme je le suis aux bienfaits , on peut penser combien un accueil si gracieux me pénétra de joye & de reconnoissance : M. de Beaulne ne contribua pas peu à égayer la compagnie ; il fit le récit de mon aventure d'Occagna ,

H

mais

mais il le fit, avec cette politesse & cet enjouement, qui lui étoit si naturel, que tout le monde en fut charmé, & il donna un si joli tour à la chose, qu'on oublia mon imprudence, pour ne donner que des éloges à la bonté de mon cœur. Comme l'Espagne est un Pays fécond en aventures extraordinaires, le récit de celle-ci, fournit matière à plusieurs autres d'en raconter à peu près de la même sorte; je crus même m'apercevoir, que par un effet de politesse, on cherchoit de rapprocher les circonstances, afin de trouver dans les autres de quoi m'excuser.

Quinze jours se passèrent dans la joye & dans les plaisirs, on vouloit m'arracher à cette sombre mélancholie, qui ne me quittoit pas; je songeois sans cesse à ma tendre Mère, je me representois vivement le chagrin que lui devoit causer mon absence, & souvent je cherchois la solitude, pour y rêver avec plus de tranquillité. Quelquefois il me sembloit être auprès d'elle, attentif à écouter ses sages instructions, je croïois lui parler, & l'entretenir, mais hélas! ces flatteuses idées ne disparoïssent, que pour me faire sentir plus vivement mes amères douleurs.

Mon

Mon Gouverneur fit tout ce qu'il put pour me faire comprendre le tort que j'avois d'en agir ainsi, & pour me tirer de cette espece de létargie, il me fit commencer au plutôt le cours de mes études. Il me donna tant d'occupations différentes, que la variété m'empêchoit de songer à autre chose: le Manege, les Armes, la Danse, la Musique, les Mathematiques, & la Géographie furent mes premiers amusemens. Cette diversité d'objets m'occupoit pendant toute la journée, c'étoit ce qu'il demandoit, il savoit que les circonstances, où je me trouvois, exigeoient un attachement, où il n'y eut pour ainsi dire point d'intervalle; mais dès qu'il me vit un peu plus tranquile, il diminua peu à peu le nombre de mes exercices. Il connoissoit parfaitement l'abus de ceux, qui croient se rendre parfaits en faisant tout à la fois, il les comparoit à des gens, qui voulant élever quelque superbe édifice, entassoient tous les materiaux les uns sur les autres sans ordre & sans choix, & ne font de cette manière qu'une masse confuse, qui n'a ni symetrie, ni proportion. Mes études furent donc reduites aux Mathematiques & à l'Histoire: pour les

Exercices , il me les faisoit confiderer comme un accessoire qui devoit me servir de delassement d'esprit. D. Felix , avec qui j'avois contracté l'amitié la plus tendre , avoit fini ses études , & étoit sur le point de commencer ses voyages ; toutefois ne pouvant se résoudre à me quitter si tôt , il obtint de son Père la permission de rester encore un an à l'Academie : il eut même assez de complaisance , pour me tenir compagnie dans tous mes Exercices , avec la même assiduité , que s'il y avoit été tout à fait novice , quoi que je puisse assurer , qu'il y étoit aussi parfait qu'aucun Cavalier de Toléde. M. de Beaulne étoit notre commun conducteur : l'aimable Dom Felix , convaincu du mérite de ce digne homme , lui témoignoit autant de déférence & de docilité que s'il avoit été particulièrement commis à ses soins ; ses manières affables , son profond savoir , & sa douceur , nous avoient tellement charmé , que nous nous sentions une tendre émulation , à qui se rendroit le plus digne de son estime. Il parloit avec tant de grâce , & s'énonçoit d'une manière si touchante & si juste , qu'il émouvoit les passions , & nous péné-

troit

troit jusqu'au fond de l'ame. Ses exhortations étoient si tendres, apuyées sur des motifs si pressans, que le cœur le plus vicieux étoit obligé de s'y soumettre. Ses reprimandes étoient accompagnées de tant de douceur, que le chagrin de nous les être atirées, nous pénétrait vivement : enfin, ses instructions n'avoient point cet air de suffisance qu'on leur remarque ordinairement ; il avoit le pedantisme en horreur, ses discours n'étoient jamais entremêlés de mots Grecs & Latins, qui en imposent ordinairement à l'ignorant vulgaire ; il n'étoit nullement entêté pour soutenir quelque opinion problématique, & lorsqu'il nous enseignoit quelque chose, il nous indiquoit les sources où il l'avoit puisé, pour que nous pussions en juger par nous même, afin de n'être pas obligés de suivre aveuglement ses décisions.

Un caractère si accompli ne pouvoit que se faire aimer, mais nous sentions redoubler notre affection pour lui, en le comparant à bien d'autres Gouverneurs que nous avions pour lors à Tolède ; nous ne pouvions nous empêcher de plaindre nos Compagnons, & de blamer les Pa-

rens, qui, par un vil intérêt, abandonnent la conduite de leurs Enfans à des Personnes, qui savent à peine se conduire eux mêmes, & qui détruisent par leurs exemples, ce qu'ils tâchent de produire par leurs instructions, si tant est qu'ils en donnent.

Le tems, que je passai de cette sorte, peut être véritablement nommé le Siecle d'or de ma vie, puis que je pouvois dire avoir tout, ce qu'un homme peut raisonablement souhaiter: je me voyois l'unique Heritier d'un bien assez considérable, on m'avoit donné une Education convenable à ma naissance, j'étois accueilli dans les plus brillantes compagnies, je jouissois d'une santé parfaite, & ce qui mettoit le comble à mon bonheur, c'est que je possédois un Trésor plus précieux mille fois que la pierre philosophale & que je n'aurois pas cédé pour la plus brillante Couronne; je veux dire, que j'avois deux amis, non de ces Personnes à qui on donne indifféremment ce nom, mais qui le meritoient de toute manière, & qui auroient volontiers sacrifié leurs plus chers intérêts, lorsqu'il s'agissoit de défendre les miens. Tant de faveurs auroient dû me rassurer,

&

& banir toutes mes inquiétudes, cependant je sentoïis un chagrin intérieur, dont je ne pouvois deviner la véritable cause: je craignois que le Ciel n'eût dessein de me mettre à quelque redoutable épreuve, & qu'il ne me comblât de tant de bienfaits, que pour m'en faire ressentir plus vivement la perte.

Les sages leçons de Donna Eleonore étoient sans cesse présentes à mon esprit: je me ressouvenois que cette tendre Mère m'avoit souvent avertie, de me tenir toujours en garde contre les caprices de l'inconstante Fortune, & de ne me précautionner jamais d'avantage contre ses revers, que lors que je croirois en être le plus à l'abri. Ces salutaires pensées étoient cause, que je ne me livrois point à ces joyes immodérées, qui nous jettent dans une funeste securité. Je jouissois de tous ces avantages avec une modération peu ordinaire à des gens de mon âge, & cette prévoiance me donnoit une certaine retenue, que bien de gens prenoient pour quelque chagrin secret dont j'étois devoré. M. de Beaulne & D. Felix y furent trompés comme les autres, ils remarquèrent à la vérité, que j'étois plus tranquile que lorsque je vins à To-

léde, mais ils ne regardoient mon changement que comme une guérison superficielle, & ils étoient persuadés, que le mal avoit encore de profondes racines dans mon cœur.

Ces deux parfaits amis ne songèrent qu'au moiens de me guérir tout à fait; ils jugèrent que les innocens amusemens de la Campagne pourroient produire cet heureux effet, ne doutant pas que ces tranquiles plaisirs ne me parussent plus doux, que ceux qu'on goute dans le tumulte de la ville. D..Ramire avoit une maison de Campagne très belle à Anover, à quelques lieuës de Toléde, c'étoit la même qui avoit appartenuë autrefois à mon infortuné Père; cependant on eut grand soin de me laisser ignorer cette circonstance, de peur que de tristes reflexions ne fissent échoüer le dessein qu'on avoit, de me redonner ma première gayeté.

Le Corregidor acorda avec joye la demande qu'on lui fit, de nous permettre d'aller à son Château, il y fit apporter tout ce qui nous étoit nécessaire, & assura M. de Beaulne, qu'il se seroit fait un plaisir de nous y acompagner, si ses affaires lui en avoient laissé le loisir. Tout étant

étant réglé pour notre départ, mon Gouverneur m'en fit la proposition, sous prétexte, que le changement d'air m'étoit nécessaire; que donnant quelque relache à mes occupations sérieuses, je serois plus en état de les reprendre dans la suite; il n'eut pas beaucoup de peine à me persuader; la vie champêtre me paroissoit avoir tant de charmes, que j'enviois souvent le sort de ceux qui avoient l'ocasion d'en jouir: j'acceptai par conséquent avec joye le parti qu'il me propoisoit; je le remerciai des soins qu'il se donnoit pour moi, & je l'assurai que la marque qu'il venoit de m'en donner, m'étoit un nouveau motif, pour tacher de mériter de plus en plus son amitié. Dès le lendemain nous primes congé de nos amis pour quelque tems, & nous nous rendimes à cette charmante retraite.

Le premier soin de mes conducteurs fut, d'inventer toutes sortes de divertissemens, que la Campagne peut fournir; la Promenade, la Chasse & la Pêche se succedoient tour à tour, & lorsque le tems ne nous permettoit pas de prendre ces plaisirs, nous recevions les visites de quelques Gentilshommes du Voisinage, ou bien nous les allions voir

H 5

chez

chez eux. La Chasse. étoit ma passion favorite, j'en faisois mes delices, & je l'aimois avec une ardeur qui tenoit de l'excés. D. Felix avoit le même penchant, de sorte que secondé par mon ami, je m'y livrois sans reserve; ni la pluye, ni le mauvais tems n'étoient pas capables de nous retenir à la maison, nous errions continuellement dans les Bois, & nous revenions acâblés de fatigue & de lassitude.

M. de Beaulne étoit charmé d'un côté, d'avoir trouvé un moyen si propre à me distraire, mais d'autre part, il craignoit que si cette ardeur prenoit une fois trop d'empire sur moi, je ne negligasse souvent des affaires sérieuses, pour ne songer qu'à mes plaisirs: cette pensée lui fit former le dessein de m'en parler à la première occasion qui se presenteroit. Il avoit pour maxime, que lorsqu'on vouloit dire quelque chose qui fît impression, il étoit nécessaire de saisir certaines circonstances, qui rendent une Personne plus docile à goûter les raisons qu'on doit lui objecter; il envisageoit que bien de gens voioient avec chagrin échoüer les conseils les plus salutaires, faute de ne pas avoir assez de soin pour prendre leurs mé-

su-

fures : vouloir s'oposer brusquement à quelque passion dominante , étoit selon lui s'évertuer à arrêter un torrent impétueux , & tenter l'impossible : une Place fortifiée ne se prend guères du premier assaut , au lieu qu'un Siège bien conduit , l'oblige ordinairement de se rendre.

Fondé sur ces sages maximes , il s'étudioit à connoître jusqu'à mes moindres défauts , & non content de bannir ceux que j'avois réellement , il avoit grand soin , de m'empêcher d'en contracter de nouveaux , pour lesquels il me soupçonnoit avoir quelque penchant. L'occasion qu'il atendoit ne tarda guères à venir. Un jour que nous avions couru le Cerf , j'eus le malheur de tomber de cheval ; le hazard voulut , que je ne me blessai pas , j'en fus quite pour une contusion à la tête qui me causoit toutefois tant de douleur , que je fus obligé de reprendre d'abord le chemin de la maison. Mon Gouverneur me voyant revenir de si bonne heure , fut extrêmement allarmé ; il jugea à ma contenance qu'il devoit m'être arrivé quelque malheur. Il me demanda avec empressement le sujet d'un si prompt retour : je lui racontai ma petite disgrâce , ainsi que voyant qu'il

qu'il n'y avoit rien à craindre, il reprit un air plus content. D. Felix arriva immédiatement après moi; ce généreux ami ne s'étoit pas plutôt aperçu de ma retraite, qu'il m'avoit suivi à toute bride, il fut au comble de la joye, lorsqu'il aprit que je ne m'étois fait aucun mal; cette chute me fit perdre le goût de retourner à la charge, de sorte que nous résolûmes de nous tranquiliser pour ce jour là.

M. de Beaulne voiant une circonstance si favorable, pour le dessein qu'il meditoit, ne voulut pas tarder à s'en servir. „ Messieurs, nous dit-il, je vois „ que vous avez l'un & l'autre une in- „ clination très forte pour la Chasse, „ & que vous avez déclaré la guerre „ ouverte aux animaux; je ne suis pas „ fâché de vous voir du goût pour un „ exercice, qui fait l'occupation favori- „ te de la Noblesse, cependant permet- „ tez moi de faire quelques reflections „ sur cette matière, j'ose me flater que „ vous les aprouverez, puis qu'elles „ sont fondées dans la raison & dans „ la nature. L'adresse & le courage „ sont des avantages qui méritent d'être „ recherchés, j'avouë même qu'à „ cer-

„ certains égards , ces deux qualités
 „ sont nécessaires à ceux qui se piquent
 „ d'être Chasseurs ; néanmoins on en
 „ peut faire un si grand abus , & s'en
 „ servir si mal , que ces mêmes quali-
 „ tés , qui ne devoient servir qu'a no-
 „ tre conservation , sont souvent la cau-
 „ se de notre perte , & nous deviennent
 „ funestes ; d'un autre côté , pour savoir
 „ le prix d'une chose , il est necessai-
 „ re de la connoître , & d'avoir une ju-
 „ ste idée de son utilité ; bien des plai-
 „ sirs innocens en eux mêmes , devien-
 „ nent criminels par l'abus qu'on en fait ;
 „ la Chasse est de ce nombre : il est vrai
 „ qu'anciennement elle n'étoit pas seu-
 „ lement utile , mais même nécessaire.
 „ Les animaux d'un côté errant ça & là
 „ devenoient féroces & indomptables ,
 „ d'un autre côté les hommes se divisant
 „ par petites troupes , pour peupler la
 „ terre , étoient continuellement assail-
 „ lis par les Bêtes , & furent obligés ,
 „ pour leur propre sûreté , de travailler
 „ à la destruction des Féroces. J'avouë
 „ donc que dans ces premiers âges du
 „ Monde naissant , la Chasse n'étoit pas
 „ seulement une action utile , ou indif-
 „ férente en elle même , mais , comme je
 „ viens

„ viens de le dire , que c'étoit un de-
 „ voir : chacun étant obligé le plus qu'il
 „ pouvoit , à contribuer à la cause com-
 „ mune & à la sûreté publique ; aussi
 „ voyons nous , que celui qui fonda le
 „ premier Empire , n'obtint cette pré-
 „ rogative que par sa force , sa bravoure,
 „ & son adresse à dompter les ennemis
 „ du genre humain..
 „ Après que les hommes se furent tel-
 „ lement multipliés , qu'on voïoit déjà
 „ plusieurs Royaumes fleurissans , & que
 „ par conséquent on étoit à l'abri con-
 „ tre les insultes des animaux , la Chasse
 „ devint un exercice , qu'on regarda
 „ comme très utile à ceux qui se desti-
 „ noient au metier de la Guerre. On vit
 „ qu'un Nimrod , un Ismaël , un Esauï ,
 „ & plusieurs autres ne s'étoient élevés
 „ au dessus de leurs semblables , & n'é-
 „ toient devenus les Chefs de leurs com-
 „ pagnons , que par le courage qu'ils a-
 „ voient temoigné contre les Bêtes les
 „ plus dangereuses ; on crut qu'un jeune
 „ homme aprenoit , en se divertissant , les
 „ ruses & les fineses , qu'on employe or-
 „ dinairement pour tromper la vigilance
 „ de ceux , qu'on veut surprendre ; on
 „ remarqua que le Soldat s'acoutumoit
 „ de

„ de bonne heure à souffrir les incom-
 „ modités de la fatigue, de la faim & de
 „ la soif; qu'il s'exposoit sans peine aux
 „ injures de l'air, en courant nuit &
 „ jour au travers des Bois & des Forets;
 „ aussi est il bon de remarquer, qu'on
 „ étoit bien éloigné d'exercer la Chasse,
 „ comme nous faisons aujourd'hui,
 „ contre des animaux, qui non seule-
 „ ment ne nous font aucun mal, mais
 „ qui même, sont hors d'état de nous
 „ nuire; on n'estimoit cet exercice,
 „ qu'autant qu'il étoit employé contre
 „ des animaux nuisibles, aussi voions nous,
 „ que les Poètes ont rendu la mémoire
 „ d'Hercule immortelle, pour avoir é-
 „ touffé le Lion de Nemée; Méléagre
 „ se rendit célèbre par la défaite du
 „ Sanglier Callydonien; Thésée & Ja-
 „ son devinrent l'admiration de leur
 „ Siècle, l'un pour avoir été la terreur
 „ des Monstres, & l'autre pour avoir
 „ vaincu les furieux Taureaux qui gar-
 „ doient la toison de Colchos. C'est
 „ ainsi que par de pareilles fictions, on
 „ excitoit les jeunes gens à imiter l'e-
 „ xemple de ces demi Dieux, qui étoient
 „ alors l'objet de leur culte & de leur
 „ vénération. Ne croyez pas que c'est
 „ uni-

„ uniquement dans l'Histoire profane,
 „ que la Chasse trouve ses Apologiftes;
 „ les Ecrivains sacrés en parlent auffi
 „ avec éloge, lorsquils raportent les
 „ actions de David & de Samfon, qui
 „ tuèrent l'un & l'autre un Lion. A
 „ tous ces avantages, on peut avec rai-
 „ fon encore joindre celui-ci, c'est qu'on
 „ trouvoit dans la Chasse un remede fa-
 „ lutaire contre l'oifiveté, car cette
 „ espèce d'affoupiffement, nous laiffant
 „ dans l'inaction, reveille & excite nos
 „ paffions, & les rend plus vives, plus
 „ violentes, & plus difficiles à surmon-
 „ ter; c'est pour cette raison que Xe-
 „ nophon recommande fi fort cet exer-
 „ cice au jeune Cyrus, & que le Divin
 „ Platon en parle fi avantageusement
 „ dans fa Republique, & fon Traité
 „ des Loix.

„ Voilà, Messieurs, continua-t'il,
 „ dans quel fens il faut entendre les An-
 „ ciens, lorsqu'ils recommandent cette
 „ occupation à la Jeunesse qu'ils veulent
 „ instruire; vous voyez que je n'ai d'au-
 „ tre dessein, que de vous mettre en é-
 „ tat de vous former de justes idées,
 „ sur tout, ce qui peut avoir quelque
 „ rapport à vos mœurs, & à votre con-
 „ dui-

„ duite. Je veux seulement vous fai-
 „ re voir, que malgré tout ce que les
 „ Anciens ont dit de la Chasse, il est
 „ pourtant de la dernière importance de
 „ ne s'y pas trop adonner, de sorte que
 „ si je vous en ai paru faire un si bel é-
 „ loge, ce n'est que pour prévenir d'au-
 „ tant plus facilement les objections que
 „ vous auriez pu me faire: voici donc
 „ le fruit que je voudrois que vous reti-
 „ rassiez de ce petit entretien.

„ Depuis que les Sciences fleurissent,
 „ nous n'avons plus à craindre les desor-
 „ dres que cause l'oïfiveté; en nous en-
 „ tretenant avec tant d'illustres Morts,
 „ qui nous instruisent dans leurs Ou-
 „ vrages, nous trouvons suffisamment,
 „ dequoi passer utilement les heures que
 „ nos occupations nous laissent; le dan-
 „ ger auquel on s'expose, est encore
 „ une raison solide pour calmer un trop
 „ grand empressement: l'Histoire nous
 „ en fournit tant d'exemples, qu'il se-
 „ roit inutile de vous les rapeller: vous
 „ ne pouvez ignorer, qu'on a vû plus
 „ d'une fois, que les défences d'un
 „ Sanglier, ou le bois d'un Cerf, ont
 „ fait perir des Heros, qui avoient
 „ bravé tous les perils de la guerre; vous

„ venez d'en faire l'experience, mon
 „ cher Varasque, ajouta-t'il, en s'a-
 „ dressant à moi, votre chute, qui au-
 „ roit pu vous donner la mort, ou du
 „ moins vous causer quelque accident,
 „ qui vous auroit fait trainer une vie
 „ douloureuse & languissante, vous doit
 „ pénétrer de la verité de mes paroles:
 „ ajoutez à ce que je viens de dire,
 „ qu'on s'expose souvent à deranger une
 „ santé foible & delicate, & qu'on suc-
 „ combe quelquefois à des fatigues, que
 „ tout le monde n'est pas en état de su-
 „ porter; enfin, songez au tort que se
 „ font ceux qui donnent à cet exerci-
 „ ce, un tems qu'ils doivent à leur Prin-
 „ ce, à l'Etat & à eux mêmes: la Pro-
 „ vidence a jugé le tems une chose si
 „ précieuse, qu'elle a voulu nous le don-
 „ ner par minutes & par secondes, au-
 „ lieu que des autres choses, il nous est
 „ permis d'en posseder une grande quan-
 „ tité à la fois. Tout cela vous démon-
 „ tre, mes chers Amis, avec combien
 „ de raison je tâche à modérer en vous
 „ cette passion démesurée pour la Chas-
 „ se, aprenez donc de bonne heure à vous
 „ posseder, & à regler vos plaisirs, ils
 „ en deviendront plus doux, & plus

„ tou-

touchans ; ils ne vous causeront aucuns remords, & leur perte ne vous les fera regretter, qu'autant qu'ils le méritent.

A peine donnames nous le tems à M. de Beaulne d'achever son discours, la solidité de ses raisonnemens nous persuadoit si fort, que nous fumes plusieurs fois sur le point de l'interrompre, pour lui avouër le tort que nous avions, de perdre inutilement un tems si précieux ; mais aussitôt qu'il eut cessé de parler, nous l'assurames, qu'il ne tarderoit pas à en voir tout l'effet qu'il en pouvoit attendre. Nous lui tinmes religieusement parole ; & depuis ce jour là, nous fumes si retenus dans tous nos plaisirs, qu'il auroit été difficile de décider lequel étoit le plus satisfait, ou de mon Gouverneur, qui étoit charmé de notre docilité, ou bien de nous, qui avions la satisfaction de nous voir dompter si facilement nos passions favorites, & tendre de cette manière de plus en plus vers la perfection.

Nous vivions de cette sorte dans une parfaite intelligence, l'un ne proposoit jamais rien dont l'autre ne fut content, & l'on voïoit regner entre nous une union

si solide, que notre sort étoit digne d'envie.

Il y avoit près d'un mois que nous étions à la Campagne avec toute la satisfaction imaginable, lorsqu'il nous arriva une chose assez singulière. Je pense que mes Lecteurs ne feront pas fachés que je leur en fasse part, puisqu'ils verront par là, quel effet la superstition peut faire sur l'esprit du petit peuple, qui se laisse souvent seduire par des illusions pueriles, & chimériques. Ce que je vais rapporter étonnera peutêtre ceux, qui considèreront que c'est un Espagnol qui leur parle, toutefois je les prie de vouloir remarquer, qu'il faut toujours distinguer soigneusement les personnes d'un certain ordre d'avec le vulgaire; on auroit tort de s'imaginer, que les gens d'esprit soient plus crédules en Espagne qu'ailleurs, on trouve par tout des esprits foibles, & l'expérience journalière en fournit tant d'exemples, qu'il seroit inutile de vouloir prouver une vérité avérée: après cette remarque je passe à mon Histoire.

Plusieurs personnes de distinction qui avoient leurs maisons de plaisance aux environs de la notre, se faisoient un plaisir

fir de nous recevoir chez eux , de sorte que les jours se passoient avec tant de rapidité , que nous n'avions garde de nous ennuyer. Nous revenions un jour du Château d'un de nos Amis , chez qui nous avions passé la journée , lorsque notre carrosse se renversa ; heureusement nous en fumes quittes pour la peur ; personne ne fut blessé , & il n'y eut que notre voiture , qui se trouva si endommagée , que nous fumes obligés d'aller à un petit Bourg qu'il y avoit a deux cent pas de là , pour y chercher un azile ; nous laissames à nos Domestiques le soin de faire racommoder le carosse , & nous primes le chemin du Bourg. Dès que nous y fumes arrivés , nous nous informames d'un endroit où nous pussions passer la nuit. Par malheur il ne s'y trouva point d'auberge , vu que c'étoit un endroit assez écarté , & où il y avoit fort peu de passage. Dans cet embarras nous nous fimes conduire chez le Curé : le Père Salvador , c'est ainsi qu'il s'apelloit , nous reçut fort humainement , nous l'informames de l'accident qui nous étoit arrivé , & nous le priames de vouloir nous indiquer quelque maison , où nous pussions loger. „ Messieurs , nous „ dit-il , notre Hameau ne consiste qu'en

„ quelques chetives cabanes , dont les
„ Habitans ne sont guères en état de re-
„ cevoir des gens de votre sorte ; pour
„ ce qui regarde mon habitation , je vous
„ l'offre de bon cœur telle qu'elle est ,
„ toutefois il n'est pas en mon pouvoir
„ de vous procurer les commodités ne-
„ cessaires , puisque je suis depourvû de
„ tout ce qu'il faudroit pour vous cou-
„ cher : venez , continua-t'il , je vais
„ vous montrer le plus bel appartement
„ de ma rustique demeure.

En disant cela , il nous conduisit dans
une espèce de petite Grote , où nous ne
vimes qu'une lampe , & une grosse pierre
bleuë , devant laquelle on avoit étendu
un vieux matelas : „ voila , Messieurs ,
„ ajouta-t'il , le seul lit que j'aie ; les
„ régles austères de mon ordre ne me
„ permettent pas d'en avoir d'autre ;
„ vous pouvez aisément juger , que ce-
„ la ne vous conviendrait en aucune
„ manière , au reste , si je puis vous ê-
„ tre de quelque utilité , vous pouvez
„ disposer de moi.

Nous nous trouvions très embarrassés ,
il n'y avoit pas de Village à plus de trois
lieuës à la ronde , & nous en étions à
plus de cinq d'Anover , desorte que le
seul

seul parti qui nous restoit, étoit de prier le Père Salvador, de nous acorder le couvert, & de veiller ensemble, pour partir à la pointe du jour. Le Curé nous acorda notre demande avec beaucoup de bonté, & nous fîmes ordonner à nos Domestiques de nous venir joindre dès qu'ils auroient mis le carosse en état de nous servir.

Nous commençames à raisonner sur divers sujets, & entre autres sur l'aparition des Esprits; le Curé nous prouva par plusieurs raisons, la possibilité d'un phénomène si merveilleux, il y ajouta quantité d'exemples, & n'oublia rien pour nous convaincre d'une vérité, qu'il soutenoit être incontestable. M. de Beaulne, qui connoissoit l'abus de ces fortes de choses, témoigna n'être pas tout à fait de l'opinion du Reverend Père; il refuta ses raisons & lui demonstra évidemment la fausseté de ce système. Le Père Salvador en fut choqué, & lui fit entendre, qu'il avoit fort mauvaise opinion de sa croyance, puisqu'il soutenoit une thèse que deffendoient les Héretiques. Mon Gouverneur, avec sa modération ordinaire, lui repondit, qu'il seroit très fâché de passer pour tel; qu'il

qu'il se flattoit d'avoir embrassé la véritable foi Apostolique & Catholique, & qu'il croioit tout ce que l'Eglise lui imposoit de croire; que cependant, il étoit d'avis, que dans des cas où il ne s'agit pas directement des Dogmes fondamentaux de la Religion, il étoit nécessaire, de suivre ce que la droite raison nous dicte & de faire usage de ses sens; que par consequent, après avoir examiné à fond tout ce qu'on debite sur cette matière, il avoit trouvé tant de preuves solides pour rejeter cette erreur commune, qu'il étoit pleinement convaincu, que ce qu'on en rapportoit, n'étoit qu'un amas de Fables, qui ne devoient leur origine qu'à l'invention & à la crédulité. La dispute s'échauffa de part & d'autre; néanmoins le Curé voïant avec quelle douceur mon Gouverneur lui parloit, commença à se radoucir, & à parler avec plus de tranquillité: le Reverend Père, quoique Curé d'un simple Hameau, avoit beaucoup lu, & raisonnoit avec assez de solidité, de sorte que Dom Felix & moi prenions un singulier plaisir à écouter une conversation aussi interressante, & nous étions charmés que notre

pe-

petite disgrâce nous procurât le moïen de nous instruire si agréablement.

Le Curé se voïant vivement poussé, & se trouvant hors d'état de refoudre les argumens de mon Gouverneur, il en apella à l'expérience comme au suprême Tribunal ; „ Que diriez vous, lui „ dit-il, si je vous donnois les moïens „ de vous convaincre par vous même, „ de la réalité des aparitions ? Ce se- „ roit me promettre l'impossible, re- „ pondit M. de Beaulne, toutefois je „ veux me montrer raisonnable, & je „ vous assure que si vous pouvez me „ persuader par des preuves réelles, je „ vous aurai toute ma vie l'obligation „ de m'avoir tiré d'erreur. Il ne tien- „ dra qu'à vous, reprit le Reverend „ Père, & j'ai dequoi éprouver votre „ courage, & confondre votre incrédulité: voici dequoi il s'agit.

„ Assez près d'ici, il y a une Maison „ Seigneuriale, qui appartient à D. An- „ tonio de la Cerda. Les Ayeux de ce „ Seigneur y ont fait leur demeure, „ & n'ont rien négligé pour l'embe- „ lir & la rendre commode: mais de- „ puis quelques tems une troupe d'E- „ sprits malins s'en est mise en posses- „ sion;

„ sion ; personne n'ose plus l'habiter :
„ il faut que ce soit quelque fleau dont
„ il plait à Dieu de punir cette Fa-
„ mille ; puisque tous nos exorcismes
„ ont été inutiles , & que nous n'en
„ avons jamais pu chasser ces Esprits
„ immondes. Si vous doutez de la vé-
„ rité de mes paroles , ajouta-t'il , je
„ vous y conduirai , vous verrez que
„ vous avez tort de revoquer en doute
„ une vérité si avérée ; c'est à vous
„ de voir ce que vous avez à faire ; je
„ ne vous combats plus par des paroles
„ vagues ; je vous offre des preuves de-
„ monstratives & indubitables.

Cette proposition ne deconcerta point mon Gouverneur , il repondit au Curé , qu'il étoit prêt de gager tout ce qu'on vouloit , qu'il y avoit de la fourberie dans ceci , & qu'il ne feroit même pas impossible d'en découvrir les Auteurs , pourvû qu'on s'y prît avec prudence ; qu'à la vérité , il ne feroit pas bien aise de s'exposer mal à propos , non qu'il craignit ces Phantômes , mais parce qu'il redoutoit quelque perfidie de la part de ceux qui fomentoient cette bourde. Le Curé lui raconta tant de merveilles de ce qui se passoit dans ce Château , que nous pria-

mes

mes M. de Beaulne de vouloir nous permettre d'en aller faire l'expérience, & d'y passer la nuit avec lui.

Il ne voulut jamais nous acorder notre demande, vû qu'il étoit d'avis, qu'il y auroit de la temerité à s'enfermer dans une maison, qui seroit peutêtre de retraite à quelques Voleurs: voyant donc que nous ne pouvions rien obtenir, nous lui proposames de nous acorder la permission d'y envoyer un de nos Valets nommé Alonzo. C'étoit un jeune déterminé, qui avoit servi longtems dans les troupes, & qui auroit tenté les plus perilleuses aventures. Mon Gouverneur, après bien des refus, se rendit à cette dernière proposition, moyenant que le jeune homme fît la chose volontairement, parce qu'il ne vouloit pas qu'il fût dit, que nous l'eussions forcé à une action si hardie.

Nous en fimes aussitôt la proposition à Alonzo, & nous lui promimes une honnête recompense, en cas qu'il voulût satisfaire notre curiosité. Il accepta le parti sans balancer: le Père Salvador eut beau lui représenter le péril où il se hazardoit; rien ne put l'ébranler. Il prit ses pistolets, se munit de quelques cordes, & d'une lampe, & se fit conduire au Château par notre Hôte, qui en

en avoit les clefs , & qui lui donna sa benédiction avant que de le quitter , après quoi Alonzo entra dans la maison ; & le Curé vint nous rejoindre.

Nous passames le reste de la nuit à raisonner sur ce sujet , le Père Salvador ne cessa de condamner notre incrédulité , il nous blama surtout d'avoir fait entreprendre à notre Domestique un dessein si temeraire , & nous assura qu'à moins d'un miracle , nous ne devions pas espérer de le revoir. Pour nous , qui savions de quoi notre homme étoit capable , nous fumes assez tranquiles sur cet article , d'autant plus , que nous lui avions bien recommandé de se tenir sur ses gardes , & de se menager une sortie en cas d'ataque , ou de surprise. Nous attendimes le jour dans une impatience qu'il est aisé de s'imaginer : à peine l'aurore commençoit-elle à paroître , que nous nous rendimes au Château , pour voir ce que notre Aventurier étoit devenu ; le Curé vint nous accompagner ; nous parcourumes diverses chambres de ce vaste Batiment , sans trouver notre laquais , nous commençions déjà à craindre quelque facheuse catastrophe & à nous repentir de notre imprudence , lorsque nous le trou-

trouvames dans une grande Sale, étendu sur un lit de repos, où il dormoit tranquillement.

Cette vuë nous rejoüit, il étoit tellement affoupi que nous eumes beaucoup de peine à l'éveiller. Dès qu'il ouvrit les yeux, nous lui demandames s'il avoit eu la visite des prétendus Esprits? Il nous repondit, qu'après qu'il fut entré dans le Château, il avoit eu la curiosité d'en parcourir divers appartemens; que n'ayant rien trouvé, qui put lui donner la moindre inquiétude, il s'étoit arrêté dans une belle chambre tout à fait meublée; qu'il avoit pris la resolution d'y passer la nuit, d'autant plus qu'il y avoit un lit fort propre:

„ je plaçai ma lampe dans un coin de la
 „ Sale, continua Alonzo, d'une manière,
 „ re, qu'on ne pouvoit pas s'apercevoir
 „ qu'il y eut de la lumière, & après
 „ avoir mis mes Pistolets en bon état,
 „ je me jettai sur le lit, pour y attendre
 „ Messieurs les Lutins.

„ A peine avois-je été une heure dans
 „ cet endroit sans m'apercevoir de rien,
 „ lorsque tout d'un coup, j'entendis
 „ ouvrir une porte avec violence; je
 „ me levai aussitôt le plus doucement
 „ qu'il

„ qu'il me fut possible , & prenant un
 „ de mes Pistolets , je me mis en posture
 „ pour bien recevoir cette infernale vi-
 „ site. Un moment après j'entendis un
 „ tintamare affreux , semblable au bruit
 „ que fait un homme qui remuë des
 „ chaînes ; j'avouë que je me sentis émû ;
 „ néanmoins me voyant bien armé , je
 „ repris courage & resolus d'achever
 „ mon aventure puisque je l'avois com-
 „ mencée. Le bruit sembloit s'avancer
 „ peu à peu vers l'endroit où j'étois ; je
 „ ne m'aperçus pas plutôt que le Phan-
 „ tôme étoit assez près de ma chambre,
 „ que je me cachai derrière la porte
 „ pour éviter toute surprise.

„ Je vis peu après paroître une figu-
 „ re si hideuse , que toute ma constan-
 „ ce pensa m'abandonner ; le Spectre
 „ étoit couvert d'une peau de Boeuf ; il
 „ avoit autour de son corps une grosse
 „ chaîne qu'il secouoit d'une manière à
 „ faire peur , en un mot , on auroit cru
 „ voir le Demon tel que les Peintres ont
 „ coûtume de nous le représenter. Le
 „ Phantôme ne fut pas plutôt entré dans
 „ la chambre , qu'il parut étonné d'y
 „ voir de la lumière ; il fit d'abord mine
 „ de vouloir se retirer , mais moi , qui
 „ n'a-

„ n'avois nullement envie de condescen-
 „ dre à sa retraite, je sortis de mon re-
 „ duit, & lui sautant à l'improviste
 „ sur le corps, je le fis tomber par
 „ terre, & lui présentant le bout du
 „ pistolet, je le menacai de le tuer s'il
 „ faisoit la moindre résistance.

„ Le Lutin me voyant en bonne dis-
 „ position d'exécuter mes menaces au
 „ pié de la lettre, commença par me
 „ demander quartier; je lui repondis,
 „ qu'il n'y avoit point de quartier à es-
 „ perer, à moins qu'il ne consentît à se
 „ laisser garotter; il montra beaucoup de
 „ repugnance pour s'y résoudre, mais
 „ n'ayant pas d'autre moyen pour se tirer
 „ de mes mains, il promit de se tenir
 „ tranquille & se rendit à discrétion.
 „ Je commençai par lui ôter son effroya-
 „ ble habillement, & au lieu d'un Spe-
 „ ctre hideux, je trouvai un jeune Hom-
 „ me très bien fait, qui pouvoit avoir en-
 „ viron vingt ans; ravi d'avoir fait cette
 „ découverte, je le liai d'une manière
 „ à n'avoir rien à craindre de sa part.
 „ J'étois si ému, que je ne songeai pas
 „ seulement à lui demander pour quel-
 „ le raison il s'étoit servi de cette su-
 „ percherie: vous pourrez, nous dit
 „ „ Alon-

„ Alonzo , l'interroger vous même sur
„ cet article. Je vais en peu de mots
„ achever le reste de mon avanture.

„ Environ une demie heure après
„ que ceci se fut passé , j'entendis de
„ nouveau quelque bruit, mon prison-
„ nier voulut aussitôt crier , aparem-
„ ment pour avertir ses Confrères de
„ l'état où il se trouvoit , mais le re-
„ gardant d'un air furieux, je l'affurai
„ que j'allois l'affommer s'il faisoit seu-
„ lement la moindre mine de remuer:
„ intimidé par mes menaces, il se con-
„ tenta de pouffer de profonds soupirs,
„ & de verser un torrent de larmes : mal-
„ heureuse Diana , s'écria-t'il, à quel dan-
„ ger allez vous être exposée ! pour moi,
„ qui n'entendois pas le sens de ces paro-
„ les, je ne songeai qu'à recevoir le nou-
„ veau venu qui s'avançoit vers la cham-
„ bre, mais avec moins de bruit que le
„ premier. Dès qu'il fut sur le seuil de la
„ porte, je l'empoignai rudement, je
„ n'eus pas beaucoup de peine a m'en ren-
„ dre le maître, il tomba par terre sans
„ faire la moindre resistance; je lui otai
„ le linceüil dont il s'étoit entortillé;
„ mais quel fut mon étonnement, quand
„ a la lueur de ma lampe, je vis une jeune

„ Fille

„ Fille évanouïe ! Sa beauté me toucha
 „ de compassion , je fis tout mon pos-
 „ sible pour la rassurer , & après bien
 „ de la peine elle reprit l'usage de ses
 „ sens. Quoique j'aye pu lui demander ,
 „ je n'en ai jamais pu arracher un seul
 „ mot , de sorte que je l'ai enfermée dans
 „ la chambre , & je suis venu me repo-
 „ ser ici. Voila , Messieurs , ajouta A-
 „ lonzo , ce qui m'est arrivé cette nuit ;
 „ & pour vous convaincre de la vérité
 „ de mes paroles , je vais vous montrer
 „ mes Prisonniers.

Le recit d'Alonzo nous jetta dans une surprise inconcevable : le Curé en particulier , regardoit tout ce qu'il venoit d'entendre , comme une pure fiction ; toutefois il fut bientôt detrompé. Notre Aventurier nous ayant conduit dans la chambre voisine , nous y trouvames effectivement le jeune homme fortement garotté , & étendu par terre , & une Fille d'une beauté ravissante assise dans un fauteüil. Au bruit que nous fimes en entrant , elle leva la tête , & s'avancant vers M. de Beaulne , dont l'air vénérable lui fit conjecturer qu'il étoit le plus distingué d'entre nous , elle se jeta à ses piés , & les embrassant

respectueusement ;,, Qui que vous foyez,
,, lui dit-elle, ayez pitié de deux Amans
,, dont l'amour fait tout le crime ; vous
,, êtes maintenant l'Arbitre de notre sort,
,, & si mes larmes ne peuvent vous é-
,, mouvoir, je fai que nous avons tout
,, à craindre ; cependant la mort n'est
,, pas le seul mal que j'aprehende, plut
,, au Ciel, que mon sang fut capa-
,, ble d'expier ma faute ! je le verrois
,, verser avec courage, pourvu que l'in-
,, fortuné Guzman ne fût pas obligé de
,, partager ma disgrâce.

Les larmes qu'elle verfoit en abondan-
ce, ne lui permirent pas d'en dire davan-
tage : mon Gouverneur la releva avec
bonté, & ensuite déliant l'Inconnu il l'as-
sura qu'on n'avoit aucun dessein de lui
nuire, & qu'il n'avoit rien à craindre,
pourvu qu'il avouât sincèrement, pour
quelle raison il s'étoit servi d'un strata-
gème si dangereux & si capable de fo-
menter la superstition & la credulité,
qui n'avoient déjà que trop d'empire sur
l'Esprit du vulgaire ; il lui remontra les
fâcheuses consequences qu'entraînoit a-
près soi une pareille supercherie, & après
lui en avoir fait sentir toute l'indignité,
il l'exhorta à ne nous rien cacher & à
faire

faire une pleine confession de sa faute, moyenant quoi, il pouvoit compter sur l'assurance qu'on lui donnoit, de ne pas le livrer entre les mains de la Justice.

Le jeune homme rassuré par ces paroles, revint peu à peu de sa première frayeur; il nous protesta qu'il étoit prêt à faire un libre aveu de tout ce mystère, pourvu que Donna Diana, c'est ainsi que s'apelloit l'Inconnuë, voulût le lui permettre, mais, que quand même il seroit assuré de perdre la vie, il ne decouvriroit rien, à moins qu'elle ne lui en donnât la permission. L'aimable Inconnuë lui dit aussitôt, que puisque nous en agissions à leur égard avec tant de bonté, il y auroit de l'ingratitude à nous refuser le recit d'une chose, qu'ils seroient peut-être forcés à faire malgré eux, si nous en voulions agir à la rigueur, que par consequent, elle le prioit de nous faire part de leurs aventures, puisqu'elle se flattoit, que le recit de ses malheurs nous engageroit à leur tenir religieusement la parole que nous leur avions donnée, de ne les pas abandonner à la fureur de ceux, qui ne manqueroient pas de se vanger hautement de l'outrage qu'ils pretendoient avoir reçuë. Lorsque nous

vimes que l'Etranger se dispofoit à obéir à fon Amante, nous nous plaçames autour de lui, après quoi il nous parla en ces termes.

„ Ne vous atendez pas, Messieurs,
„ que je vous raporte en détail l’Hi-
„ ftoire de ma Vie ; les circonftances
„ où je me trouve, me font trop mor-
„ tifiantes, pour embélir mon récit,
„ par plufieurs chofes de peu de con-
„ fequence, qui ne méritent pas de vous
„ être raportées. Il me fuffira de vous
„ dire, que ma Famille eft affez distin-
„ guée, & que je puis compter par-
„ mis mes Ancêtres, plus d’un Héros
„ dont les Historiens ont éternifé la
„ memoire. Lors que je fus en âge de
„ me determiner fur le genre de vie
„ que je devois embraffer, je pris le par-
„ ti des armes ; mes Parens m’obtinent
„ une Lieutenance dans le Régiment de
„ Dom Grimaldo de Silva, ce Seigneur,
„ qui m’étoit en quelque manière apa-
„ renté, m’eftimoit beaucoup, & m’af-
„ fura que fi je me comportois en
„ homme de ma qualité, il auroit foin
„ de moi : encouragé par ces flateufes
„ esperances, je fis ma première cam-
„ pagne avec affez de reputation, a-
„ près

„ près quoi je vins passer l'hiver à Ma-
„ drid.

„ Jusque là j'avois ignoré ce que
„ c'est que l'amour, & jamais je n'a-
„ vois songé à quelque engagement se-
„ rieux: Donna Diana, fut la premiè-
„ re qui me fit perdre ma liberté; la
„ voir & l'aimer fut pour moi la même
„ chose: je ne pus voir tant de beauté
„ sans en être ébloüi, & je sentis que
„ je ne pouvois être heureux qu'avec la
„ Nièce de D. Antonio de la Cerda. Je
„ commençai à songer tout de bon à
„ entreprendre cette conquête, lorsque
„ differens malheurs qui acablèrent ma
„ Famille, semblèrent m'ôter toute es-
„ perance de pouvoir jamais prétendre
„ à une alliance aussi illustre. Mon Pè-
„ re, qui étoit un des favoris du pre-
„ mier Ministre, eut le malheur d'en-
„ courir la disgrâce de ce Seigneur; il
„ fut arrêté & conduit à Segovie, où il
„ finit bientôt sa vie & ses misères. La
„ plus grande partie de ses biens fut con-
„ fisquée, de sorte que le peu qui nous
„ échut en partage, se trouva trop mé-
„ diocre pour nous permettre de soute-
„ nir notre ancienne splendeur. Je me
„ trouvai le plus malheureux, car n'é-

„ tant que Cadet de Famille, ma portion
„ fut la plus modique, & je me vis re-
„ duit dans un état à n'avoir, pour
„ ainsi dire, d'autre ressource que ma
„ paie.

„ Tant de malheurs redoublés me mi-
„ rent au desespoir; mon amour étoit
„ ce qui me caufoit le plus de peine;
„ je me voïois dans l'impossibilité de
„ réussir dans une affaire si délicate,
„ car quelle apparence y avoit-il, que
„ Donna Diana eut voulu écouter un
„ homme, dont la Famille venoit de
„ recevoir un affront si sanglant! Je
„ ne pouvois cependant renoncer à ma
„ passion, sans renoncer en même tems
„ à la vie, triste alternative, puisque
„ je n'apercevois aucun milieu, qui pût
„ me tirer d'embarras. Il est vrai que la
„ raison s'oposoit à mon amour, el-
„ le m'en faisoit voir toute l'extrava-
„ gance, mais malgré tous les obsta-
„ cles qui s'oposoient à mon bonheur,
„ & qui auroient parus insurmonta-
„ bles à tout autre qu'à moi, je persi-
„ stai dans ma première résolution, qui
„ étoit de m'introduire dans la maison
„ de D. Antonio, de déclarer à sa Nié-
„ ce la passion que je sentoïis pour elle,
„ &

„ & d'expirer à ses piés, si je ne pou-
 „ vois la fléchir.

„ Un dessein aussi bizarre ne peut que
 „ vous étonner, toutefois, ceux qui
 „ connoissent dequoi l'amour est capa-
 „ ble, n'auront pas beaucoup de peine
 „ à entrer dans mes vuës. Je ne fus
 „ pas longtems sans trouver le moien
 „ d'executer mon projet. D. Antonio,
 „ selon sa coutume, partit vers le Prin-
 „ tems de Madrid pour venir à ce Châ-
 „ teau, où il passe ordinairement une
 „ grande partie de l'Eté. Dès que je
 „ sus qu'il étoit arrivé ici, je m'absen-
 „ tai sous quelques pretextes inventés,
 „ & je me rendis dans cet endroit. Un
 „ cas imprévu favorisa mon entreprise,
 „ l'Oncle de Diana eut quelque demêlé
 „ avec son premier valet de chambre, à
 „ qui il donna son congé. Je n'eus pas
 „ plutôt appris cette nouvelle, que j'al-
 „ lai lui offrir mes services, j'eus le bon-
 „ heur de lui plaire, d'autant plus que
 „ sans faire la moindre difficulté, j'ac-
 „ ceptai toutes les conditions qu'il me
 „ proposa, ainsi dès le même jour
 „ l'acord fut conclu, & le lendemain
 „ je commençai à remplir mes fon-
 „ ctions.

„ Me voila donc, poursuivit D. Guzman, au service de Dom Antonio: comme je servois par un tout autre motif, que n'ont ordinairement les Domestiques, j'étois fort exact à remplir ponctuellement mes devoirs, & je fus m'y prendre d'une manière si engageante, que j'eus bientôt gagné la confiance de mon nouveau Maître, & que je me vis le depositaire de ses secrets. Il fut si charmé de la manière polie & gracieuse dont je le servois, qu'il me prit en affection, & me traita d'une toute autre façon qu'il ne faisoit les autres Domestiques.

„ Ma condition me paroissoit avoir mille charmes, je voiois tous les jours celle qui étoit la cause de l'étrange personnage que je jouïois; cependant j'avois été plus de deux mois avec D. Antonio, sans avoir pû trouver le moïen de declarer à sa Nièce qui j'étois, ni les raisons qui m'avoient portées à cette métamorphose: ce n'est pas que je n'eusse toujours l'œuil au guet, mais la presence de son Oncle, & de deux Demoiselles qui ne la quitoient point, rendoient inutiles toutes les mesures que je prenois pour lui parler.

„ Tant

„ Tant d'obstacles n'auroient pourtant
 „ pas été capables de me rebuter, mais
 „ l'appréhension où j'étois continuel-
 „ lement d'être decouvert, me caufoit
 „ de cruelles inquiétudes; je prevoiois
 „ que si D. Antonio venoit à favoir
 „ mon déguisement, j'aurois bien de la
 „ peine à me mettre à couvert contre
 „ son ressentiment: ainsi la joye que je
 „ goûtois, de voir l'objet de mes
 „ vœux, étoit mêlée de bien des amer-
 „ tumes & des chagrins. Je croirois abu-
 „ ser de votre patience, si je vous fai-
 „ sois un détail circonstancié de toutes
 „ les ruses que je mis en usage pour ve-
 „ nir à mes fins, aussi bien que les dif-
 „ ferens stratagèmes dont je fus obligé
 „ de me servir, pour m'empêcher d'être
 „ reconnu par ceux qui venoient voir
 „ l'Oncle de Donna Diana; il me suf-
 „ fira de vous dire, qu'un heureux ha-
 „ zard me procura l'ocasion que je de-
 „ sirois avec tant d'impatience.

„ Un jour que Donna Diana se pro-
 „ menoit dans les jardins de ce Château,
 „ elle eut le malheur de poser le pié sur
 „ un serpent qui étoit couché sur l'her-
 „ be, l'animal se sentant blessé, s'élan-
 „ ça en furie sur mon Amante & s'en-

» tortilla autour de son corps ; à cette
» vuë, Donna Diana jetta un grand cri :
» par bonheur je me trouvois près de
» cet endroit, l'amour me prêta des ai-
» les, j'acourus avec précipitation, &
» je vins encore assez à tems pour la de-
» livrer, avant qu'elle eut reçu aucun
» mal. Le zèle que je temoignai pour
» la secourir la charma, jusque là que
» m'ayant remercié dans les termes les
» plus obligeans, elle m'affura, qu'elle
» n'oublieroit jamais ce que je venois
» de faire pour elle. L'ocasion étoit
» trop favorable pour n'en pas profi-
» ter. Je lui temoignai la fatisfaction
» que je ressentois d'avoir pu lui don-
» ner quelques foibles marques de mon
» attachement pour son service, & je
» terminai ma reponse, en lui disant,
» que je mettois toute ma félicité à me-
» riter son estime & sa bienveillance.
» Ces paroles furent suivies d'un pro-
» fond soupir, qui marquoit assez ce
» qui se passoit dans mon cœur. Don-
» na Diana fit semblant de n'avoir pas
» compris le sens de mes paroles, elle se
» contenta de me regarder atentivement,
» ce qui me deconcerta si fort, que je
» n'eus pas la force d'en dire davantage ;
» quel-

„ quelques Dames qui survinrent en ce
 „ moment me tirèrent d'embarras ; la
 „ Nièce de D. Antonio continua sa
 „ promenade , & je me retirai vers le
 „ Château.

„ Je ne saurois vous depeindre l'in-
 „ quiétude que me causa cette aventure ;
 „ l'attention avec laquelle Donna Dia-
 „ na m'avoit regardé , me faisoit crain-
 „ dre qu'elle n'eût trouvé quelque cho-
 „ se de choquant & de trop familier
 „ dans mon compliment : en ce cas je
 „ me vois frustré de toutes mes espé-
 „ rances , & je devenois le plus malheu-
 „ reux de tous les hommes. Cependant
 „ j'eus la satisfaction de m'apercevoir
 „ bientôt , que loin que mon discours
 „ lui eut déplu , elle me regardoit
 „ depuis ce jour de meilleur oeuil
 „ qu'auparavant , & que de tems en
 „ tems elle jettoit sur moi des regards
 „ curieux , qui sembloient me dire qu'elle
 „ se doutoit , qu'il n'y eut quelque
 „ mystère dans ce qui me concernoit.
 „ L'expérience vérifia bientôt mes soup-
 „ çons. Peu de tems après que ceci fut
 „ arrivé , mon Maître fut obligé de se
 „ rendre à Toléde : comme je craignois
 „ que quelqu'un ne m'y reconnût , je
 „ feignis

» feignis de me trouver indisposé, ainsi
» que D. Antonio me dispensa de l'a-
» compagner, il eut même la bonté
» d'ordonner, qu'on eût soin de moi,
» & qu'on ne me laissât manquer de rien.
» Je ne gardai le lit qu'autant qu'il le
» falloit pour empêcher qu'on ne de-
» couvrît ma ruse, de sorte que dès le
» lendemain, je quitai la chambre, &
» je commençai d'agir comme aupara-
» vant. Ma maladie redoubla les soup-
» çons de Donna Diana, qui n'eut pas
» plutôt appris que je me portois mieux,
» qu'elle me fit ordonner de la venir
» trouver. Je me rendis aussitôt à son
» appartement, fort inquiet sur ce qu'elle
» avoit à me dire: dès que je fus en-
» tré, je lui demandai respectueusement
» le sujet pour lequel elle m'avoit fait
» venir. Henrique, me dit-elle, c'est
» le nom que je m'étois donné, il faut
» que vous m'éclaircissiez un doute; je
» pretens que vous soyez sincère, & que
» vous ne me deguisiez rien; voici de
» quoi il s'agit; le service que vous
» m'avez rendu, continua-t'elle, mé-
» rite bien que je vous en marque ma
» reconnoissance; je serois charmée d'en
» trouver l'ocasion, mais avant que j'en
» parle

„ parle à mon Oncle , je serois bien aise
 „ de savoir si de certaines conjectures
 „ que j'ai faites sur votre article sont
 „ fondées , ou bien si je me suis mepri-
 „ se ; cependant je vous dirai d'avance ,
 „ que quand même mes soupçons se trou-
 „ veroient contraires à la vérité , je ne
 „ laisserai pas d'interceder auprès de D.
 „ Antonio en votre faveur , pour vous
 „ en faire obtenir quelque grace propor-
 „ tionnée à l'obligation que je vous ai.
 „ Je me dispoisois à lui repondre pour
 „ la remercier des bontés qu'elle daignoit
 „ me temoigner , lorsqu'elle m'imposa
 „ silence : écoutez moi jusqu'au bout ,
 „ reprit-elle , & laissez moi la liberté de
 „ vous faire part de ce que je pense sur
 „ votre sujet. Ou je me trompe , ou
 „ bien vous n'êtes pas né pour servir ,
 „ Henrique , vos manières d'agir demen-
 „ tent entièrement ce que vous voulez
 „ paroître , sans doute que quelque af-
 „ faire d'honneur , ou des malheurs ina-
 „ tendus vous obligent à chercher un
 „ asile dans ce solitaire séjour. En ce
 „ cas vous pouvez librement m'ouvrir
 „ votre cœur , je vous offre tout le cre-
 „ dit que je puis avoir auprès de D. An-
 „ tonio , je sai qu'il vous estime , &
 „ qu'il

„ qu'il est fort satisfait de vous. Com-
„ me il est un des Amiraux d'Espagne,
„ il peut sans peine vous donner de l'em-
„ ploi, & vous procurer les moiens de
„ reparer en quelque sorte l'injustice de
„ la Fortune. Voila ce que j'avois à
„ vous dire, foyez sincère, & meritez
„ par votre franchise, la peine que je
„ veux bien me donner pour vous.
„ Je restai longtems en doute sur ce
„ que je devois repondre; je craignois
„ que ceci ne fût qu'une feinte pour m'ar-
„ racher mon secret, & me faire ensui-
„ te repentir de ma temérité: néanmoins
„ me confiant sur la bonne foi avec la-
„ quelle Donna Diana en paroissoit agir
„ à mon égard, je me jettai à ses piés;
„ je lui decouvris une vérité qu'il m'im-
„ portoit tant qu'elle fut, & je l'affu-
„ rai, que si ce que je venois de faire
„ pour elle, m'atiroit son indignation,
„ ma mort la vengeroit bientôt d'un in-
„ fortuné, qui avoit été assez malheureux
„ pour lui deplaire. Un aveu si impré-
„ vu étonna la Nièce de D. Antonio;
„ elle prit un air plus sevère, me traita
„ d'imprudent & d'étourdi, & me me-
„ naça d'avertir son Oncle de la pièce
„ que je lui avois jouée; j'eus beaucoup
„ de

„ de peine à l'apaiser , mais enfin mes
 „ larmes & mes soupirs la touchèrent ;
 „ en un mot je fus si bien la persuader
 „ de la tendresse que je sentoïis pour el-
 „ le , qu'avant de nous quitter , elle
 „ m'avoïa que dès le premier moment
 „ qu'elle m'avoit vû , elle avoit remar-
 „ qué en moi quelque chose qui l'avoit
 „ prévenuë en ma faveur : elle me re-
 „ commanda ensuite d'être discret &
 „ de me contraindre de telle sorte , que
 „ ni D. Antonio , ni personne ne s'a-
 „ percût de cette intrigue , vû que tout
 „ seroit perdu pour moi , si mon Maître
 „ venoit à nous decouvrir.

„ Je me retirai dans une joye qu'il se-
 „ roit impossible d'exprimer ; je me
 „ voïois au comble de mes vœux , puis-
 „ que j'étois aimé de la seule personne
 „ d'où dependoit tout le bonheur de ma
 „ vie. Je passerai sous silence les autres
 „ entrevuës que j'eus avec Donna Diana,
 „ il suffit de savoir que nous nous parla-
 „ mes plusieurs fois depuis ce jour là , &
 „ que nous nous promimes une fidélité,
 „ que la mort seule seroit capable de rom-
 „ pre. Cependant je n'étois pas au bout
 „ de mes peines , bien des obstacles s'o-
 „ posoient encore à mon bonheur , car
 „ nous



„ nous étions persuadés que D. Antonio ne consentiroit jamais à notre union, vû le peu de bien qui m'étoit écheu en partage, d'autant plus, que Donna Diana étoit recherchée par plusieurs personnes de la première qualité qui briguoient son alliance. Ces difficultés pourtant ne nous firent pas perdre courage; l'amour nous fit songer aux moïens de les surmonter, & le hazard nous en fournit bientôt l'ocasion.

„ Il y avoit environ quatre mois que j'étois au service de D. Antonio, sans qu'il se doutât en aucune manière de ce qui se passoit, lorsque ce Seigneur reçut ordre de la Cour de se rendre incessamment à Barcelone, pour y commander une Escadre, qui devoit faire voile pour la Mer Baltique. Il n'eut que le tems de préparer ce qui lui étoit nécessaire pour ce voyage, & afin de ne pas abandonner sa Nièce à sa propre conduite, il résolut de la mettre en pension, dans un Couvent des Urselines à Almonacid, pour y demeurer pendant le tems qu'il seroit absent. Je fus charmé d'apprendre cette nouvelle; une cir-

„ con-

„ constance si favorable me fit d'abord
 „ prendre une resolution assez extraor-
 „ dinaire; je communiquai mon projet
 „ à Donna Diana, elle eut beaucoup de
 „ peine à s'y résoudre, mais l'amour sur-
 „ monta toutes ses difficultés: elle me
 „ permit d'exécuter mon dessein, &
 „ m'assura quelle effectueroit tout ce
 „ que je lui conseillerois. Ayant pris de
 „ cette manière toutes nos mesures,
 „ nous n'attendimes que le depart de
 „ D. Antonio, je préparai en attendant
 „ tout ce qui nous étoit nécessaire, afin
 „ d'être prêt d'ouvrir la scène dès qu'il
 „ en seroit tems.

„ D. Antonio étant sur le point de
 „ partir, il me proposa de l'accompa-
 „ gner dans cette course; je le priai de
 „ me dispenser de le suivre, vû que je
 „ m'étois toujours senti une secreete hor-
 „ reur pour la Mer, outre que je ne
 „ jouissois pas d'une santé assez ferme,
 „ pour résister à tant de fatigues, & de
 „ dangers. Ma repugnance pour ce
 „ voyage le chagrina, il n'épargna rien
 „ pour me persuader de l'entreprendre;
 „ mais voyant que je persistois dans mes
 „ refus, il me donna mon congé, au-
 „ quel il joignit une honnête recompen-

L

„ se.

„ se. Ainsi après avoir réglé toutes ses
 „ affaires, il conduisit sa Nièce au
 „ Couvent, où ayant pourvu à ce qui
 „ lui seroit nécessaire, il prit le chemin
 „ de Madrid, pour y recevoir les der-
 „ niers ordres de la Cour. Les Dome-
 „ stiques qui ne le suivoient pas, furent
 „ obligés de rester dans cette Ville, &
 „ d'y attendre le retour de leur Maître;
 „ de sorte qu'il ne resta dans ce Châte-
 „ au qu'un vieux Concierge avec sa fem-
 „ me, & ce qui me fit encore plaisir, ce
 „ fut, que ces deux bonnes gens ne m'a-
 „ voient jamais vû, ainsi que je fus sûr
 „ de n'être pas facilement decouvert.

„ Dès que l'Amiral fut parti pour
 „ Barcelone je me rendis à Madrid, je
 „ feignis de venir des Asturies, où j'a-
 „ vois été rendre visite à quelques uns
 „ de mes Parens. Il n'étoit plus ques-
 „ tion que de mettre la main à l'œuvre
 „ pour entamer l'affaire: comme je n'ig-
 „ norois pas la difficulté qu'il y auroit
 „ à entreprendre seul un dessein aussi
 „ hardi, je m'adressai à un jeune hom-
 „ me dont la probité m'étoit connue,
 „ & qui m'avoit donné en diverses o-
 „ casions des preuves de son amitié; je
 „ lui communiquai la résolution que j'a-
 „ vois

„ VOIS

vois formée, il l'approuva fort, & s'offrit à me seconder & à sacrifier jusqu'à sa vie, pour m'aider à l'exécution de mon entreprise.

Nous primes tout ce que nous crûmes pouvoir nous servir, pour nous rendre en ce lieu; j'en connoissois toutes les avenues, ainsi qu'à la faveur de l'obscurité, nous nous glissâmes dans le Château sans être aperçus de personne. J'avois eu soin de me pourvoir de vivres pour plusieurs jours & les ayant enfermés dans un caveau, où nous devions nous retirer pendant le jour, dès le même soir nous commençâmes à jouer notre rôle. A l'aide de quelques compositions, nous fîmes paroître au travers des vitres des Spectres hideux, la maison parut toute en feu, un bruit épouvantable faisoit retentir les voutes de ce vaste bâtiment, en un mot, on auroit dit, que les Demons avoient choisi cet endroit, pour y faire leur infernal séjour.

Nous continuâmes ce train plusieurs jours de suite, & nous fîmes si bien, que le Concierge & sa femme furent obligés de deloger. Ils déclarèrent qu'il leur étoit impossible

„ d’habiter une maison infectée par des
„ Esprits , & ils firent un recit si af-
„ freux de tout ce qui leur étoit aparü ,
„ qu’ils faisoient trembler ceux qui les
„ écoutoient. Le bruit de cette terrible
„ venaille se rependit bientôt dans tous
„ les lieux d’alentour : plusieurs curieux
„ vinrent visiter le Château , mais nous
„ étions si bien cachés , qu’il étoit tout
„ à fait impossible de nous decouvrir.
„ Ces aparitions nocturnes continuant
„ toujours , quelques Prêtres reçurent
„ ordre de venir exorciser les prétendus
„ Esprits malins ; toute leur science fut
„ infructueuse , & nous les épouventa-
„ mes tellement à diverses reprises , qu’ils
„ se retirèrent , bien résolus de ne plus
„ revenir.

„ Comme j’étois trop connu dans le
„ voisinage , je n’osois me montrer ;
„ c’étoit donc mon Ami qui fortoit le
„ jour , pour nous chercher les choses
„ nécessaires ; tandis que je restois tran-
„ quilement dans mon réduit , où j’a-
„ tendois mon tems pour contrefaire le
„ Phantôme. Peu à peu la chose de-
„ vint si publique , qu’on ne parloit que
„ du Château de D. Antonio ; le petit
„ peuple qui aime à grossir les objets ,

„ ne

„ ne manqua pas d'y ajouter des Histoires
 „ si terribles , que personne n'eut
 „ plus l'audace de nous venir inquiéter.
 „ On enleva donc les meubles les plus
 „ précieux , qui furent transportés à Ma-
 „ drid ; les clefs furent delivrées au
 „ Reverend Père Salvador , & on reso-
 „ lut d'atendre le retour de l'Amiral ,
 „ afin de prendre les mesures convena-
 „ bles , pour écarter le fleau qui affli-
 „ geoit cette maison.

„ Voyant de cette manière l'heureux
 „ succès de ma ruse , il ne me restoit plus
 „ que d'y mettre la dernière main. Pour
 „ cet effet je laissai mon Camarade dans la
 „ maison , afin de continuer à faire de
 „ tems en tems le même train , de peur
 „ que les prodiges venant à cesser , on ne
 „ s'imaginât que les Spectres avoient de-
 „ serté de ce lieu , & que nous ne fussions
 „ obligés de recommencer tout de nou-
 „ veau. Après avoir instruit mon Ami de
 „ tout ce qu'il auroit à faire pendant
 „ mon absence , je me deguisai en Mini-
 „ me , & je me rendis à Almonacid ,
 „ pour avertir Donna Diana de ce qui
 „ venoit de se passer.

„ A la faveur de mon habit je n'eus
 „ pas beaucoup de peine à m'introduire

„ dans le Couvent : la Nièce de D. An-
„ tonio fut ravie de me revoir ; je fus
„ assez adroit pour lui faire tenir une
„ lettre , dans laquelle je lui marquois où
„ en estoient les choses , & je la conjurois
„ de se trouver le lendemain au soir à un
„ endroit que je lui indiquai , pour l’y
„ attendre & la conduire ici. Pour mon
„ bonheur elle avoit dans cette Ville une
„ Parente , où elle alloit assez souvent ,
„ ce qui lui facilita le moïen de venir
„ au rendez-vous. J’avois un bon che-
„ val vigoureux , je la mis aussitôt en
„ croupe , & nous arrivames à ce Châ-
„ teau , avanthier au soir. Nous avions
„ resolu d’y passer quelque tems pour
„ éviter les premières chaleurs des pour-
„ suites , & nous retirer ensuite en quel-
„ que lieu de sûreté , à dessein de faire
„ consentir D. Antonio à notre union
„ dès qu’il seroit de retour. Voila ,
„ Messieurs , ajouta D. Guzman , l’ex-
„ plication d’un mistère que vous desi-
„ riez d’apprendre ; je n’en ai omis au-
„ cune circonstance ; je m’atens main-
„ tenant que vous observerez la promesse
„ que vous m’avez faite , & que vous
„ n’abuserez pas de la crédulité d’un
„ malheureux couple , dont le hazard
„ vous a rendu les Arbitres. Que si nos
„ lar-

„ larmes ne sont pas capables de vous
 „ fléchir, au nom de tout ce que vous
 „ avez de plus cher, ne me refusez pas
 „ la seule grace que je vous demande;
 „ c'est de vouloir reconduire Donna Dia-
 „ na à son Couvent, il vous sera aisé
 „ de divulguer que vous l'avez délivrée
 „ de quelque ravisseur inconnu; otez
 „ moi ensuite la vie, que je vous aban-
 „ donne avec joye, & terminez de cet-
 „ te manière le cours de mes infortunes.

Ces paroles à peine proferées Donna Di-
 ana se jetta derechef aux piés de M. de
 Beaulne, & s'adressant tantôt à lui, &
 tantôt au Curé, elle imploroit leur cle-
 mence, avec des expressions si touchantes,
 que le cœur le plus insensible n'auroit pu
 s'empêcher d'en être attendri.

L'Histoire de D. Guzman nous parut
 tout à fait singulière, nous admirames
 les effets surprenans de l'amour, & nous
 fumes convaincus, qu'il n'y a rien que
 cette passion ne nous fasse entreprendre
 pour venir à nos fins. Le Père Salva-
 dor fut le seul qui s'obstina à vouloir
 abandonner ces deux infortunés à la ri-
 gueur des Loix; il étoit outré de voir,
 qu'ils s'étoient ouvertement moqué des
 choses les plus saintes, en ce qu'ils a-

voient maltraité plusieurs Prêtres, qui étoient venus pour faire les conjurations usitées contre les mauvais Esprits. D'un autre côté, il ne pouvoit digerer d'avoir été la dupe d'une telle supercherie, jusqu'à en soutenir la réalité avec autant de chaleur, que s'il s'étoit agi d'un des Dogmes fondamentaux de la Religion. Mon Gouverneur ne pouvoit pas entièrement condamner l'indignation du Curé, cependant il fit tout son possible pour l'apaiser; il blâma d'un côté les deux Amans, qui s'étoient émancipés jusqu'à commettre une fourberie si préjudiciable au repos de la société, & qui auroit pu tirer à des conséquences très fâcheuses; mais d'autre part, il pria le Père Salvador, d'avoir égard à leur jeunesse, & sur tout à leur sincère repentir. Il fut tellement le toucher, qu'il promit enfin de garder non seulement le secret, mais même de prendre D. Guzman & la Nièce de D. Antonio sous sa protection, & de leur procurer quelque part un Azile, jusqu'à ce qu'ils eussent fait leur paix avec l'Amiral.

Ces tendres Amans furent au comble de la joye en se voyant si heureusement délivrés de leurs appréhensions; ils

ils nous en temoignerent leur reconnoissance, par les expressions les plus vives, & les plus énergiques, nous assurant qu'ils nous regardoient comme l'unique cause de leur félicité.

Ces troubles étant ainsi pacifiés, nous songeames aux moïens de faire cesser les bruits qui avoient courus de la prétendue apparition des Spectres; & après divers avis qu'on proposa pour cet effet, il fut résolu, que le Père Salvador passeroit la nuit dans le Château avec quelques uns des Habitans du Bourg, & que ne s'apercevant de rien, il feroit accroire à ses compagnons, que tout ce qu'on avoit débité sur ce sujet, n'avoit été qu'un stratagême, inventé peut-être par quelqu'un qui avoit eu envie d'acheter cette maison fort au dessous de sa valeur. Ayant pris de cette manière toutes nos précautions, nous laissames à la prudence du Curé le soin de disposer du reste comme il le jugeroit à propos: il nous réitéra les promesses qu'il venoit de faire aux deux Amans, & promit de nous faire savoir, dès que D. Antonio seroit de retour, la suite qu'auroit cette affaire.

Mon Domestique fut généreusement récompensé, outre ce que nous lui don-

names, Donna Diana lui fit present d'une bourse d'environ trente pistoles, en l'assurant que si elle s'étoit trouvée dans de tout autres circonstances, elle n'auroit pas borné sa reconnoissance à si peu de chose. Comme nous devions nous rendre ce même jour à Anover, nous ne jugeames pas à propos de nous arrêter plus longtems : nous primes congé du Père Salvador & de sa compagnie, & nous partimes fort satisfaits, d'avoir terminé en si peu de tems une afaire si délicate & si interressante.

Les Aventures de D. Guzman firent le sujet de notre conversation pendant toute la route; M. de Beaulne ne manqua pas de nous les représenter sous un tout autre point de vuë, que nous les avions d'abord envisagées; il nous fit remarquer tout ce qu'il y avoit de blâmable dans la conduite de ces deux Personnes, & il s'en servit adroitement pour nous exhorter à ne tomber jamais dans de pareilles foibleesses, & à ne rien faire qui fut indigne d'un homme de qualité. Après qu'il eut insisté sur cet article autant qu'il le crut nécessaire pour notre instruction, il nous parla de la credulité qui regne parmi le commun peuple; il
en

en attribua la cause à la mauvaise éducation qu'on donne aux Enfans, & à la grossière ignorance dans laquelle certaines personnes sont élevées. Il nous prouva ensuite démonstrativement l'impossibilité de ces sortes d'aparitions, & nous fit voir par plusieurs Histoires anciennes, que la plupart des fables qu'on en raconte, ne sont que des restes du paganisme qui se sont conservés parmi nous, & que la tradition n'a fait qu'embellir.

A peine étions nous arrivés à Anover, que nous fumes obligés d'en repartir : D. Henrique de Silva, Grand Thrésorier de Toléde, avoit son Château près d'un petit Bourg nommé Baiona à sept ou huit lieuës du notre ; ce Seigneur n'eut pas plutôt appris que nous étions dans son voisinage, qu'il nous invita à venir passer quelque jours chez lui ; comme nous le connoissions pour être intime ami du Corrégidor, nous aurions cru commettre une impolitesse en lui refusant d'accepter une pareille civilité. Nous ne restames que deux jours à notre Campagne, après quoi nous nous rendimes à Baiona. D. Henrique nous reçut de la manière la plus obligeante ; c'étoit un hom-

homme d'environ cinquante ans ; il ménoit une vie exemplaire ; la lecture faisoit sa principale occupation, aussi peut-on dire , que c'étoit un charme de l'entendre parler ; il raisonnoit sur toutes sortes de matières avec une facilité surprenante , & une érudition peu commune , de sorte que les conversations qu'il eut avec M. de Beaulne, étoient pour nous une école savante , d'où nous retirions journellement quelque nouveau fruit. Si celui-ci étoit charmé de D. Henrique , celui là ne l'étoit pas moins de mon Gouverneur ; ils trouvoient mutuellement dans leurs entretiens mille charmes , qui sembloient rendre nos journées trop courtes.

Notre Hôte étoit ravi de nous voir si assidus à les écouter, il admiroit que des jeunes gens de notre âge, prénoient non seulement plaisir à des conversations sérieuses, mais raisonnoient même solidement de toutes choses, sans mêler jamais rien de badin ou d'indecent dans leurs discours. Le principal objet de nos entretiens étoit l'Histoire ; D. Henrique soutenoit avec raison, que cette étude étoit la plus propre pour la conversation, il disoit, que l'Histoire étoit de tous les
âges

âges & de tous les genies, & qu'elle méritoit d'autant plus d'être cultivée, qu'elle étoit à la portée de tout le Monde. A la vérité on ne sauroit nier, que cette Science ne mérite de grands éloges, elle orne l'Esprit, en ce qu'elle nous apprend une infinité d'actions mémorables, qui seroient ensevelies dans l'oubli, si les Ecrivains n'avoient eu soin de les transmettre à la postérité; elle nous découvre l'origine des Arts, leurs commencemens & leurs progrès: elle nous transporte dans les Siècles passés & nous montre dans ce vaste tableau, les fondations des Royaumes & des Empires: nous y remarquons avec plaisir, les diverses révolutions qu'ont essuyé plusieurs Peuples, & tous ces grands Evenemens ne tendent, qu'à nous prouver l'existence d'un Etre souverainement parfait, dont la Providence dirige l'Univers; de là il s'ensuit conséquemment, que l'Histoire a encore l'excellente qualité de rectifier nos mœurs.

Outre la preuve que je viens d'en donner, j'en pourrois ajouter plusieurs autres. Il est certain qu'en nous rapportant les défauts des autres, elle nous apprend à les éviter; nous y voïons par tout le

le vice blâmé, & la vertu élevée par les plus magnifiques éloges ; enfin, chacun peut trouver dans son école, de quoi s'instruire & se rendre habile dans la profession à laquelle il s'est voüé : il n'est donc pas étonnant que D. Henrique fît tant de cas de cette Science, & qu'il la considérât comme une introduction à toutes les belles connoissances. Il n'étoit jamais plus satisfait que lors qu'il trouvoit des Personnes, avec lesquelles il pouvoit raisonner sur quelque trait d'Histoire intéressant & difficile : il prenoit sur tout un plaisir singulier, à parler de certaines choses, où il étoit nécessaire de separer la Fable d'avec la Vérité, il aimoit à s'instruire & à aprofondir des faits, dont les Historiens eux mêmes n'étoient souvent pas d'acord. Un jour entre autres on vint à parler de D. Rodrigue surnommé le Cid ; D. Henrique en parla avec toute l'admiration due à un homme de ce mérite, cependant il se plaignit, que malgré toutes les peines qu'il s'étoit données, il lui avoit été impossible de se former quelque plan suivi de la vie de ce Grand Capitaine, vû que cette Histoire étoit remplie de tant d'événemens differens, & entremêlée de beau-

beaucoup d'autres faits extraordinairement embrouillés & obscurs.

Mon Gouverneur lui avoüa qu'il avoit rencontré les mêmes difficultés, cependant, ajouta-t'il, „ je crois m'en être „ fait un sistème assez exact, & si je „ ne craignois d'abuser de vôtre patience „ ce, je prendrois la liberté de vous rapporter en peu de mots, les différentes „ actions d'un Heros si fameux. D. Henrique lui donnant à connoître que ce récit lui feroit un plaisir sensible : M. de Beaulne lui rapporta l'Histoire suivante, que j'ai trouvée digne d'être placée dans ces mémoires, puisque mes Lecteurs y trouveront plusieurs choses, qui méritent leur atention, & qu'ils chercheroient en vain dans d'autres Auteurs.

H I S T O I R E

DE DOM RODRIGUE DIAZ DE
VIVAR surnommé

L E C I D.

DOm Ferdinand Roy de Castille, à qui ses grandes actions firent donner

ner

ner le surnom de GRAND, étoit devenu la terreur des Infidèles, qui le regardoient comme leur plus dangereux ennemi, & le seul capable de les chasser de l'Espagne; leurs appréhensions redoublèrent, lorsqu'ils virent par la valeur de ce Prince, le Royaume de Leon réuni à la Castille, dont il étendit les bornes jusqu'à la Rivière de Mondego, qui baigne la Ville de Conimbre & qui fut obligée de se soumettre à ce Monarque. Les Rois de Toléde, de Sarragosse, de Portugal, & de Seville, étonnés de la rapidité de ses conquêtes, lui envoyèrent des Ambassadeurs pour détourner l'orage qui alloit fondre sur eux; il leur accorda la paix, moyennant un tribut annuel qu'ils lui promirent, & se rendit par ce moyen redoutable à tous ses Voisins.

Ce fut sous le regne de ce Conquerant que fleurissoit D. Rodrigue Diaz de Vivar, Fils de D. Diegue Laines, qui descendoit des anciens Conseillers, qui gouvernèrent autrefois la Castille. La naissance de ce Heros sembla vouloir contribuer à rendre Dom Ferdinand le plus Grand Prince qui ait jamais régné en Espagne, puisque D. Rodrigue porta ses armes victorieuses jusque dans les plus for-

fortes Places des Maures , qui se virent sur le point de leur ruine totale.

D. Diegue avoit été un des plus fameux Capitaines de son Siècle, & s'étoit aquis une haute reputation par les signalés services qu'il avoit rendu à l'Espagne. Il vit avec plaisir que le jeune D. Rodrigue avoit la même inclination pour les armes, & voulant lui faire soutenir dignement le lustre de sa Famille, il ne négligea rien pour l'instruire de tout ce qui pouvoit servir à le rendre bon Soldat & habile Général. Les sages leçons de D. Diegue, puisées dans une longue & pénible expérience, & fondées sur une prudence consommée, firent un si grand effet sur le cœur de D. Rodrigue, qu'à l'âge de dixhuit ans il se signala dans plusieurs occasions, & donna de si belles preuves de sa bravoure, qu'il se rendit célèbre par toute l'Espagne, mérita l'estime de son Souverain, & fit espérer à son Père, qu'il marcheroit glorieusement sur ses traces, & soutiendrait la réputation qu'il s'étoit acquise.

D. Gomés Comte de Gormas étoit un Seigneur de la première distinction de la Castille ; il avoit une Fille d'une rare beauté, nommée Chiméne ; comme el-

M

le

le étoit le plus riche parti du Royaume, tous les jeunes Seigneurs briguoient son alliance, & tâchoient de gagner son estime. Mais cette insensible & fière Beauté ne put voir les mérites du brave D. Rodrigue fans en être touchée; elle commença par lui donner son estime, qui se changea bientôt dans l'amour le plus tendre. Elle prit tant de soin à cacher sa passion, que le Fils de D. Diegue ne s'en seroit jamais aperçu, si un accident, qui devoit naturellement lui faire perdre toutes ses espérances, n'eut servi à faire éclater son amour. D. Gommés eut un demêlé avec D. Rodrigue: ces deux Seigneurs voulurent vuider leur querelle par un combat singulier, & le Comte y perdit la vie. Vous pouvez aisément vous représenter l'état dans lequel se trouvoit l'amoureuse Chiméne; le malheur de son Père lui interdisoit toute espérance d'être jamais à D. Rodrigue: le rare mérite de son Amant livroit de grands combats à son devoir, mais enfin l'amour triompha. Chiméne ne put consentir à perdre un homme sans qui elle ne pouvoit plus vivre, elle fut se jeter aux piéds de D. Ferdinand, & le supplia de punir le coupable dans toute

te la rigueur des Loix, ou de le lui donner pour Epoux : la jeune Comtesse étoit assurée, que le Roi ne lui acorderoit jamais sa première demande, elle n'ignoroit pas qu'il avoit trop d'intérêt à se conserver un Héros, qui étoit la terreur des Maures, & le soutien de son Trône : de plus, elle se flatoit, que les services de D. Diégue effaceroient facilement la faute de D. Rodrigue, & mettroient un puissant obstacle à ses poursuites ; la chose arriva comme elle l'avoit souhaité : le Prince prit le dernier parti, D. Rodrigue obtint sa grace & épousa Chiméne, au grand contentement de toute la Cour & du Peuple.

De cette manière, continua M. de Beaulne, on voit en quoi un fameux Poëte François s'est éloigné de la vérité, pour se conformer aux règles du Théâtre ; la querelle de D. Diegue & du Comte de Gormas, l'amour de l'Infante, la dissimulation de Chiméne, tout cela sont des ornemens, dont il a embéli son sujet : de plus, la Victoire qui fit donner à D. Rodrigue le surnom de Cid, est postérieure à son Mariage, au lieu que le Poëte en fait le dénouement de sa pièce, & le produit comme la cause par

laquelle il obtint sa grace, & se reconcilia avec son Roi & avec sa Maitresse. Par ce moyen il a sù rendre interessant un sujet, qui auroit été assez stérile de soi même : voila ce que j'avois à dire sur la Tragedie, revenons à l'Histoire.

Chiméne aporta en dot à son Epoux des richesses considérables, qui, jointes aux biens que possédoit D. Rodrigue, le rendirent un des plus puissans Seigneurs de la Castille. Bien loin de laisser amolir son courage par l'oïveté & les plaisirs de l'amour, il se servit de sa nouvelle fortune pour se mettre en état de faire plus de tort à l'Ennemi commun : ne cherchant que l'ocasion d'aquerir de la gloire, il ne fut pas long-tems sans trouver celle qui lui fit donner le glorieux surnom de Cid, qui à rendu sa mémoire si célèbre à la postérité.

Cinq petits Rois Maures s'étant ligués ensemble, passèrent les montagnes d'Auca, tombèrent sur le pays de Rioja, & firent un très riche butin : D. Rodrigue informé de ces desordres, resolut de reprimer leur audace, pour cet effet il assemble quelques uns de ses Vassaux, se met à leur tête, cherche

che les Ennemis , les charge à l'impro-
viste , les taille en pièces , & fait prison-
niers les cinq Rois. Ces Princes furent
obligés de souscrire aux conditions que
le Vainqueur leur imposa , ils obtinrent
la liberté , en s'engageant de lui payer un
tribut annuel. D. Rodrigue ayant ob-
tenu une Victoire si complete , se rendit
à Zamora , pour en informer D. Ferdi-
nand , qui le combla de loüanges , & le
traita avec toutes les marques de distin-
ction que méritoit le signalé service qu'il
venoit de lui rendre. Dans cette con-
joncture , il arriva que les cinq Rois
tributaires vinrent à Zamora pour rati-
fier le traité qu'ils avoient conclu avec
D. Rodrigue ; la cérémonie s'en fit en
presence du Roi & de toute sa Cour ;
les Princes , en s'adressant à leur Vain-
queur , le nommèrent leur Cid , c'est à
dire leur Seigneur , & le traitèrent en
Souverain.

Un honneur si distingué excita l'en-
vie des Courtisans , qui ne pouvoient
voir sans depot l'élévation du Fils de
D. Diegue , & comme c'est le propre
des ames lâches , d'emploier la médi-
sance & la calomnie au defaut de la vé-
rité , ils firent tous leurs efforts pour

le rendre suspect : toutefois leurs artifices furent inutiles ; D. Ferdinand leur fit voir , qu'il favoit rendre justice au mérite ; il voulut que D. Rodrigue fût désormais surnommé le Cid , & que sa Famille heritât de ce nom comme de ses autres Dignités ; c'est aussi sous le nom de Cid , qu'il est connu dans l'Histoire , & qu'il fit toutes les belles actions que je dois vous raconter. D. Rodrigue après avoir reçu tant de marques de la bienveillance de son Roi , se retira chez lui , pour y jouir , dans la compagnie de sa chère Chiméne , du repos que lui donnoit la tranquillité des Maures ; mais comme il étoit destiné aux grandes actions , il fut bientôt contraint de reprendre les armes , pour marcher où son devoir l'apelloit ; en voici la raison. L'Empereur Henri II. , jaloux des heureux succès de D. Ferdinand , chercha les moyens de se brouiller avec ce Prince , afin d'avoir quelque pretexte pour lui ravir ses Etats ; son envie lui en fournit plusieurs , il s'attacha principalement à celui qui pouvoit le mieux colorer son ambition & sa jalousie. Il prétendit avoir un droit incontestable sur la Castille , & vouloit même que l'Espagne de-
pen-

pendît de l'Empire, & en reconnût la Souveraineté. Il eut l'adresse de persuader au Pape la justice de ses prétentions, & l'engagea à envoyer des Députés à D. Ferdinand, pour traiter de cette affaire. Le Roi de Castille s'aperçut aisément du but que l'Empereur se propofoit par une démarche si injuste & si deraisonnable ; il redoutoit les forces de l'Empire, d'autant plus qu'il se voïoit environné d'Ennemis ou Tributaires, ou Alliés, qui n'atendoient que l'ocasion de se soulever, pour pêcher, comme on dit, en eau trouble.

Ces considérations lui firent assembler les Etats de son Royaume, pour déliberer de concert avec eux, sur le parti qu'il prendroit dans une conjoncture si délicate. Il avoit beaucoup de confiance pour le Cid, dont il connoissoit la valeur & la prudence ; c'est pourquoi il le fit venir à l'Assemblée. Les avis furent partagés ; les uns se croyant trop foibles pour resister aux Allemans, vouloient se soumettre, ou du moins tenter la voye d'acommodement ; les autres plus intrépides, fondés sur la justice de leur cause, étoient résolus à défendre courageusement leurs droits & leur liber-

té. Le Vaillant D. Rodrigue fit pencher la balance du côté de ces derniers, il conseilla la Guerre, & fit un discours énergique, dans lequel il montra l'injustice des prétentions de l'Empereur, qui vouloit goûter les fruits, & recueillir toute la gloire d'une liberté qu'ils avoient aquis au prix de leur sang. Ses raisons firent tant d'effet sur l'esprit du Roi & de toute l'Assemblée, qu'ils opinèrent unanimement à la Guerre.

Après que D. Ferdinand eut instruit les Ambassadeurs de sa dernière résolution, il assembla une Armée formidable, & en donna le commandement au Cid, pour lui faire executer un dessein, dont il avoit été l'Auteur, & lui confia de cette manière les interêts de son Royaume, & le salut de ses Peuples. D. Rodrigue résolut de repondre dignement aux grandes idées que son Maître avoit de sa valeur, & de sa conduite, & ne voulant pas voir que les Allemans le vinssent chercher en Espagne, il passe les Pyrenées, entre en France, & s'arrête à Toulouse, pour y attendre les ordres du Roi. Cependant l'Empereur voioit que le succès n'avoit pas repondu à son atente, il s'étoit flatté,

té, que les Espagnols intimidés par ses menaces, se seroient soumis sans résistance : outre qu'il avoit compté, que les Maures auroient embrassé son parti, pour se vanger des Castillans. Voïant donc que le vaillant Cid, à la tête d'une nombreuse Armée, se préparoit à fondre sur l'Allemagne, son ambition fit place à la crainte; il implora l'entremise du Pape, & pour l'y porter plus facilement, il lui promit de se conformer à sa décision.

Le Souverain Pontife en écrivit à D. Ferdinand; on envoya des Deputés de part & d'autre; la question fut agitée, & décidée en faveur des Espagnols. L'Espagne fut déclarée absolument libre, & independante de l'Empire : la Paix fut conclüe, & D. Rodrigue rapellé, au grand contentement de ses Envieux, qui avoient craint que cette Guerre ne lui eut fourni une riche moisson de Lauriers, qui n'auroient servi qu'à aigrir leur rage & leur jalousie. Ce généreux Héros, qui envisageoit les choses d'un œuil bien différent de celui de ces lâches Esclaves de l'envie, fut au comble de la joye, de pouvoir employer contre les Infidèles les forces, qu'on avoit destinées contre les Chrétiens; il se rétira en E-

spagne avec ses troupes, & se rendit auprès du Roi de Castille.

Les Maures ayant eu le tems de reprendre haleine, voulurent secoüer un joug qui leur paroissoit insupportable. D. Ferdinand accompagné du Cid eut bientôt pacifié ces troubles; il les battit à diverses reprises, les referra derrière les murailles de leurs Places fortes, & retablit la tranquillité dans ses Provinces. Peu de tems après, ce Prince mourut à Leon, & fut universellement regretté de tous ses Sujets, tant à cause de sa valeur & de son intrépidité, que pour sa justice, sa générosité & sa clémence, qui le rendirent l'amour des Peuples, & l'admiration de ses Ennemis.

D. Rodrigue sur tout fut très sensible à cette perte; il se voïoit privé d'un Prince qui l'avoit toujours honoré de sa confiance & de son estime, & il craignit que cette mort ne l'exposât à la jalousie de ses Ennemis, qui ne manqueroient pas de l'acabler, tandis qu'il n'avoit plus de Protecteur pour le defendre. D. Ferdinand laissa trois Fils, entre lesquels il partagea son Royaume. D. Sanche, qui étoit l'ainé, eut la Castille, le Royaume de Leon échut à D. Alphonse, & la Galice

lice fut le partage de D. Garcie. Le Cid étant sujet du Roi de Castille, il s'attacha inviolablement aux intérêts de D. Sanche, & le suivit dans toutes ses expéditions. Les Carpetains, & les Edetains voulant profiter du changement des affaires, refusèrent de payer le Tribut qui leur avoit été imposé; le Fils de D. Diegue voulut persuader son nouveau Maître, qu'il n'étoit pas moins zélé pour son service, qu'il l'avoit été pour celui de D. Ferdinand; il assemble quelques troupes, & fait bientôt sentir aux Rebelles la temerité de leur dessein. Les Maures furent trop heureux d'obtenir la paix, & de payer le double de ce qu'ils étoient obligés de donner avant leur revolte. D. Sanche qui avoit appris l'art militaire sous les yeux du Cid, voyant qu'il remportoit journellement des avantages si considérables par le moyen de cet excellent Capitaine, il conçut pour lui la même estime que son Père D. Ferdinand n'avoit pu lui refuser; il le traita avec beaucoup de marques de distinction, n'entreprenant jamais rien sans le consulter, & suivant aveuglément tous ses conseils: heureux s'il eut persisté dans cette loüable conduite,

duite, qui fit tout son bonheur tant qu'il l'observa, mais qui lui fit perdre le Trône & la Vie, dès qu'il s'en fut écarté. Notre Héros, bien loin d'abuser de la confiance de son Prince, agissoit avec tant d'intégrité & de desintereffement, que ses Envieux même étoient contraints de l'admirer.

Il y avoit longtems qu'il harcelloit les Maures par des escarmouches & des rencontres, dans lesquelles à la vérité, il leur faisoit un tort considérable: mais ces actions ne lui paroissant pas assez décisives, il forma le dessein de faire quelque coup d'éclat, qui fit connoitre aux Ennemis de quoi il étoit capable. Comme sa valeur ne lui faisoit trouver rien de trop difficile, il conseilla au Roi de Castille d'entreprendre la conquête de Saragoſſe. Cette Ville étoit forte d'elle même, munie d'une nombreuse garnison, fortifiée par tous les Ouvrages qu'on avoit pu imaginer pour sa défense, & soutenue par l'alliance du Roy d'Arragon; il sembloit qu'elle dut être l'écuëil, contre lequel alloient échoüer toutes les entreprises du Fils de D. Diegue. Ces difficultés, bien loin de le décourager, ne firent qu'augmenter son ardeur

deur à se rendre Maître de cette importante place. D. Sanche encouragé par les exhortations du Cid , se rend à ses instances , se met en campagne , & forme le siège de la Ville. Les Assiégés se défendirent vigoureusement , mais tous leurs efforts furent inutiles ; le Cid pousse l'attaque avec tant de vigueur , que le Général Maure est obligé de capituler , & de renoncer à l'alliance du Roi d'Arragon. Un succès si prompt & si peu attendu consterna les Ennemis & fit trembler D. Ramire ; néanmoins ce Prince , indigné de ce qu'on lui enleve une Ville alliée , assemble ses troupes , & marche contre les Castillans ; la Victoire se déclara pour ces derniers , le Roi d'Arragon fut tué dans la meslée , & la meilleure partie de ses troupes demeura sur le champ de bataille. D. Rodrigue poursuivit les fuyards jusques sur leur territoire , & après en avoir fait un grand carnage , il vint rejoindre D. Sanche , qui étoit resté dans son Camp.

Le Fils de D. Ramire , nommé D. Sanche , voulant vanger la mort de son Père , il fit une alliance fort étroite avec le Roi de Navarre. Le Cid qui prevoioit que cette ligue pourroit deve-
nit

nir fatale à la Castille, conseilla à son Roi d'entrer en negociation, & de tenter plutôt la voye d'acommodement que celle des armes. Pour cet effet, il lui remontra l'avantage qui reviendrait aux Maures par la mésintelligence des Princes Chretiens; il eut assez de courage pour lui représenter, que la Castille étant environnée d'Ennemis qui ne cherchoient que l'ocasion de l'ataquer, il n'étoit nullement de la prudence, d'entreprendre de nouvelles conquêtes, dans le tems qu'on pouvoit à peine conserver celles qu'on avoit aquises, & que par consequent, il risquoit tout d'un coté, pour s'exposer mal à propos de l'autre.

D. Sanche ne consultant que son ambition, ferma l'oreille à ces sages conseils; il marcha contre les Alliés avec son armée, que les précédentes batailles avoient extrêmement affoiblie, & fier des avantages qu'il avoit remporté, il crut que la Fortune n'oseroit se déclarer contre lui. Quoique D. Rodrigue fut au desespoir de ce que son Prince, malgré tout ce qu'il pouvoit lui dire, courroit à une perte certaine, il ne voulut pas toutefois l'abandonner à son malheur; il encouragea les Soldats, qui craignoient le
nom-

nombre & la valeur des Navarrois, il rangea l'armée le plus avantageusement qu'il lui fut possible, & fit tout ce qu'on pouvoit esperer d'un Grand Capitaine. Cependant malgré toute sa valeur & sa prévoiance, les Castillans furent contraints de plier, les Alliés furent Victorieux, & le Fils de D. Diegue eut bien de la peine à sauver son Roi de la furie du Vainqueur. Voila de quelle manière D. Sanche éprouva le tort, qu'il avoit eu de préférer une temérité aveugle, au prudent conseil que D. Rodrigue lui avoit donné. Que les Rois sont malheureux! continua M. de Beaulne, environnés d'une troupe de Flateurs, & de Courtisans, la vérité les fuit, les abandonne, & lorsqu'ils sont assez heureux pour trouver quelque Sujet fidèle, qui l'expose à leurs yeux, ils n'ont pas l'esprit d'en profiter, ils la meprisent, la dedaignent, que dis-je! ils la haïssent, parce qu'elle ne se sert pas des lâches artifices, qu'employe la dissimulation, & le mensonge, pour flater leur amour propre & leur vanité.

Le Roi de Castille, qui avoit négligé les avis du Cid, aussi longtems que la fortune lui avoit été favorable, fut trop
heu-

heureux de les suivre , lorsqu'il en eut éprouvé les mortifiants revers. Il n'épargna rien pour reparer cet échec, il leva une nouvelle armée, fortifia les Villes, y mit de bonnes Garnisons, & se prepara à recevoir les Vainqueurs, qui se dispofoient à venir fondre sur lui : mais admirez l'inconstance des Princes, D. Sanche ne se voit pas plutôt en état de braver les Navarrois, qu'il change de résolution, & voyant que les Ennemis lui laissent le tems de respirer, il refout d'entreprendre une Guerre, qui le rend l'horreur des gens de bien, & ternit toute la gloire de son regne. J'ay eu l'honneur de vous dire, que ses deux Frères D. Alphonse & D. Garcia étoient Rois de Leon & de Galice. D. Sanche, que le malheur n'avoit pas rendu plus sage, forma le dessein d'envahir la portion de ses Frères, & de s'enrichir des injustes dépouilles de ces deux Princes, afin de se rendre plus formidable à ses Ennemis, qui ne manqueroient pas d'implorer sa clemence, dès qu'il auroit joint ces Royaumes à la Castille. Le Fils de D. Diegue qui atendoit les ordres pour marcher contre les Alliés, & qui n'avoit d'au-

d'autres vuës que de les obliger à faire la paix, pour se joindre ensuite avec lui contre les Infidèles, fut bien étonné d'apprendre l'indigne dessein de son Maître. Il s'oposa hautement à cette injuste Guerre; il remontra au Roi de Castille, toute la noirceur & la perfidie d'un tel attentat; il lui fit voir, que de quelque côté que tournât le sort des armes, l'issuë lui seroit toujours funeste. Ce fidèle sujet aima mieux se hasarder à encourir la disgrâce de son Roi, que de condescendre à quoi que ce fût, qui pût porter la moindre atteinte à sa gloire: il lui fit comprendre, que s'il parvenoit à son but, on le regarderoit comme un Usurpateur & un Tiran; que si au contraire il étoit vaincu, tout le monde seroit contraint d'avoüer qu'il recevoit la digne récompense de sa trahison & de son infidélité. Outre cela, le vertueux D. Rodrigue lui remontra, que les Maures voyant des Frères se depouïller injustement de leurs Etats, non seulement sans aucune cause legitime, mais même sans aucun pretexte plausible, redoubleroient l'horreur qu'ils avoient pour la Religion Chrétienne, & qu'ainsi il seroit responsable du malheur de ceux que sa mauvaise condui-

te empêcheroit de se ranger sous les étendards du Sauveur de Monde.

D. Sanche aimoit le Cid, mais une censure si vive & si sincère auroit pu lui devenir fatale, si ce Prince ambitieux n'eut senti le besoin qu'il avoit de ce Général pour l'expédition qu'il meditoit; il se contenta de lui imposer silence, & crut assez le punir, par le mepris qu'il témoigna pour ses conseils. Toutefois il se trompoit grossièrement, puisque son injuste ambition lui couta le Trône & la vie. Le Roi de Castille resolut de commencer par son Frère D. Alphonse, comme étant celui qui feroit le plus de résistance, ne doutant pas qu'après l'avoir vaincu, il ne vint aisément à bout de D. Garcie. Le Roi de Léon prévoyant l'orage qui alloit fondre sur lui, songea à le prévenir, & fondé sur la justice de sa cause, il s'avança jusqu'à la petite Ville de Plantaca: les deux armées en vinrent aux mains, le Cid quoyqu'à regret fut obligé d'assister à cette bataille; le malheureux Alphonse fut défait, & se retira dans sa Capitale: le Roi de Castille enorguëilli par cet heureux succès, n'en rejettoit qu'avec plus de mepris les sages remontrances de D. Rodrigue, qui tâ-

choit

choit de modérer sa joye , en lui faisant envisager , que la Justice Divine lui vouloit combler la mesure , pour le punir ensuite avec plus de sévérité.

Quelques jours après , D. Alphonse résolu de vaincre ou de mourir , rallie les débris de son armée , se remet en campagne , rencontre son Frère près de Vulpecularia , attaque son Camp , le force , & remporte une Victoire signalée. Ce fut alors que D. Sanche vit sa faute , & sentit tout le tort qu'il avoit eu ; mais il étoit trop tard : il n'en pouvoit plus revenir , & la clemence de son Frère étoit son unique ressource. L'Intrepide Cid eût pitié de son sort , le malheur de son Prince le toucha vivement , & lui fit prendre la résolution de le secourir s'il étoit possible , dans l'espérance qu'il pourroit lui faire abandonner son entreprise , après qu'il l'auroit dégagé du peril où il se trouvoit. Cet habile Général arrête les fuyards , leur reproche la honte qui alloit rejaillir sur eux , en se laissant vaincre par ceux , qui peu de jours auparavant avoient éprouvé le même sort. Ces paroles firent tant d'effet sur l'esprit des Castillans , qu'ils firent aussitôt volte face , & se retirèrent en assez bon

ordre. D. Rodrigue les voyant disposés à reparer le passé, il choisit les plus courageux, les anime par son exemple, & favorisé d'une nuit obscure, il fond sur les Ennemis ensevelis dans le sommeil & dans le vin, il les charge vivement, les deconcerte, & en fait un terrible carnage: D. Alphonse s'enfuit dans l'Eglise de Carrion, où bientôt il est pris; D. Rodrigue a soin qu'on ne lui fasse aucune insulte, & ordonne qu'on le traite en Roi.

Ces conjonctures lui parurent favorables pour venir à ses fins, il fit tout son possible pour engager Dom Sanche à faire une paix honorable, & à acorder des conditions équitables à D. Alphonse. Cependant ce Prince insensible, se voyant Maître du sort de son Frère, ne veut écouter aucune proposition, de sorte que l'infortuné D. Alphonse, pour obtenir sa grace, est contraint de promettre qu'il se retirera dans un Monastère, & qu'il renoncera à sa Couronne. Toutefois ayant trouvé une occasion favorable pour se sauver, il se retira chez Almedon Roi de Tolède, qui lui procura les moyens de recouvrer son Royaume, comme je le dirai dans la suite. De
cet-

cette manière Dom Sanche obtint le Royaume de Leon, & s'en vit bientôt paisible Possesseur.

Une conquête de cette importance étoit trop l'ambition du Roi de Castille, pour le faire rester en si beau chemin, il assemble de nouveau ses troupes victorieuses, & vient fondre sur D. Garcie. Ce Prince qui étoit naturellement timide, avoit vécu jusque là dans une paix profonde, & content de son partage, il ne s'étoit jamais avisé d'étendre les bornes de son Royaume aux dépens de ses Voisins. L'oisiveté dans laquelle il vivoit le faisoit mépriser de ses Sujets, aussi D. Sanche n'eut il pas beaucoup de peine à le vaincre; les Galiciens jetèrent les Armes à la vue des Castillans, & se rendirent à discretion. D. Garcie fut pris & conduit dans une étroite prison, où il vécut longtems acablé de misères, & d'ennuis. Alors le Roi de Castille se vit le Maître de tous les Royaumes que son Père avoit possédé, mais son ambition lui couta cher, il éprouva bientôt la peine dont le Cid l'avoit si souvent menacé: voici ce qui causa sa perte.

Donna Uraque Sœur de ce Prince avoit reçu pour apanage la Ville de Zamo-

ra; l'avarice de D. Sanche lui fit envier ce petit héritage; ni les plaintes, ni les prières de D. Rodrigue ne purent lui faire perdre l'envie qu'il avoit de s'en emparer; il assiége l'Infante, & la menace de la dernière rigueur, si elle ne lui rend la Place. La Princesse se voyant trop foible pour résister à toutes les forces de la Castille, se préparoit à se soumettre au Tiran, lorsqu'un Habitant de la Ville, résolu de mettre fin aux injustices de ce Roi barbare, l'assassine dans sa tente, & delivre par ce moyen la terre d'un monstre, à qui l'ambition fit mépriser les liens les plus sacrés du sang & de l'amitié.

Dès qu'on eut appris la mort de D. Sanche, les Grands de Castille procedèrent à une nouvelle élection. Le Cid se declara en faveur de D. Alphonse, qui par le moyen d'Almedon, s'étoit fait reconnoître pour Roi de Léon; tous les Seigneurs applaudirent à ce choix, à condition que ce Prince feroit serment, de n'avoir eu aucune part au meurtre de son Frère. La difficulté étoit de trouver quelqu'un qui osât faire une proposition aussi délicate; D. Rodrigue s'en chargea, & eut assez de fermeté pour exiger le serment.

ment. Le nouveau Roi qui devoit ménager les Esprits, vû les circonstances dans lesquelles il se trouvoit, usa de Politique; toutefois il en garda un secret ressentiment, que les Ennemis du Fils de D. Diegue firent éclater peu de tems après. Le Cid s'aperçut sans peine du mécontentement de son Prince, néanmoins se reposant sur son innocence, & sur la droiture de ses intentions, il se rétira sur ses terres, à dessein de n'en pas sortir sans un ordre exprès de D. Alphonse. Ne croiez pas que la compagnie de son aimable Chiméne, & les innocens plaisirs de la campagne, le retinssent dans l'inaction. Après avoir réglé ses affaires domestiques, il mit toute son atention à exercer ses Soldats dans l'art militaire; les jeunes gens acourroient de tous cotés pour s'enroller sous ses étendars, de forte qu'il avoit toujours auprès de lui l'élite des troupes, qu'il instruisoit avec tant de soin & de vigilance, que le moindre de ses Soldats auroit été en état de commander une Armée considérable. Ceux qui étoient obligés d'obèir à d'autres Chefs, & qui ne pouvoient se venir joindre au vaillant Cid, se plaignoient de l'absence de ce Général: acoutumés à vaincre sous

ses ordres , ils n'obeissoient qu'à contre cœur à leurs Généraux & à D. Alphonse lui même , ce qui fut cause que ce Prince rapella D. Rodrigue , & l'envoya en Andaloufie , pour y reprimer l'audace des Maures de Seville , & de Cordouë , qui avoient refusé de payer le tribut. Aussitôt que les troupes aprirent qu'ils auroient le Cid à leur tête , ils jettèrent des cris de joye , & marchèrent contre l'Ennemi avec une resolution inconcevable. On eut dit que D. Rodrigue leur menoit la victoire : les Infidèles furent aussitôt vaincus qu'ataqués ; la revolte fut assoupie , & cette Guerre finit par la soumission des Maures , & le payement du tribut.

Après avoir pacifié ces troubles , il marcha contre le Roi de Grenade , qui avoit regetté avec mépris les propositions qui lui avoient été faites en faveur du Roi de Seville ; le Cid le mit bientôt à la raison , & l'obligea d'accepter les conditions qu'il voulut lui imposer , après quoi il revint avec son armée victorieuse , & se rendit auprès du Roi son Maître , pour en recevoir de nouveaux ordres. Des services si considérables & la gloire que lui donnoient
tant

tant d'heureuses expéditions, reveilla l'envie de ses Ennemis: le credule D. Alphonse, qui se reflouvenoit toujours de l'injure qu'il pretendoit avoir été faite à la Majesté Royale, à l'ocasion du serment qu'on avoit exigé de lui, ajouta trop de foi à leurs indignes calomnies, & ne chercha que les occasions de perdre un Héros, à qui il devoit la Couronne & la vie, & qui étoit le plus ferme apui de son Trône.

Les fatigues & les incommodités de la Guerre avoient extrêmement afoibli la santé de D. Rodrigue, c'est pourquoi il se retira de la Cour, pour donner quelque relâche à ses travaux. Les Maures d'Andalousie n'eurent pas plutôt appris sa retraite, qu'ils se soulevèrent de nouveau: les Ennemis du Fils de D. Diegue, craignant que cette expédition ne donnât un nouveau lustre à la gloire de ce brave Capitaine, ils firent comprendre à D. Alphonse, qu'il étoit de son honneur de marcher en personne contre les Rebelles, afin de leur faire sentir le peu d'avantage que leur donnoit l'absence du Cid, qu'ils redoutoient si fort, comme s'il n'y avoit que ce Général qui fût capable de les dompter. Le Roi goûta ces

raisons, & laissa D. Rodrigue tranquillement chez lui. A peine fut il en marche vers l'Andalousie, que les Maures tombèrent dans la Castille qui étoit depourvuë de troupes; ils y firent de furieux ravages, mirent tout à feu & à sang, & amassèrent un très riche butin.

Le Cid très mortifié de ce que son Prince avoit entrepris l'Expédition d'Andalousie, sans daigner l'appeler auprès de sa personne, ayant appris cette irruption, fut touché du malheur de sa Patrie, & déplora l'aveuglement de D. Alphonse; sa magnanimité ne se borna pas aux plaintes & aux regrets, il assemble la jeune Noblesse de son País, arme la plupart de ses Vassaux, & suivi d'un grand nombre de Volontaires, qui faisoient gloire de combattre sous cet intrépide Capitaine, il se met aux trousses des Infidèles, reprend tout leur butin, & les oblige à se retirer chez eux. Non content de ces avantages, qui étoient plus que suffisans pour lui mériter l'estime & la bienveillance de son Roi, il résolut de faire perdre aux Ennemis l'envie de venir désormais ravager les terres des Chrétiens: pour cet effet il pénétra jusque dans le Royaume de Tolède,

léde, usant par tout de reprefailles, & jettant l'épouvante & l'effroi dans la Capitale même : après quoi il revint chez lui, chargé d'un riche butin, avec plus de 7000 Prisonniers, qu'il ména en Castille.

D. Rodrigue venoit d'assoupir une revolte qui auroit pu devenir fatale à toute l'Espagne : il avoit repris tout le butin que les Infidèles avoient pillé dans la Castille; ses troupes étoient chargées des depouilles de ses Ennemis; cet intrépide Guerrier avoit calmé l'orage qui menaçoit les Etats de son Maître; les Maures étoient réduits au point de ne pouvoir l'inquiéter de longtems : qui croiroit qu'une Expédition aussi glorieuse, & si utile à sa Patrie, lui dut attirer la haine de son Roi, & faire triompher la malice de ses Ennemis? Exemple memorable & qui devoit porter les Princes à se précautionner contre les faux rapports de leurs Courtisans, & les engager à distinguer le vrai mérite & la fidélité d'avec la flaterie & dissimulation.

L'Envie qui fait répandre son noir venin sur les actions les plus louables, inspire aux lâches Envieux du Ciel le dessein de

de faire servir cette belle Expédition à la ruine de son Auteur. Acoutumés aux delices de la Cour, & à une efféminée moleffe, ils ne pouvoient fuporter que le feul D. Rodrigue fût continuellement fous les armes, & fe rendît par ce moyen l'amour des Soldats, & la terreur des Infidèles. Ils furent trouver afsez de pretextes pour colorer leurs artifices; ils représentèrent à D. Alphonse, que le Fils de D. Diegue, en ravageant le Territoire de Toléde, avoit violé l'alliance folemnelle contractée avec Almedon; que l'ambitieux D. Rodrigue avoit pris les armes fans attendre les ordres de fon Souverain; qu'il étoit à craindre, qu'il ne fe portât avec le tems à des entreprises plus hardies; que c'étoit un genie capable de tout entreprendre pour venir à fon but, & qu'enfin il n'y avoit point d'autre moïen de donner fatisfaction au Roi de Toléde, que de reprimer l'audace d'un Sujet temeraire, en prevenant par un prompt exil les suites funeftes de fes deffeins.

Ces artificieux discours ne firent que trop d'effet fur l'esprit du Roi déjà prévenu contre le brave D. Rodrigue. Ni fa fidelité, ni les services importans qu'il

qu'il avoit rendu à sa Patrie , ne purent parler en sa faveur. D. Alphonse, oubliant toutes les obligations qu'il lui avoit, l'abandonna à la haine des Grands de Castille, sans songer, que celui qu'il traitoit si indignement, avoit mille fois hazardé sa vie, & repandu son sang pour son service. Les Ennemis du Cid voulant profiter de cet intervalle, de peur que D. Alphonse venant à réfléchir à son ingratitude, ne retractât la parole qu'il leur avoit accordée, ils s'assemblèrent pour lui faire son procès. L'envie présida à leur Conseil, de sorte qu'il n'est pas étonnant que la vertu y fut condamnée. Ils l'exilèrent du Royaume, & ne lui acorderent que neuf jours pour mettre ordre à ses affaires, & quitter ses Biens & sa Patrie. Ne vous attendez pas à le voir s'épuiser en reproches & en regrets, sa vertu étoit trop pure pour s'abandonner à quelque action qui eut pu faire soupçonner son innocence; cet illustre Infortuné supporta la disgrâce avec une grandeur d'ame vraiment héroïque : lorsqu'on vint lui annoncer sa sentence, il l'écouta sans temoigner la moindre émotion, après quoi, s'adressant à celui qu'on lui avoit envoyé : „ allez,

„ lez,

„ lez , mon Ami , lui dit le Genereux
 „ D. Rodrigue , dites à mon Prince ,
 „ que je me soumets fans murmure à la
 „ dure neceffité qu'il m'impose ; affurez
 „ le de ma part , que je confondrai bien-
 „ tôt la malice de mes Ennemis , & que
 „ je lui fouhaite tant de bonheur , qu'il
 „ n'aye jamais fujet de me regretter. En-
 „ fuite il prit congé de fon Epoufe & de
 „ fes Enfans , pour fe retirer au lieu de fon
 „ exil.

Cependant il partit plutôt en Général victorieux qu'en Banni ; la plus grande partie de la Nobleffe , refoluë de partager avec lui les faveurs & les revers de la Fortune , l'acompana dans fa retraite : les gens de guerre acouroient en foule pour le fuivre , proteftans qu'ils étoient, refolus de verfer jusqu'à la derniere goutte de leur fang pour fon fervice , & l'affurant qu'ils le defendroient contre qui que ce fût , & qu'ils ne vouloient d'autre Chef que lui. Chacun étoit plus touché de fon malheur qu'il ne l'étoit lui même , & l'on blamoit hautement l'injustice du Roi de Castille. Si l'on veut trouver des exemples de la fidelité la plus incorruptible , il n'est pas befoin d'aller chercher chez les Grecs des Epaminondas , ni des
 Mil-

Miltiades ; ou des Camilles chez les Romains ; D. Rodrigue en fournit un , qui fera l'admiration de la Posterité la plus reculée. Cet intrepide Guerrier se voïoit à la tête d'une petite mais formidable Armée , dont chaque Soldat le regardoit comme son Père ; les Maures lui offroient des troupes & des places fortes pour s'y retirer : il ne tenoit qu'à lui de vanger son injure , il auroit pu , comme un autre Coriolan , faire trembler son ingrate Patrie , & punir ses lâches Perfecuteurs ; mais ce vertueux Héros avoit trop de magnanimité pour former de tels desseins ; bien loin de là , il vouloit contraindre son Prince par les services qu'il continuëroit à lui rendre , à lui redonner ses bonnes graces , & à reconnoître sa fidélité. Tels furent les généreux sentimens du Cid , qui le firent bientôt remonter au faite des Grands & triompher glorieusement de l'envie des jaloux , & de la credulité de son Roi.

D. Rodrigue , craignant que son Prince ne prît ombrage de ce qu'il étoit accompagné d'un corps de troupes assez considérable , il ne voulut pas donner à ses Envieux le tems d'aigrir l'esprit de

de D. Alphonse, mais il resolut de commencer par quelque action d'éclat, qui put le convaincre de la droiture de ses intentions; pour cet effet il assemble toute son armée, & après l'avoir rangée en bataille, il lui tint à peu près ce discours.

„ Braves & fidèles Castillans, qui
„ futes autrefois les Compagnons de
„ mes Victoires, & qui venez mainte-
„ nant partager mes disgraces: Vous,
„ qui avez si généreusement contribué
„ à me faire rendre quelques services à
„ l'Etat & à notre Monarque, je vois
„ avec plaisir, que le changement de
„ ma fortune, bien loin de ralentir vo-
„ tre amitié, n'a fait que redoubler vo-
„ tre zèle à mon égard. Si vous suivez
„ maintenant mes pas, & si vous mar-
„ chez sous mes enseignes, ce n'est plus
„ le devoir qui vous y engage, la seule
„ estime vous y porte; je reconnois com-
„ me je le dois l'importance du service
„ que vous me rendez, & l'obligation
„ qu'il exige de ma gratitude: cepen-
„ dant ce n'est pas assez de vous temoi-
„ gner ma reconnoissance par des paro-
„ les, il la faut effectuer; voulez vous
„ donc soutenir la reputation de nos

„ ar-

„ armes ? êtes vous résolus de m'être fi-
 „ dèles ? Je vous ouvrirai une vaste car-
 „ rière pour courir à la gloire , & je
 „ tâcherai de repondre à la haute idée
 „ que vous avez de mon courage & de
 „ ma prudence.

A ces mots , un bruit confus s'éleva
 parmi les Chefs & les Soldats , tous s'é-
 crièrent , qu'ils vouloient vivre & mou-
 rir avec lui , qu'ils le reconnoissoient pour
 leur Cid , qu'il n'avoit qu'à les conduire
 par tout où il voudroit , & qu'ils étoient
 prêts à repandre leur sang pour l'illustre
 Libérateur de l'Espagne. Eh bien ! s'é-
 cria D. Rodrigue , les voiant dans des
 dispositions si favorables , „ allons mon-
 „ trer au Roi , qu'un Innocent perfec-
 „ té , dont la fidélité fait tout le crime ,
 „ peut trouver assez de moiens pour se
 „ justifier : continuons à faire notre de-
 „ voir , persuadés que le Dieu que nous
 „ adorons , & qui protège toujours les
 „ opprimés , prendra notre cause en main ,
 „ & ne nous abandonnera pas. Après
 cette courte , mais pathétique harangue ,
 il ne voulut pas laisser ralentir l'ardeur du
 Soldat , il marche vers le territoire des
 Maures , ravage leur pays , les fait trem-
 bler jusque derrière leurs murailles , jette

O

l'é-

l'éfroi & l'épouvante par tout où il porte ses armes victorieuses, fait un butin capable d'enrichir toute son Armée, & après avoir obligé les Infidèles à quitter la campagne, il vient mettre le Siège devant le Château d'Alcofer.

Cette Place, la plus forte que les Maures eussent en Arragon, étoit située sur la pente d'un Rocher escarpé, on avoit mis en usage tout ce que l'art pouvoit fournir pour la fortifier, elle étoit gardée par une nombreuse garnison, & les Chrétiens l'avoient toujours regardé comme une Citadelle imprenable. D. Rodrigue ne se laissa pas intimider par ces obstacles, plus son projet lui paroiffoit difficile, & plus il trouvoit de gloire à l'exécuter; il favoit que ses gens le feroient plutôt par affection que par aucune vue d'intérêt, ainsi se confiant sur leur courage, il entreprit peut-être le plus hardi dessein dont l'Histoire fasse mention.

Les Maures aprenant que le valeureux Fils de D. Diegue commandoit le Siège, ils perdirent toute espérance de salut; ni la situation avantageuse de la Place, ni l'abondance des vivres, des munitions & des Troupes, ne furent point capables de

de les rassurer ; le seul nom de Cid jetoit la terreur dans leurs ames ; ils se crurent perdus sans ressource , s'ils faisoient une obstinée defence , de sorte qu'après un Siège qui dura peu de jours, ils implorèrent la clemence du Vainqueur & lui remirent le Château. Le Cid se voyant Maître de cette importante Forteresse, y mit une bonne garnison, dont les continuelles courses inquiétoient extrêmement les Maures, & les tenoient en bride. Le Roi de Valence, ayant appris la reddition d'Alcofer, commença à redouter le voisinage de D. Rodrigue, & songea aux moyens de recouvrer cette Place. Il y envoya une nombreuse Armée, sous la conduite de deux de ses plus braves Capitaines, avec ordre de ne pas revenir, sans lui apporter la tête du Cid. Le Fils de D. Diegue ayant eû avis de leur marche, s'opose à leur passage, les charge si brusquement qu'il les met en deroute, taille le plus grand nombre en pièces, & poursuit le reste jusque sur le territoire de Valence, faisant main basse sur tous ceux qu'il trouve sous les armes, & enfin n'ayant plus d'Ennemis à combattre, il revient à Alcofer, pour y faire reposer ses Troupes.

Tous ces heureux succès ne lui firent pas oublier son devoir envers D. Alphonse: comme il ne cherchoit que les occasions de lui donner tous les jours de nouvelles marques de sa fidélité & de sa soumission, il lui envoya trente chevaux, dont les harnois étoient d'une magnificence Royale; il y joignit un pareil nombre d'Esclaves, pour les conduire, & lui écrivit une lettre très respectueuse: elle contenoit en substance, „ qu'il lui de-
 „ mandoit pardon, d'avoir pris les ar-
 „ mes sans un ordre exprès de sa part;
 „ qu'il n'avoit eû d'autre dessein que de
 „ lui donner des preuves évidentes de
 „ son zèle; qu'il auroit crû manquer à
 „ son devoir s'il étoit demeuré oisif,
 „ tandis qu'il se presentoit des occasions
 „ favorables pour lui rendre service; que
 „ si cependant il avoit été assez mal-
 „ heureux pour avoir fait quelque de-
 „ marche qui pût lui déplaire, il étoit
 „ prêt de subir la peine, que sa Ma-
 „ jesté daigneroit lui imposer, l'assu-
 „ rant qu'il se montreroit toujours fi-
 „ dèle Sujet, & qu'il n'ambitionneroit
 „ que l'honneur d'obéir au plus grand,
 „ & au plus juste des Rois.

Cette lettre desarma la colère de D.
 Al.

Alphonse ; il vit avec chagrin qu'il avoit trop ajouté foi aux malicieux artifices de ses Courtifans ; voulant donc reparer sa faute , il traita fort honorablement les gens que le Cid lui avoit envoyé , & reçut son present avec beaucoup d'estime ; ensuite il le félicita du succès de ses armes , le pria d'oublier le passé , l'affura de toute son Amitié pour l'avenir , & l'exhorta de travailler toujours pour ses interêts. Il est vrai qu'il ne le rapella pas à la Cour , mais il favoit combien sa présence étoit nécessaire pour tenir les Maures dans le respect , puis qu'ils se feroient indubitablement revoltés , dès que leur Vainqueur auroit quité les Frontières. Neanmoins le Roi de Castille , voulant lui donner des preuves réelles de sa bienveillance , il donna une permission générale à tous ceux qui voudroient aller servir sous D. Rodrigue , avec ordre de lui obéir comme au Général en Chef de ses Armées. Aussitôt on vit paroître de toutes parts un concours considérable d'Officiers & de Soldats , qui venoient se rendre dans le Camp du Cid ; son Armée s'augmentoit de jour en jour ; chacun s'empressoit à se rendre auprès de lui , de sorte que ce magnanime Capitaine se vit

bientôt dans son ancien lustre , & ce sombre nuage , ne servit qu'à rehausser l'éclat de ses éminentes vertus.

D. Alphonse voyoit avec plaisir l'estime qu'on avoit pour un homme , à qui l'Espagne avoit tant d'obligation ; plus il consideroit la conduite de D. Rodrigue , plus il étoit mortifié de l'avoir traité si indignement , aussi fit-il tous ses efforts , pour lui faire oublier le tort qu'il lui avoit fait. Le Cid , aussi bon Chrétien que vaillant Capitaine , acheva de se concilier l'amitié de tout le monde , par la conduite qu'il tint à l'égard de ses Ennemis. Bien loin de faire servir sa nouvelle faveur à sa vengeance , il supplia son Prince de leur pardonner , & de croire qu'un zèle indiscret les avoit porté à en agir de la sorte avec lui. Rare exemple de la perfection de la morale Evangelique , qui paroît si difficile à la pluspart des Chrétiens ! Environ ce même tems , les Enfans du Roi de Navarre , à qui on avoit enlevé leur Royaume , eurent recours au généreux D. Rodrigue : il les prit sous sa protection , & les mit à couvert contre les embuches de leur Oncle D. Raymond , qui avoit assassiné leur Père pour se rendre maître de
la

la Navarre. Je craindrois d'abuser de votre patience, poursuivit M. de Beaulne, si je vous raportoïis en détail toutes les grandes actions du Cid, je serois obligé de raconter l'Histoire générale d'Espagne, ce récit me meneroit trop loin, je m'aperçois même que je me suis déjà trop étendu, je me bornerai donc aux principales circonstances de sa Vie.

Les Maures d'Andaloufie, voyant D. Rodrigue occupé en Arragon, crurent n'avoir plus rien à craindre, ainsi ils se revoltèrent sous la conduite de leur Chef Almofala, qui mit en campagne une redoutable Armée, pour venir fondre sur la Castille. Cette rebellion fit trembler D. Alphonse; ses Troupes consternées refusèrent de marcher contre l'Ennemi, les Infidèles s'avancoient à grandes journées, & l'on ne voïoit par tout que trouble & que confusion. Dans cette perplexité, il ne trouva point d'autre moyen pour écarter cet Orage, que de rapeller le Cid; il le fit donc revenir à la Cour, le reçut avec mille marques d'amitié, & de confiance, & fit en sa faveur une Loi, par laquelle il ordonnoit, qu'un Grand de Castille, condamné à l'exil, auroit trente jours pour se

preparer à subir son arrêt.

Le retour du Fils de D. Diegue releva le courage abatu des Castillans; leur crainte se dissipa; ils ne doutèrent plus du succès de cette Guerre, qui leur avoit paru si redoutable, & ces mêmes Soldats, qui peu auparavant trembloient au seul nom d'Almofala, ne respirent plus que le combat, & se disposent à marcher à la rencontre des Maures avec une fermeté inconcevable. Le Cid ayant fait la révuë de ses Troupes, & donné les ordres necessaires, partit pour l'Andalousie comblé d'éloges de son Prince & de tout le Peuple. Les Infidèles furent saisis de crainte, aprenant que D. Rodrigue, qu'ils croïoient en Arragon, étoit à leurs portes; ils commencèrent à se mutiner, & demandoient à grands cris qu'on les ramenât chez eux; leur Général eût beaucoup de peine à les retenir auprès de lui; ils n'obéirent qu'à regret, & marchèrent au combat avec repugnance; en vain Almofala montra-t'il beaucoup d'intrepidité; ses Soldats intimidés ne purent soutenir le choc impetueux de l'Armée Espagnole; il fut fait Prisonnier; ses Troupes dispersées cherchèrent leur salut dans la fuite & abandonnèrent le

le champ de bataille aux Chrétiens. Le Triomphant D. Rodrigue s'empara du Château de Garados , & assoupit entièrement cette revolte. Les Peuples charmés de ces grandes actions, ne l'appelloient plus que le Libérateur de sa Patrie , la Terreur & l'Efroi des Infidèles , le Défenseur & le Protecteur de la Religion.

Notre Heros ayant pacifié ces troubles, voulut terminer la Campagne par quelque action digne de son grand courage. Pour cet effet il entre en Arragon , & attaque Alfagio Roi de Denia. Ce Prince implora le secours de D. Sanche Roi d'Arragon , qui lui envoya un corps de troupes assez considérable; leur union ne servit qu'à rendre la victoire du Cid plus glorieuse ; il batit les Alliés, & en fit un si grand carnage , que ces deux Princes eurent bien de la peine à regagner les Capitales de leurs Royaumes. Après avoir de cette manière dompté les Rebelles , il leur imposa un tribut annuel , & leur fit donner des Otages, pour sûreté de leur bonne conduite. Ensuite voyant que tout étoit calme & tranquille , il revint en Castille, où il donna quelque relache à ses travaux.

O 5

D.

D. Alphonse ne voulut pas diferer davantage à recompenser ce fidèle serviteur ; il le fit venir à la Cour, & lui donna pour gratification, les Villes de Briviesca, de Berlanga, & d'Arcejona ; après quoi il se retira pour quelque tems sur ses terres, afin de s'y reposer de ses fatigues, & de se préparer à de nouvelles entreprises.

Il sembloit que le Cid ne fut né que pour éprouver toutes les prosperités auxquelles un Mortel puisse prétendre ; cependant la Divine Providence voulut l'éprouver par quelque endroit sensible, de peur qu'une trop constante félicité ne lui fît oublier la source d'où procedoit son bonheur. D. Rodrigue avoit un Fils nommé D. Diegue, ce jeune rejetton de la Famille de Vivar faisoit toute sa joye : il prenoit un singulier plaisir à lui donner une éducation parfaite, & à lui inspirer des sentimens vertueux & convenables au rang qu'il esperoit lui faire tenir quelque jour. Il fut trompé dans son atente : ce Fils, l'objet de toutes ses espérances, fut tué dans une bataille qui se donna contre les Maures. Le Roi de Castille écrivit à D. Rodrigue une lettre remplie d'expressions tendres &

& affectionnées par laquelle il lui temoignoit la part qu'il prenoit à cette perte. Le Cid lui fit reponse, que véritablement la mort de son Fils lui étoit fort sensible ; qu'elle lui paroissoit d'autant plus douloureuse, qu'il s'étoit flaté de le voir marcher quelque jour sur ses traces, & donner à son Roi des marques de la reconnoissance qu'il ressentoit, pour tous les bienfaits dont il avoit daigné l'honorer ; mais que d'un autre côté, ce lui étoit une grande consolation d'apprendre que ce cher Fils avoit perdu la vie en combattant sous les yeux de son Prince, & pour les intérêts de sa Patrie. Au reste, il supporta cette perte avec une constance sans exemple, & assista aux obsèques de son Fils avec une tranquillité magnanime, digne de l'illustre Protecteur des Chrétiens. Le Corps du jeune D. Diegue fut inhumé dans l'Eglise du Monastère de St. Pierre de Cardenas, où l'on montre encore son tombeau. Excepté ce desastre, D. Rodrigue se trouvoit dans une situation bien agréable, il commandoit une Armée independante de la Couronne ; ses Soldats le regardoient comme leur Père, & l'on voïoit regner entre eux une noble

ble

ble émulation, à qui s'aquiteroit le mieux de son devoir. Son Prince en agissoit avec lui plutôt en Ami qu'en Souverain ; il étoit l'arbitre de tous les différends qui survenoient dans le Royaume ; son avis décidoit de la guerre & de la paix ; il étoit aimé de ses Vassaux, craint & redouté de ses Ennemis, & admiré même de ses Envieux ; tellement la vertu se fait respecter par ceux la même, qui ne daignent pas la mettre en pratique.

Le Nom du Cid étoit devenu si redoutable, que la pluspart des Princes Infidèles recherchèrent l'alliance de ce grand homme ; le Roi de Sarragosse fut le premier qui lui demanda son amitié ; il eut le bonheur de l'obtenir, & le Cid voulut l'honorer d'une visite, qu'il lui vint faire à Sarragosse. On le traita en Souverain ; il reçut tous les honneurs qu'auroit pû exiger D. Alphonse lui même ; les Femmes & les Vicillards acouroient en foule, pour voir un Héros, dont on leur racontoit tant de merveilles, & dont la valeur leur avoit été si souvent funeste : toute la Ville retentit de cris de joye, quand on fut que le Cid étoit devenu l'allié & l'ami du Roi de

de Sarragoffe: les Habitans se crurent en sûreté, puis qu'il ne tourneroit plus ses armes contre eux.

Tandis que D. Rodrigue étoit à la Cour de ce Prince, il reçut des nouvelles qui l'obligèrent à se mettre au plutôt en campagne; le Roi de Denia avoit assiégé la Ville de Valence alliée & tributaire de la Castille; notre Héros piqué de l'outrage qu'on faisoit à son Roi, en ataquant une Ville qui s'étoit mise sous sa protection, résolut de punir l'insolence des Rebelles: ne voulant donc pas leur donner le tems de se retrancher, il part aussitôt accompagné du Roi de Sarragoffe, & marche droit à Valence. Les Maures qui s'étoient flattés de prendre la Ville avant qu'elle put être secourüe, furent bien surpris d'entendre que le Cid marchoit vers eux à grandes journées; le Roi de Denia ne jugea pas à propos de l'attendre de pié ferme; il n'ignoroit pas que ses Troupes étoient saisies de crainte, & qu'elles ne pourroient jamais soutenir le choc de l'Armée guerriere du Cid, de sorte qu'il leva honteusement le Siège, & se retira chez lui. D. Rodrigue à son arrivée, ne trouva plus d'Ennemis à combattre; il se contenta de rassu-

rer

rer les Habitans , qui le reçurent comme leur Libérateur , & lui donnèrent les éloges que meritoient l'importance du service qu'il venoit de leur rendre. D. Alphonse aprenant la délivrance de cette Ville , avant qu'il eut eu des nouvelles du Siège , fut très content de la diligence du Cid & lui en témoigna sa reconnaissance , par une lettre très obligante. Cependant D. Rodrigue se jetta sur quelques petits Princes qui commandoient autour de Valence & qui avoient favorisé l'entreprise du Roi de Denia. Il s'empara de leurs Châteaux & de leurs Forts , où il mit de bonnes garnisons , les reduisant de cette manière au point de ne lui pouvoir causer aucune inquiétude à l'avenir. Pendant que le Cid voloit de Victoire en Victoire , il arriva une revolution qui mit le comble à sa félicité & qui lui fit mériter le beau surnom de Conquerant.

Abensafa Chef des Almoravides , s'étant fait un parti considérable , se rendit maître de Valence , par la trahison des Citoyens ; il fit même assassiner le Roi Haga , & usurpa la Souveraineté de cette Ville. Cette noire perfidie fit prendre au Cid la résolution la plus hardie

die

die dont on ait peut-être jamais entendu parler. Il forma le dessein, non seulement de punir le Traître, mais aussi de réduire Valence sous la domination du Roi de Castille; entreprise qui paroîtra sans doute téméraire, mais dont il vint glorieusement à bout.

Tout sembloit lui pronostiquer une issue funeste; cette Ville étoit la plus grande & la mieux fortifiée de l'Espagne; elle renfermoit l'élite des Troupes Maures & on avoit eu soin de la fournir d'une grande quantité de munitions, qui pouvoient lui faire soutenir un très long Siège; les vivres y étoient en abondance, & les plus fameux Généraux des Infidèles s'y étoient rendus pour la défendre. D'un autre côté elle étoit située au milieu de plusieurs Princes redoutables, qui étoient à portée de la secourir, & qui ne manqueroient pas d'employer toutes leurs forces pour faire échouer le dessein du Cid. Tous ces obstacles n'étonnèrent pas D. Rodrigue, il en prévint les conséquences, mais son courage & sa prudence lui fournirent assez de moyens pour les surmonter. Il assiégea la Ville; la presse vivement pendant plusieurs mois, & après une vigoureuse résistance.

sistance, il la contrainst enfin à se rendre. De cette manière tomba entre les mains des Chrétiens, une Place qui peu de tems auparavant bravoit toutes les forces du Royaume. La Providence voulut se servir de l'illustre Fils de D. Diegue pour executer un dessein, que tous les Rois d'Espagne avoient regardé comme impossible & au dessus des forces humaines.

Non content de la prise de cette Place, D. Rodrigue voulut conserver sa nouvelle conquête: chose difficile, de se maintenir dans une Ville environnée d'Ennemis de tous côtés! Le premier soin du Vainqueur fut de rétablir la Religion Chrétienne, & de planter la Croix du Sauveur du Monde sur les ruines de l'Idolatrie. Pour cet effet il établit un Evêque à Valence, & abolit les superstitions des Infidèles; ensuite il fit venir sa Femme & ses Enfants, pour prendre part à sa joye, & à celle que devoit ressentir toute la Chrétieneté: après quoi il s'acquitta de ses devoirs envers son Roi; il lui envoya deux cent des plus beaux chevaux, avec autant de Cimetères à la Moresque atachés aux arçons des selles. Ce fut alors que le Cid se vit au comble de ses souhaits:

haits : Maître de la plus considérable Ville du Royaume, Protecteur des Rois voisins, dont la plûpart étoient ses Tributaires; Chef d'une Armée invincible; Favori de son Roi; Père de deux Princesses, dont les premiers Seigneurs d'Espagne briguoient l'alliance; Mari d'une Epouse qui faisoit tout son bonheur, rien ne manquoit à sa félicité, puisque son ambition se tint toujours dans les étroites bornes de la vertu, & ne lui fit jamais souhaiter le titre de Roi.

Les Maures consternés de recevoir tant d'échecs funestes, qui paroissoient leur annoncer une ruine totale, n'osèrent se remuer de longtems, & laissèrent à leur Vainqueur celui de se fortifier & de se munir contre toutes les entreprises dont il étoit menacé. Pendant cet intervalle que lui laissoient les Infidèles, il songea à établir ses Filles & à leur chercher quelque parti avantageux. Parmi ceux qui aspiroient à ce bonheur étoient les Infants de Carrion, dont l'ainé s'appelloit D. Diegue & le Cadet D. Ferdinand. D. Rodrigue, malgré toute sa prudence, se laissa éblouir par le haut rang de ces Princes, & leur supposant des merites convenables à leur illustre

P

naif.

naissance , il leur donna ses Filles en mariage , & se crut fort heureux d'avoir fait un choix qui lui parut si beau & si bien assorti. Il ne tarda guères à s'apercevoir que bien loin d'avoir de quoi s'aplaudir, il avoit au contraire toutes les raisons du monde de s'atrister , & de deplorer le sort de ses Enfans , qui se trouvoient si malheureusement partagés. Voici ce qui fut la première cause de l'infortune de ces deux illustres Princeesses.

Les Espagnols aiment naturellement la bravoure , & n'ont aucune estime pour ceux qui se rendent coupables de quelque lâcheté. Si jamais ces beaux sentimens se trouvèrent dans les Habitans de ce Royaume, ce fut pendant le tems où vécut notre Héros. On conviendra sans peine, que dans un Siècle où l'on devoit avoir continuellement les armes à la main , pour défendre sa liberté & sa Religion contre les Usurpateurs, on devoit naturellement faire beaucoup de cas de ceux qui se signaloient, par leur valeur & leur zèle à soutenir les intérêts communs. Jusque là les Gendres du Cid n'avoient encore rien fait qui pût les distinguer, on en attribuoit la cause à leur jeu-

jeunesse, & l'on ne doutoit pas que l'exemple de leur Beau-père, ne les portât à se rendre dignes de l'alliance d'un tel Héros. Le Peuple se flatoit de trouver dans ces jeunes Princes de quoi se consoler, en cas que la Providence vint à enlever le Brave Fils de D. Diegue. Ces flateuses espérances s'évanoüirent, pour ainsi dire en naissant, puisque les Infants de Carrion montrèrent bientôt, qu'ils n'avoient rien de noble que le nom, & qu'on avoit tort d'avoir la moindre confiance en leur bravoure. Se trouvant un jour à la Chasse avec divers autres Seigneurs de la Cour, le hazard leur fit rencontrer un Lion, qui se mit en devoir de les ataqer: les deux Princes quoique bien armés, prirent incontinent la fuite, & laissèrent leurs compagnons en proye à la furie de cet Animal. Le Lion fut d'abord étendu par terre, & ils eurent la mortification de voir qu'on n'avoit pas eu besoin de leur secours, pour se dégager de ce peril. Cette affaire fit beaucoup de bruit à la Cour; le Cid en fut au desespoir; il en fit de vives reprimandes aux Infants, & les exhorta à reparer cette faute, par quelque action vigoureuse, qui put faire cesser les soupçons

qu'on avoit formé de leur peu de courage. Ils s'excusèrent le mieux qu'il leur fut possible, & l'assurèrent qu'il ne seroit pas longtems sans avoir des preuves réelles de leur valeur.

Peu de tems après on aprit qu'un corps de Troupes venant d'Afrique étoit sur le point de faire une descente, pour se joindre à leurs Compatriotes : les Castillans reçurent ordre de marcher, pour empêcher, s'il étoit possible, le dessein des Ennemis. Mais jugez qu'elle dut être la douleur de D. Rodrigue, lorsqu'il aprit que ses Gendres refusoient hautement de se trouver à cette Expédition. En vain leur remontra-t'il leur devoir ; ses prières & ses menaces furent également inutiles ; ils persistèrent dans leurs refus, & le Cid fut obligé de partir, sans pouvoir goûter la satisfaction de se voir suivre par ces deux lâches, qui devinrent ainsi, la risée des Officiers & des Soldats. Comme la cruauté est le caractère des ames lâches & timides, bien loin d'être pénétrés de leur faute, ils résolurent de se venger de la manière la plus indigne. Ils dissimulèrent leur ressentiment, & feignant d'avoir changé d'avis, ils quittèrent la Cour de Valence,

sous

sous pretexte de retourner chez eux, pour y préparer leurs équipages, afin d'aller joindre au plutôt leur Beau-père, & vaincre avec lui, où mourir glorieusement à ses côtés.

Tout le monde loua cette noble résolution, & D. Alphonse qui y fut trompé comme les autres, les assura de toute son estime, en cas qu'ils repondissent aux idées qu'on commençoit à se former d'eux. Les Filles de D. Rodrigue charmées, de voir que leurs Epoux alloient se reconcilier avec leur Père, les suivirent avec joye, pour les accompagner jusque sur les Frontières. Les deux Traîtres étant arrivés dans une Forest près de leur Territoire, ils maltraitèrent cruellement leurs malheureuses Epouses, & après leur avoir fait souffrir mille outrages, ils les abandonnèrent atachées à deux arbres, à la merci des Bêtes féroces. Les Perfides se retirèrent ensuite à Carrion, & songèrent à se defendre contre la fureur de leur Beau-père, qui ne manqueroit pas de venir fondre sur eux, dès qu'il auroit appris cette horrible cruauté. Les Infantes restèrent quelque tems dans la deplorable situation où leurs indignes Epoux les avoient laissées, & sans quel-

ques Villageois, que la Providence envoya à leur secours, elles seroient sans doute mortes de douleur & de tristesse. Ces bonnes gens ayant trouvé les Princesses dans un état si pitoyable, ils les delièrent, & trouvèrent le moien de les reconduire à Valence. Le Cid aprenant cet defastre, resolut de s'en vanger, cependant il ne voulut rien faire sans l'aveu & le consentement de son Roi; ainsi avant toutes choses, il fut lui demander Justice de l'outrage fait à ses Filles. D. Alphonse fut indigné d'apprendre l'action des Infants, toutefois pour observer la coûtume de ces tems là, il leur permit de se battre en Champ Clos. Les deux Traîtres furent blessés, désarmés, & convaincus du crime dont on les acusoit; après quoi ils furent exilés sur leurs terres, & regardés comme des infames, indignes de jamais porter les armes.

D. Rodrigue fut très sensible à cet affront, & en témoigna beaucoup de chagrin, néanmoins sa mortification fut bientôt apaisée, par l'honorable alliance que contractèrent ensuite les deux Princesses. D. Ramire, Fils du Roi de Navarre, & D. Pédre Infant d'Arragon, les demandèrent en mariage; la cérémonie

nic

nie s'en fit à Valence , avec toute la pompe & la magnificence possible , & ce qui rendit cette fête plus brillante , fut l'arrivée des Ambassadeurs du Roi de Perse , qui vinrent au nom du Sophi demander l'amitié du Cid , dont la renommée étoit déjà parvenue au delà du Gange. Quelle Gloire pour ce Héros , de voir que le plus redoutable Monarque de l'Asie lui demandoit son estime & lui offroit la sienne ! Honneur , que ce Prince auroit sans doute refusé à bien de têtes couronnées , & qu'il n'avoit pas acordé à D. Alphonse lui même ! D. Rodrigue avoit déjà tenu la ville de Valence pendant quatre ans , il y entretenoit un corps de Troupes considérable & bien discipliné , qui non seulement étoit en état de defendre la Place , mais dont même les frequentes courses mettoient tout le Pais d'alentour sous contribution : tous les efforts qu'avoient fait les Infidèles pour la reprendre , avoient été inutiles ; ils commençoient déjà à desespérer d'en pouvoir jamais venir à bout , lorsque Bucar Général Maure passa d'Afrique en Espagne avec une nombreuse Armée. Ce secours imprévu , releva le courage des Ennemis,

ils se joignirent aux nouveaux venus, & marchèrent vers Valence, pour en entreprendre le Siège. Jamais Ville ne fut plus rudement ataquée ni mieux défendue; la plus grande partie de la Noblesse s'y étoit enfermée pour être témoin des actions de D. Rodrigue, & pour apprendre sous ce Grand Homme l'art de défendre une Place. Les Maures ne purent soutenir le choc des Chrétiens; voyant qu'ils perdoient journellement beaucoup de monde & que leur Armée diminuoit à vuë d'oeuil, ils se retirèrent pour reparer, s'il étoit possible, une perte si considérable. Quelque tems après ils revinrent à la charge, cependant ils ne réussirent pas mieux que la première fois, & ils furent obligés de lever honteusement le Siège. Bucar irrité de ces mauvais succès, vint l'assiéger pour la troisième fois, à dessein de s'en rendre le Maître, ou d'y perdre la vie: néanmoins il auroit encore certainement échoué, si le Cid ne fût tombé malade.

Cet intrepide Guerrier avoit essuyé dans ces trois Siéges consecutifs, trop de fatigues pour n'y pas succomber; il étoit jour & nuit sous les armes; on le voïoit

cou-

courir par tout, exhortant les uns & consolant les autres, falloit-il faire des sorties, c'étoit lui qui menoit les Castillans au combat, & les encourageoit par son exemple à defendre vigoureusement leur liberté, & sur tout les interêts de Dieu même, en combattant contre les Ennemis jurés des Chrétiens. Ce n'étoit pas tout encore: D. Rodrigue, aussi charitable que courageux, alloit visiter ceux que les blessures empêchoient de servir; il leur procuroit ce qui leur étoit nécessaire & ne negligeoit rien pour adoucir leurs peines. Les veuves de ceux qui étoient morts dans le combat étoient soignées & recompensées, chacune selon son rang & sa qualité. En un mot, le Fils de D. Diegue se comportoit d'une manière à s'atirer la bénédiction du Ciel & l'amour des Hommes. D. Rodrigue, à qui on peut à juste titre attribuer, ce qu'on dit autrefois d'un célèbre Empereur Romain: qu'il eut été à souhaiter, qu'il n'eut jamais regné, ou bien qu'il ne fut jamais mort. D. Rodrigue dis-je, ne pouvant résister à tant de travaux, tomba dangereusement malade.

Ce Héros s'apercevant qu'il tendoit vers

P 5

la

la fin de sa glorieuse carrière, il se prépara à paier le tribut que la nature exige de tous les Mortels, néanmoins tout mourant qu'il étoit, il ne laissoit pas de donner ses ordres pour la defence de la Place, & aussi longtems qu'il vécut, Bucar eut toujours du desavantage, & fut continuellement repoussé. Le Cid sentant diminuer ses forces, & voiant approcher sa fin, il ordonna, qu'aussitôt qu'il seroit mort, ses Officiers & ses Soldats sortissent de Valence en ordre de Bataille, & emportassent son corps en Castille.

Si jamais les Espagnols avoient marqué leur zèle pour ce brave Capitaine, ce fut sans doute lorsqu'ils se virent sur le point de le perdre pour jamais; on ne voïoit que deuil & que larmes dans toute la Ville; les Temples étoient remplis d'affligés qui venoient implorer le secours du Ciel en faveur du Libérateur de la Castille; les Soldats faisoient retentir l'air par leurs gemissemens, & desiroient de pouvoir le suivre jusque dans la mort même. La Providence regardant la terre comme indigne de posséder plus longtems ce précieux trésor, l'enleva dans le sein de la véritable gloire & de la parfaite

51

félicité. Les Troupes executèrent ponctuellement les derniers ordres de leur Général. Le corps de D. Rodrigue fut porté par les principaux Officiers à la tête de l'Armée Chrétienne. La Victoire qui l'avoit toujours suivi pendant sa vie, n'osa pas même l'abandonner après sa mort, car les Castillans étant sortis de la Ville pour conduire la pompe funébre, les Maures, pensant qu'il venoit les attaquer, levèrent le Siège, & se retirèrent en desordre: il fut inhumé dans l'Eglise de St. Pierre de Cardenas, où l'on voit encore cinq tombeaux, savoir, ceux du Cid, de son Epouse, de son Fils & de ses deux Filles. Ainsi mourut le brave D. Rodrigue, L'Amour des Peuples, le Soutien de son Prince & de sa Patrie, le Défenseur de la Foi, & la Terreur des Infidèles. Au reste, les Maures voyant leur meprise se rallièrent aussitôt, & prirent Valence, qu'ils possédèrent encore quelque tems, jusqu'à l'an 1238 que Jaques I. Roi d'Arragon la leur enleva & la rendit ainsi aux Chrétiens.

Voilà, Messieurs, ajouta M. de Beaulne en finissant son discours, ce que j'avois à dire du Cid: aimant comme vous faites la vertu & le véritable Héroïsme,
 j'ai

j'ai tout lieu de me flater que la beauté du sujet, vous aura dedommagé de l'excessive longueur de mon récit.

Une Histoire aussi interessante & diversifiée par un si grand nombre d'événemens mémorables, nous causoit un plaisir extrême; nous ne pouvions assez admirer la précision avec laquelle mon Gouverneur venoit de rapporter tant d'actions différentes, & les belles reflexions dont il avoit orné son discours, nous parurent si solides, que nous passames encore quelque tems à en raisonner. On examina les excellentes qualités de l'Invincible D. Rodrigue, & après un mur examen on convint, que l'Antiquité ne pouvoit fournir un Héros qui put lui être comparé, puisqu'il réunissoit en sa personne toutes les vertus qu'avoient possédé les Grands Hommes, qui ont immortalisé leur memoire. Nous lui trouvames la Magnanimité d'Epaminondas, la Constance de Miltiade, la Valeur d'Achile; la Sagesse de Nestor, la Prudence d'Ulisse, en un mot, il nous parut un illustre assemblage de toutes les perfections. Ce qui nous sembla mériter le plus notre admiration, étoit cette égalité d'humeur qu'on remarquoit dans toute sa conduite.

Exemt

Exempt des foibleſſes & des contradictions ſi naturelles à l'homme, il étoit toujours également ſatisfait dans quelques circonſtances qu'il put ſe trouver. Il regardoit les diſgraces comme incapables d'abatre un courage qu'anime la vertu ; les proſpérités, loin de l'ébloüir, l'engageoient au contraire à ſe tenir ſur ſes gardes, & à en mériter la continuation. Ces remarques firent inſenſiblement rouler la converſation ſur le contraſte qu'on trouve ordinairement dans la pluspart des Hommes, dont l'inconſtance & la légèreté fait tout le malheur. D. Henrique qui aimoit extraordinairement à parler de ces fortes de choſes, nous dit, qu'il lui étoit tombé par hazard entre les mains un manuſcrit François, qui contenoit un recueil de pluſieurs pièces de Poëſie ſur différents ſujets ; que parmi elles il en avoit trouvé une ſur les contradictions du cœur humain, qui lui avoit paru inimitable. M. de Beaulne fut curieux de voir des vers dont on lui faiſoit un ſi bel éloge, D. Henrique eut la complaiſance d'aller prendre ce livre dans ſon cabinet : mon Gouverneur nous en fit la lecture avec tant de grace, que nous en fumes enchantés : les beaux ſentimens que le Poëte fait briller dans

dans son Ouvrage, me parurent si justes & si solides, que je pris une copie de cette pièce, & comme je l'ai toujours conservée précieusement parmi mes papiers, j'ai cru obliger mes Lecteurs, en leur communiquant un morceau si digne de l'attention du Public.



LES CONTRADICTIONS DE L'HOMME.

*Homme à tes propres yeux difficile Problème,
Non, je ne puis te définir;
Quelles extrémités, pour t'expliquer toi
même,
Es tu forcé de réunir?
Mon devoir me condamne au soin de me con-
noître,
Je sonde le fond de mon Etre,
Effraié du Cahos qu'il me laisse entrevoir,
Je ne découvre en moi par mes efforts péni-
bles,
Qu'un monstrueux amas d'Etres incompati-
bles,
Que je vois, sans les concevoir.*



*Si j'observe, attentif, cette vivante argile,
De mon Ame l'étroite Prison,*

Quel

Quel contraste étonnant, sa structure fragile
 Présente-t-elle à ma Raison !

Du choc des Elemens unis pour se combattre,
 Mon corps déplorable Théâtre,
 Soutient, prêt à croûler, leur divorce con-
 stant,

Quand je vois de quels maux cette Guerre
 est suivie,

Je ne suis plus surpris des bornes de ma Vie,
 Je le suis de vivre un Instant.



Et le Froid, & le Chaud, & le Sec &
 l'Humide,

A me détruire conjurés,
 Se livrent dans mon sein une Guerre homi-
 cide,

Dont je sens mes Flancs déchirés !
 Une fatale ardeur dans mes Veines s'allu-
 me,

Et tandis qu'elle me consume,
 L'Onde lutte avec elle, & va me sommerger.
 Ciel ! j'étois dans le Centre où ces fiers ad-
 versaires

De la Mort, qui m'obsède, effraians E-
 missaires,

Devroient s'unir pour te venger.



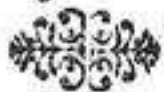
Mais ce souffle immortel, qui me meut, qui
 m'anime,

Qui

Qui ne peut être divisé.
Moins que mon foible corps par un divorce
intime,

Doit être à lui même opposé?
Que dis je? au même sort mon Ame con-
damnée,

De la Discorde semble née:
Tout est Guerre & Tumulte, en ses prompts
Mouvements,
Ciel! si tu ne fixois mes doutes téméraires,
Je croirois réunir autant d'Ames contraires,
Que j'éprouve de sentimens.



D'attributs opposés, surprenant assemblage,
Mon Esprit veut s'aprofondir,
Il s'observe, il se suit, de son douteux par-
tage

Doit il se plaindre ou s'aplaudir?
Quand il s'ouvre une route inconnüe au
Tonnerre

Parcourt les Cieux, pèse la Terre,
Sonde de l'Univers le Mistère profond,
Périt, lors qu'il a cru dévoiler la Nature,
D'un Ver, d'une Fourmi la subtile stru-
cture

Le déconcerte, & le confond.



Vif, perçant, il prevoit les Effets dans la
Cause,

Et

Et les succès dans les Projets,
 Stupide, à mille erreurs l'Aveuglement
 l'expose,
 Sur les plus vulgaires sujets;
 Sublime, lumineux, téméraire peut-être,
 Jusqu'au sein du Souverain Etre,
 Il élève un regard curieux, mais borné;
 Tu t'irrites Grand Dieu! de cette audace
 extrême,
 Et c'est pour l'en punir qu'à s'ignorer soi
 même,
 Ta Justice l'a condamné.



Qu'est-ce que la Raison? la source varia-
 ble,
 Des Verités, & des Erreurs;
 Ici des Passions adverse implacable,
 Là, complice d' leurs fureurs.
 Ici pour la Vertu, là, contre son Empire,
 Toujours prête à se contredire
 D'un ton imperieux on l'entend décider;
 Tous les Mortels, du Ciel l'ont reçue en
 partage,
 A peine deux d'entre eux malgré cet avan-
 tage,
 Ont ils jamais pu s'acorder.



Mais, quelle obscure Enigme? O vous dont
 le genie!

Q

Des

*Des plus sombres Nuits est Vainqueur ;
Prétez moi les clartés que le Ciel me denie,
Sauriés vous m'expliquer mon Cœur ?*

*Ce Cœur , ce composé de penchans , de ca-
prices ,*

*De demi Vertus & de Vices ,
L'un à l'autre oposés , l'un à l'autre en-
chainés ,*

*Le Moteur est l'objet d'une guerre éternelle,
L'Esclave & le Tiran des Monstres qu'il
recèle ,*

'A s'entre-détruire obstinés.



*L'Amour , l'Ambition , l'Avarice , la
Haine ,*

*Ont sur lui des droits presque égaux ,
Chacun d'eux le dispute , & sous son Joug
l'entraîne ,*

Sans l'arracher à ses Rivaux.

*A la fin je le vois par un destin bisarre ,
Tendre , Cruel , Prodigue , Avare ,
Fier , Rampant , Téméraire & Timide en
un jour ,*

*Au sein de la Vertu criminel par sur-
prise ,*

*Quelques-fois lâche Amant d'un Objet qu'il
méprise ,*

Quelques-fois jaloux sans amour.



Un Objet l'a frappé, quels transports ! quel
delire !

Le trouble en son sein s'établit,
L'obstacle l'aiguillonne, & le refus l'atire,
L'Objet en fuyant s'embellit.

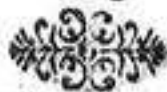
C'en est fait ; il l'obtient, à peine il le
possède,

Qu'aux transports le dégoût succède ;
Quoi ! soudain tant d'Apas ont pu s'évan-
noïir ?

Fortune, son travers rend tes Dons inu-
tiles,

Son sort est d'être en proie à de souhaits
stériles,

Ou de posséder sans jouir.



Le Vice, & la Vertu jaloux de sa Con-
quête,

Le pressent, il n'ose choisir,
Prêt à céder à l'un, l'autre aussitôt l'arrête,
Par la Crainte ou par le Plaisir.

A-t-il enfin opté, son Choix ne peut lui
rendre,

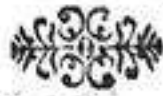
La Paix qu'il avoit lieu d'attendre ;
Vertueux, quels combats ! Vicieux, quels
remords !

Le penchant, le devoir tour à tour se l'ar-
rachent,

Q 2

Et

*Et s'ils ne brisent pas les liens qui l'attachent
Les déchirent par leurs Efforts.*



*Mais le Combat finit, d'un trouble salu-
taire,*

*Enfin il a su s'afranchir,
Le Delire vainqueur a contraint à se taire,
Ce Juge qu'on ne peut fléchir.*

*Triomphez Passions ! qu'enivrent les De-
lices !*

*Mais Ciel ! quel renaissant suplice,
Dans un Torrent de fiel détrempe ses Plai-
sirs ?*

*Viens ! vole à son secours Liberté favorable,
Que le calme succède au trouble qui l'acâble,
Tous les Maux naissent des Desirs.*



*Tu viens ! son joug se brise, O bonheur !
O victoire !*

Il n'a plus de Maître que lui.

Helas ! à peine libre auroit-on pu le croire ?

Il va succomber à l'Ennui.

*Dans le calme nouveau qui suit son Escla-
vage,*

De la Mort il trouve l'Image,

*Il regrette, Insensé ! jusqu'aux maux qu'il
sentit,*

*A reprendre vos droits sa langueur vous
convie,*

De-

Desirs, c'est pour vous seuls qu'il tenoit à
la vie,
Sans vous le Néant l'engloutit.



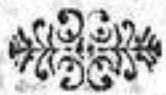
Revenez Fiers Tirans! lui rendre ses En-
traves,

Vos Tourmens même lui sont chers,
Revenez enchaîner le plus vil des Esclaves,
Qui ne se peut passer de Fers!
Qu'il sente tout le poids de ce Joug qu'il
adore;

Que vois-je? Il en murmure encore!
Avec vous, ni sans vous ne peut il être heu-
reux?

Presens il vous deteste, absens il vous desire,
Dans vos Fers il gémit, sans vos Fers il
expire,

Ciel! fixe ses bisares Vœux!



O! Mortel, c'est ainsi qu'une Guerre in-
testine,

Fait tout ton Etre, & tout ton sort;
Que dis-je? les combats où le Ciel te destine,
N'ont ils de bornes que ta Mort?

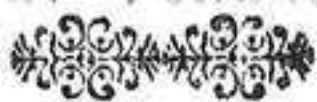
Tu portes dans ton sein un trop cher adver-
saire,

Toujours à lui même contraire,
Cherche en lui seul l'Auteur de tous tes
maux,

Q 3

Mais

*Mais il est de ton sort un Arbitre Suprême,
Qui te peut mettre enfin, d'acord avec toi
même,
En lui seul cherche ton Repos.*



Tandis que nous raisonnions de cette manière, & que nous nous entretenions de plusieurs choses utiles & amusantes, nous entendimes tout d'un coup un grand bruit, causé par plusieurs Personnes qui sembloient acourir pour voir quelque nouveauté. Nous nous levames aussitôt pour voir ce que ce pourroit être. Arrivés dans la rue, nous vimes tous les Habitans de Bajona assemblés pour voir un Prisonnier, qu'un Exempt & quelques Alguasils conduisoient à Toléde. Ils avoient fait ce jour là une longue marche par des chemins sablonneux, de sorte qu'ils s'étoient vû obligés de s'arrêter près de l'endroit où nous étions, pour se rafraichir, & pour donner le tems à leurs Chevaux de reprendre haleine.

D. Henrique s'étant approché de L'Exempt, il lui demanda qui étoit celui qu'il venoit d'arrêter; Monsieur, lui repondit il: ,, le malheureux que vous voyez, & ,, que nous allons conduire en prison, est
le

„ le Fils de D. Laurenço , son nom est
 „ D. Fabrice , connû par sa haute nais-
 „ sance , mais plus encore par les crimes
 „ dont on l'acuse : ses debauches & ses
 „ extravagances ont fait depuis longtems
 „ beaucoup de bruit , mais ce que vous
 „ aurez peine à croire d'un Homme de
 „ cette qualité , c'est que plusieurs cir-
 „ constances l'ont fait soupçonner d'a-
 „ voir des liaisons secrètes avec une ban-
 „ de de Voleurs , qui , à ce qu'on pre-
 „ tend , cause beaucoup de defordres sur
 „ les chemins entre Toléde & Madrid.
 „ On dit même , que s'absentant sous di-
 „ vers prétextes , il a souvent acompagné
 „ ces Scelerats dans leurs expéditions
 „ nocturnes , & qu'il leur servoit de Gui-
 „ de , pour leur indiquer les lieux où ils
 „ pouvoient faire le meilleur butin , qu'il
 „ partageoit ensuite avec eux. Ce qui a
 „ donné entre autres occasion à des con-
 „ jectures si extraordinaires , c'est qu'on
 „ l'a plus d'une fois rencontré dans des
 „ endroits écartés & suspects , en com-
 „ pagnie de certaines Gens dont la mine
 „ n'étoit pas des plus revenantes , & que
 „ l'on pouvoit facilement reconnoître
 „ pour ce qu'ils étoient. Malgré tous
 „ ces bruits sourds qui se rependoient de

„ plus en plus dans la Ville, il a tou-
„ jours continué le même train de vie,
„ se flatant que son rang le mettoit à l'a-
„ bri de tout danger. On faisoit néan-
„ moins en secret les recherches les plus
„ exactes, mais il savoit si bien couvrir
„ son jeu, qu'on fut très longtems, sans
„ trouver rien qui pût donner quelque
„ prise sur lui. Sa Famille étant puissan-
„ te, le Corrégidor fut obligé d'agir a-
„ vec beaucoup de circonspection & n'o-
„ sa précipiter les choses, de peur de s'a-
„ tirer des affaires, & d'échoüer dans son
„ entreprise. Il se contenta donc, de le
„ faire observer de près, ne doutant pas
„ qu'il ne vint tôt ou tard à ses fins.
„ Le rusé Fabrice ne fut pas longtems
„ sans avoir le vent de ce qui se passoit,
„ & ne se croyant plus en sûreté à Tolé-
„ de, il prit la résolution de se mettre à
„ couvert contre l'orage dont il étoit
„ menacé. Sa fuite fut si précipitée,
„ qu'elle donna lieu à examiner les cho-
„ ses de plus près; D. Ramire, voyant
„ qu'il n'avoit plus de ménagements à
„ garder, se transporta dans la Maison de
„ D. Laurenço, & se saisit de tous les
„ effets du Fugitif; il découvrit tant de
„ preuves convainquantes de plusieurs
„ cri-

„ crimes, dont cet infame s'étoit rendu
 „ coupable, que nous reçumes ordre de
 „ le pourfuivre: il y a huit jours que nous
 „ sommes partis pour nous aquiter de
 „ notre commiffion; nous avons eu le
 „ bonheur de le furprendre avant hier à
 „ Mondegiar, dans le tems qu'il fe pre-
 „ paroît à prendre la route d'Arragon,
 „ ainfi je ne doute pas, que fon procès
 „ ne foit bien-tôt expédié, & qu'on ne
 „ lui faffe fubir le plus honteux fuplice.
 „ Pour D. Laurenço, continua-t'il, il
 „ n'a pas fi tôt appris que nous étions à
 „ la pourfuite de fon Fils, & que nous
 „ le cherchions avec beaucoup d'exa-
 „ ctitude, qu'il a pris tout ce qu'il avoit
 „ de plus précieux, & a disparu, fans
 „ qu'on ait jufqu'à préfent pu découvrir
 „ le lieu de fa retraite. Cette fuite donne
 „ matière à bien de spéculations, & je vi-
 „ ens d'apprendre, qu'on a donné ordre de
 „ l'arrêter par tout où on le trouveroit.
 „ J'écoutois l'Exempt avec d'autant plus
 „ d'attention, que j'avois toujours préfent
 „ à ma mémoire, ce qu'Eléonore & mes au-
 „ tres Parens m'avoient fi fouvent racon-
 „ té touchant la mort de mon Père, quoi
 „ que je n'euffe aucune preuve certaine, que
 „ ceux dont on me parloit fuflent précife-
 „ ment

ment les mêmes qui nous avoient causé tant de defastres, car ce ne fut que long-tems après, comme on le verra dans la suite, que j'appris les circonstances de cet assassinat, telles que je les ai rapportées au commencement de ces Mémoires. Je savois que toute notre Famille regardoit D. Laurenço & son Fils comme les véritables Auteurs de ce crime, ce qui fut cause, que je n'entendis pas plutôt prononcer des noms qui m'étoient si odieux, que je me sentis tout ému : je regardois ce qui venoit d'arriver comme un coup de la Providence, qui touchée de nos soupirs, avoit enfin exaucé nos vœux, en punissant les coupables, & en vangeant la Veuve & l'Orphelin.

J'avois déjà fait quelque séjour a Toléde, & je me trouvois ordinairement dans les compagnies de tout ce qu'il y avoit de plus distingué; cependant, soit par hazard, soit par la prévoiance de M. de Beaulne, je n'avois encore jamais vû ni D. Fabrice, ni son Père; on se gardoit même de m'en parler, de peur de reveiller des idées chagrinantes, qu'on tâchoit au contraire d'éloigner, & dont on voïoit que j'avois tant de peine à me defaire. Je fus curieux de voir un homme dont j'avois

vois entendu faire un portrait si hideux, je perçai la foule pour m'en aprocher, & j'avouë, quoi qu'à ma honte, que je me félicitois de pouvoir insulter à son malheur. Je l'aperçus assis entre deux Alguas-fils, ayant les fers aux piés & aux mains; la manière dont je le voïois traité, confirmoit ce que l'Exempt venoit de nous dire, touchant les crimes atroces dont il étoit acufé. Il me parut avoir environ trente cinq ans, ainsi qu'on ne pouvoit imputer ses fautes aux emportemens d'une bouillante jeunesse, vû qu'il étoit dans un âge, où la raison est dans toute sa force, & dans lequel nos égaremens ne trouvent plus d'excuse. Un penchant invincible l'avoit entraîné vers le vice, & une detestable perseverance l'y avoit tellement endurci, qu'il ne regardoit la vertu que comme un phantôme dont on amuse le vulgaire ignorant. Prévenu comme je l'étois contre ce misérable, sa vuë, loin de m'atendrir, sembla m'animer de rage; je le regardois avec des yeux étincellans, où la colère étoit peinte, & je fus plusieurs fois sur le point de l'acabler d'injures & de maledictions: telle est souvent la force qu'ont sur nous les préjugés, qu'on nous inspire dès notre enfance.

Le

Le Fils de D. Laurenço étoit dans une contenance, que j'aurois admiré comme une fermeté héroïque dans une ame moins perfide que la sienne, mais que la prévention où j'étois contre lui, me fit envisager comme un criminel endurcissement, & une effronterie demesurée. L'état dans lequel il se voyoit, sembloit n'avoir pour lui rien d'humiliant; il jettoit la vuë de tous côtés, sans témoigner aucune crainte, & gardoit un profond silence. Je goûtois un plaisir secret à le voir dans cette situation, & j'aurois voulu pouvoir avancer le jour de son suplice. J'avalois à longs traits le dangereux poison de la vengeance, jamais rien ne me fit tant de plaisir que l'idée que je me formois, de voir en peu de tems D. Fabrice immolé aux Manes de D. Alvar; je me le representois déjà, comme allant recevoir le coup fatal qui devoit terminer en même tems & sa vie & ses forfaits; enfin, je faisois des vœux pour voir bientôt sa chute, & mon triomphe.

Après que je l'eus contemplé quelque tems avec indignation, je me retirai sans daigner lui dire une seule parole. Les Archers ne s'étant arrêtés qu'aussi longtems qu'il le falloit pour se delasser un peu, remirent leur prisonnier sur une Charette,
&

& continuèrent leur route. Je ne doutai pas que le Corregidor ne nous fit savoir bien vite les principales circonstances du Procès, & ne nous instruisît de tout ce qu'il auroit avoué en prison, ce qui me fit esperer d'avoir quelque certitude d'un cas qu'il m'importoit tant d'aprofondir. D. Henrique & D. Felix, qui connoissoient particulièrement D. Fabrice, étoient si touchés de ce qu'ils venoient de voir, qu'ils avoient peine à se contenir. Ils étoient convaincûs qu'il avoit mérité ce qui lui arrivoit, cependant ils déplo- roient le travers de l'esprit humain, qui nous fait tomber dans les précipices les plus afreux, & qui couvrant, pour ainsi dire, nos yeux d'un épais bandeau, nous empêche de voir tout ce qui nous les pourroit faire éviter. Ils plaignoient encore le sort des Parens, qui ne mettent souvent leurs Enfans au monde, que pour les voir devenir la honte & l'infamie de leur Famille. Que les Pères sont malheureux, disoit D. Henrique, qui donnent la vie à des Enfans qui ne cherchent qu'à les deshonorer par les actions les plus infames, & qui dans le tems qu'ils en espèrent quelque consolation, n'en reçoivent que les deplaisirs les plus accablans! On fait

fait souvent des vœux au Ciel pour en obtenir un enfant, qu'il nous donne quelquefois dans sa colère, & qui après avoir été l'objet de nos soins & de notre tendresse, devient la source de tous nos chagrins.

Quoi que je visse tout le monde atendri plaindre le malheur de D. Fabrice, & prendre part à son infortune, je témoignois une gayeté qui m'étoit peu ordinaire. Je sentois un certain contentement intérieur que j'avois peine à moderer, & je n'étois pas susceptible de la moindre compassion. Je sai, que cet aveu, ne peut que me faire blamer, néanmoins, comme j'ai toujours fait profession d'être sincère, j'aurois tort de m'atribüer des qualités que je ne possédois pas; on fait que la perfection est une chose qu'on chercheroit en vain sur la terre; tous les hommes ont leurs foibleffes, & je ne crois pas me tromper, en nommant vertueux, celui qui a le moins de defauts, puis qu'aucun mortel ne peut se vanter d'en avoir été tout à fait exempt. Si donc en avoüant mes fautes, je me suis attiré quelques reproches, j'espère qu'un équitable Lecteur, aura assez d'indulgence pour les excuser, lors qu'il verra que j'ai toujours
fait

fait mon devoir pour m'en corriger, dès qu'on a bien voulu m'en faire apercevoir.

D. Felix, qui n'avoit pas le même intérêt à haïr ce misérable, nous dit, qu'à la vérité, il avoit entendu parler du Fils de D. Laurenço comme d'un homme qui menoit une conduite fort équivoque; que c'étoit la raison pourquoi tous les honnêtes gens évitoient avec soin de se trouver en sa compagnie; que le Père passoit pour ne pas valoir beaucoup mieux que le Fils, & qu'une mauvaise éducation avoit beaucoup contribué aux desordres dont ce dernier s'étoit rendu coupable; que cependant il ne pouvoit s'empêcher de deplorer l'aveuglement de cet infortuné, qui auroit pu tenir un rang assez distingué dans le monde, étant richement pourvu de tout ce qui étoit nécessaire pour se procurer les douceurs de la vie, mais qui avoit méprisé ces avantages, pour se souiller d'une infinité de crimes.

Pour moi qui aurois voulu remarquer dans les autres le même esprit de vengeance qui m'animoit, je blamois secrettement mes Amis & mon Gouverneur, de ce qu'ils ne prenoient pas mes intérêts avec autant de chaleur que je le desirois, & je les acusois d'indifférence à mon égard,
en

en un mot, D. Fabrice m'étoit un objet si odieux, que je ne pouvois concevoir, comment une personne raisonnable pût s'avilir jusqu'à plaindre ce Scelerat. Je ne pus cacher plus longtems mon resentiment, je répondis à D. Felix, d'un air un peu froid, que j'étois surpris de le voir touché du sort d'un homme, qui ne méritoit tout au plus que son mépris & son indignation, que pour ce qui me regardoit, j'étois au contraire ravi de voir qu'on purgeât la terre d'un Monstre indigne de voir le jour, qui ne travailloit qu'à rompre les liens les plus sacrés de la société & à violer les Loix les plus respectables de la Nature & de l'Equité. Ces paroles quoi qu'assez raisonnables, ne laissèrent pas d'étonner mon Ami, qui fut surpris de la manière dont je les prononçai, il me voïoit dans un espèce d'emportement, dont il m'avoit crû jusqu'alors incapable, & ne voulant pas me contredire dans la vivacité où j'étois, il résolut de laisser passer ce petit transport, pour en aprendre la cause lorsque je serois un peu plus tranquille.

Cependant Mr. de Beaulne qui n'avoit pas perdu un mot de tout ce que je venois de dire à D. Felix, ne pouvoit revenir de

sa

sa surprise, & connoissant mon bon naturel, il étoit fâché de me voir si vindicatif. Ce n'est pas qu'il ignorât la mauvaise intelligence qui regnoit entre notre Famille & celle de Cuença, mais il ne pouvoit comprendre, que des soupçons, dont je n'avois aucune certitude, & fondés sur des apparences qui sont si sujetes à nous tromper, me rendissent si différent de moi-même, & eussent, pour ainsi dire, étouffé dans mon cœur toute apparence d'humanité. Il crut qu'il étoit de son devoir de combattre ce vice dans sa naissance: il se contraignit néanmoins en présence de D. Henrique, résolu de faire tous ses efforts pour m'inspirer des inclinations contraires à celles qu'il me voyoit. Pour cet effet il voulut attendre que nous fussions en particulier, & se contenta de donner beaucoup d'éloges à l'humeur compatissante & à la générosité de D. Felix, qui sembloit prendre tant de part à la disgrâce de la Famille de Laurenço.

On eut dit que tout conspiroit à favoriser le dessein de mon Gouverneur; D. Henrique se trouvant incommodé d'une violente migraine, se rétira dans son appartement: dès que nous fumes seuls, M. de Beaulne nous proposa

R

de

de faire un tour de promenade, ce que nous acceptames avec plaisir. Le Château où nous étions, étoit situé à un quart de lieuë du Tage; on alloit à cette Rivière par une allée de Chênes touffus plantés au cordeau, au bout de laquelle on avoit bati un Pavillon, où on jouissoit de la plus belle perspective que l'Art & la Nature puissent former. Ce fut dans cet aimable lieu que mon Gouverneur nous conduisit, & après que nous nous y fumes placés il me parla ainsi.

„ Jusques ici, mon cher Varasque,
 „ j'avois cru que nos propres malheurs
 „ étoient un puissant motif à nous faire
 „ regarder avec compassion ceux des au-
 „ tres; mais hélas! si je m'en dois rapor-
 „ ter à ce qui vient de se passer, vous me
 „ donnez une preuve évidente du con-
 „ traire! L'infortune de D. Fabrice fem-
 „ ble vous donner une certaine satisfa-
 „ ction, que je ne saurois approuver; je
 „ suis instruit des raisons que vous pré-
 „ tendez avoir, pour ne lui pas témoi-
 „ gner les atentions, & les égards, que
 „ vous auriez pour bien d'autres; sa
 „ mauvaise conduite seule est plus que
 „ suffisante, pour vous empêcher d'avoir
 „ aucune liaison avec un homme de ce

„ caractère : mais comme ce n'est aucu-
 „ nement le motif qui vous anime, je
 „ le passe sous silence. J'approuve l'hor-
 „ reur que vous témoignez pour le vice,
 „ & si le plaisir que vous cause la juste
 „ punition du Fils de Laurenço, prove-
 „ noit d'une autre source que de cel-
 „ le qui vous fait agir, je ne pourrais que
 „ vous donner les éloges que vous méri-
 „ teriés. Cependant, ce n'est ni le bien
 „ de la Société, ni l'autorité des Loix,
 „ ni la gloire du Christianisme, qui vous
 „ inspire la dureté que je vous vois :
 „ je ne reconnois plus en vous ce cœur
 „ tendre & compatissant ; je n'y remar-
 „ que qu'un esprit emporté, qui ne re-
 „ spire que la vengeance, & qui ne de-
 „ mande que la perte d'un Ennemi humi-
 „ lié. Je veux suposer pour un moment
 „ avec vous, que vos soupçons ne sont
 „ pas sans fondement, je consens même
 „ qu'ils soient justes & solides, toutefois
 „ l'état où se trouve ce malheureux
 „ devrait être suffisant pour étouffer
 „ votre haine, & pour ne vous inspirer
 „ que des sentimens de pitié. Peut on
 „ voir tant de calamités desoler une Fa-
 „ mille, sans ressentir aucuns de ces mou-
 „ vemens tendres & pitoiables, que le

,, malheur de nos plus grands Ennemis
,, exigent de nous ? Vous le voïés en-
,, tre les mains des Alguazils , trainé com-
,, me le plus vil des Hommes , une afreuse
,, prifon va être fa demeure & peutêtre
,, fon tombeau. La , gémiſſant dans les
,, fers , en proye à ſes remords , & n'aten-
,, dant que le fatal inſtant qui doit termi-
,, ner ſa vie , & l'expoſer en ſpectacle à
,, tout un peuple témoin de ſa honte ;
,, quelle ne doit pas être ſa deplorable
,, ſituation ! joignez à tout cela , une
,, conſcience aſſoupie qui ſe reveille , &
,, qui lui fait enviſager la fin de ſa vie
,, comme le commencement de ſes plus
,, redoutables miſères. De quelque cô-
,, té qu'il tourne les yeux , il ne voit que
,, deſolation , ici , l'idée d'un Dieu ven-
,, geur des crimes le remplit de terreur
,, & de crainte ; là le Juge qui lui pronon-
,, ce ſa ſentence lui fait enviſager la mort
,, comme inévitable. Parens , Amis , Al-
,, liés , tous l'abandonnent dans ſes der-
,, niers momens ; jugez de ce que doit
,, penſer un homme dans ces profondes
,, detreſſes , & quelles doivent être les
,, mortelles angoiſſes qu'il reſſent , à la
,, vuë des terribles apprêts de ſon ſuplice.
,, Faut-il pour vous émouvoir davan-
tage ,

„ tige, vous représenter Laurenço, qui,
„ caché dans le fond de quelque Forêt,
„ pleure les malheurs de sa Famille, &
„ n'a que les Bêtes féroces pour témoins
„ de sa honte & de ses regrets? Pouvez
„ vous trouver dans ces tristes objets, la
„ source de la gayeté que vous nous te-
„ moignez? Rentrez en vous même, je
„ vous en conjure; songez que la clémence
„ est une des plus aimables vertus que
„ nous attribuons à la Divinité, & que
„ nous ne saurions imiter cet Etre suprême,
„ par un endroit qui lui soit plus agréable,
„ que par le pardon des injures. Faire du bien
„ à ceux dont nous en recevons, est une maxime
„ pratiquée par les Peuples les plus barbares;
„ je dis plus, on la voit en usage même parmi
„ les êtres destitués de raison; mais combler
„ de bienfaits ceux qui ne cherchent qu'à nous
„ nuire, c'est une perfection où peu de gens
„ arrivent, & à laquelle cependant chacun
„ doit tâcher de parvenir, puisque c'est le
„ précis de la morale chrétienne, la véritable
„ grandeur, & le sacrifice le plus précieux
„ que nous puissions faire au Dieu que nous
„ adorons. Je pourrais ici vous alléguer
„ un grand nombre d'exemples, pour

R 3

„ vous

vous prouver quels éloges on a donné
aux cœurs généreux ; mais en pouvez
vous avoir un plus frapant que celui
que vous venez vous même d'admirer
dans l'incomparable Cid ? Victime in-
nocente de la plus noire calomnie ; ban-
ni d'un Pays qui lui devoit sa liberté ,
il ne fut pas si tôt remonté au faite des
grandeurs , qu'oubliant tous ces outra-
ges , il devint le protecteur de ses plus
mortels Ennemis , & obtint avec em-
pressement leur pardon , d'un Prince
irrité , prêt à leur faire ressentir les ef-
fets les plus terribles de sa colère. Ces-
sez donc de faire paroître cette joye
maligne qui est la marque la plus cara-
ctéristique d'un mauvais cœur ; mon-
trez des sentimens plus humains ; dete-
stez les vices que vous voyez commet-
tre , ils sont dignes de toute votre hai-
ne ; mais regardez avec pitié ceux qui
s'en rendent coupables. Vous êtes jeu-
ne encore , les bonnes qualités que je
vous connois , me font esperer qu'on
n'aura jamais rien de pareil à craindre
de votre part , cependant , songez que
les plus vertueux ont leur foiblestes ,
vous pourrez tomber par inadvertance ,
dans des précipices où d'autres se jettent

„ volontairement ; foyez donc plus fen-
 „ sible à l'avenir , & montrez vous digne
 „ disciple du Maître que vous servez.

Que ne peut pas la vérité sur nos cœurs !
 c'est une force majeure qui ne souffre au-
 cune résistance , & qui détruit aisément
 tous les obstacles qu'on voudroit lui opo-
 ser. J'en fis en cette occasion une vive ex-
 périence : malgré toute l'aversion que je
 me sentoïis pour le Fils de Laurencço , je
 compris la necessité indispensable où j'é-
 tois d'immoler à mon devoir , & mes
 soupçons , & mon ressentiment. S'il est
 innocent , me disois-je à moi même , je
 suis inexcusable , si au contraire il est cri-
 minel , il reçoit la juste punition de ses
 crimes ; c'est au Juge de l'Univers qu'est
 commis le soin de ma vengeance , & c'est
 à moi qu'est imposé le devoir de prier
 pour mes Ennemis. Je haïssois D. Fabri-
 ce , je ne demandois que sa perte , je me
 felicitois d'avance de le voir bientôt expi-
 rer au milieu des tourmens ; un moment
 après ce n'est plus la même chose , M. de
 Beaulne parle , & ma haine se change en
 pitié ; je crains la perte de mon Ennemi
 autant que je la desirois , & je voudrois
 lui sauver une vie , que j'aurois été prêt
 à lui ravir , s'il avoit été en mon pouvoir.

ou up

R 4

Mon

Mon Gouverneur s'aperçut sans peine de l'effet que ses paroles avoient produit sur mon Esprit, j'étois interdit & confus, je n'osois lever les yeux, & j'avois honte d'avoir été si peu maître de mes passions. Je méditois sur le discours qu'il venoit de me tenir; j'en admirois la solidité; je tâchois de le graver dans mon cœur, & je priois le Ciel de m'acorder les dispositions qui m'étoient nécessaires pour la pratique d'une morale si pure & si équitable, mais en même tems si difficile. Cependant je ne pouvois digérer une expression dont il s'étoit servi, & qui m'avoit sensiblement touché, c'est qu'il m'avoit dit, que la joye que me donnoit le malheur de Fabrice, étoit la marque d'un mauvais cœur. Elevé entre les bras d'une Mère aflagée, qui m'entretenoit continuellement de nos malheurs, je ne pouvois pas naturellement avoir contracté des inclinations féroces, aussi ces paroles me touchèrent vivement, elles me pénétoient & me navroient jusqu'au fond de l'ame; je gardois un morne silence, & je pouffois de tems en tems de profonds soupirs, qui témoignoit assez ma douleur & mon affliction.

Mon Gouverneur, ne se doutant pas
qu'un

qu'un mot prononcé fans aucun deſſein, me cauſât de ſi vives alarmes, penſoit que mon chagrin n'avoit d'autre motif que le regret d'avoir montré mal à propos une coupable inſenſibilité, Quoi qu'il fut charmé de me connoître des diſpoſitions ſi heureuſes, il étoit pourtant ému de me voir dans un pareil acâblement; il employa les expreſſions les plus tendres pour me raffurer & me donner courage; il me remontra, que bien loin de m'affliger, je devois au contraire être pénétré de reconnoiſſance & rendre graces au Ciel qui m'acordoit aſſez de forces & de moiens pour obeir à ſes ordres.

Je lui repondis, qu'à la vérité j'étois ſi convaincu de ma faute, que j'éſperois de n'y plus retomber à l'avenir, mais que j'étois au deſeſpoir qu'il me ſoupçonnât d'avoir le cœur mauvais, & tout à fait inacceſſible à la pitié. „ Monsieur, lui dis
 „ je, ſi j'ai montré quelque plaifir à la
 „ vuë du deſaſtre du Fils de Laurenço,
 „ ce n'eſt pas que je me rejouiſſe du mal-
 „ heur des autres, à Dieu ne plaiſe! que
 „ je me rendiſſe coupable d'un vice ſi é-
 „ norme, que je deteſte & que j'abhore.
 „ Tout autre que D. Fabrice m'auroit
 „ vu donner des larmes à ſon malheur,

R 5

„ une

„ une ardeur indiscrete m'a séduit, préve-
 „ nu, comme vous savez, contre cette
 „ Famille; j'aurois cru faire outrage à la
 „ mémoire de mon Père, en temoignant
 „ quelque pitié pour celui que je regar-
 „ dois comme son meurtrier; je pensois
 „ qu'il étoit de mon devoir de poursui-
 „ vre & d'immoler à mon juste ressenti-
 „ ment les Assassins de D. Alvar. Je cro-
 „ iois tout permis à mon zèle, & je
 „ me figurois enfin, que quelque legers
 „ indices suffisoient pour autoriser ma
 „ haine, & justifier ma conduite: toute-
 „ fois vous venez de me desfiller les yeux;
 „ je me précautionnerai à l'avenir con-
 „ tre ce dangereux écuëil, & s'il ne de-
 „ pendoit que de moi, D. Fabrice déli-
 „ vré de ses chaînes, vous prouveroit la
 „ sincérité de mes intentions.

M. de Beaulne sentit redoubler sa joye,
 en m'entendant parler de la sorte, il ad-
 mira ma délicatesse, qui se trouvoit ofen-
 sée, & qui prenoit ombrage du plus léger
 soupçon, il m'embrassa avec transport,
 & me protesta que son dessein n'avoit été
 nullement de m'apostropher personnelle-
 ment, mais que tout au contraire, il étoit
 si content de mon excellent naturel & de
 ma conduite, qu'il ne fouhaitoit d'autre
 bon-

bonheur que celui de finir ses jours auprès de moi. Nous raisonnames ensuite quelque tems sur cette interessante matiere du pardon des injures. Mon Gouverneur nous dit encore plusieurs choses également solides & savantes pour fortifier de plus en plus cette aimable vertu dans nos cœurs, & après que nous eumes passé environ deux heures à nous entretenir, nous nous levames pour reprendre le chemin du Château.

Nous étions à peine fortis du Pavillon, que nous vimes une Barque qui s'avançoit à force de rames vers l'endroit où nous étions; cette vuë nous causa quelque inquiétude; nous nous arrêtames pour voir quel pourroit être le dessein de cet inopinée visite. La Barque s'arrêta environ à cinquante pas de nous; nous en vimes sortir six Hommes bien armés, qui avoient chacun deux pistolets à la ceinture, & une carabine sur l'épaule; ils deliberèrent quelque tems sur le chemin qu'ils devoient prendre, mais un de la troupe, qui paroissoit connoître le terrain, ayant pris le devant, ils marchèrent droit vers la maison de D. Henrique. Nous étions bien aises qu'ils ne nous eussent pas aperçus, car nous ne doutions pas que ce

ce ne fût une bande de Voleurs, n'étant pas naturel, que des gens bien intentionés nous vinssent voir de cette manière, à l'heure qu'il étoit, sans se faire annoncer. Nous étions extraordinairement embarrassés sur le parti que nous avions à prendre; les attaquer étoit une chose impossible, puisque nous nous trouvions sans armes, & quand même nous en aurions eu, il n'y avoit aucune apparence, que nous eussions pu faire tête à six Hommes bien résolus & munis de tout ce qu'il falloit pour une vigoureuse résistance; rester tranquilles dans l'endroit où nous étions, & abandonner D. Henrique à la fureur de ces misérables, auroit été la plus grande lâcheté, & une action indigne de tout homme qui se sent les moindres principes d'honneur & de réconnoissance. Nous résolûmes donc de prendre un chemin détourné, & de marcher avec tant de diligence que nous pussions arriver au Château avant eux. La crainte nous donna des ailes, & nous eûmes le bonheur de les devancer de quelques minutes. Nous éveillâmes d'abord D. Henrique; dans un moment chacun fût sous les armes, & nous nous vîmes bientôt en état de ne plus redouter la

venuë de ceux que nous prenions pour des Bandits.

Nous étions occupés à prendre les mesures nécessaires pour nous défendre en cas qu'on eut la témérité de nous attaquer, lors qu'un des Inconnus s'étant avancé jusque sur le pont, demanda à parler au Portier; celui ci, craignant quelque trahison, lui cria de se retirer, le menaçant de faire feu sur lui, s'il étoit assez téméraire pour avancer. L'Etranger lui repondit, qu'il étoit fâché de ce qu'on les prenoit pour ce qu'ils n'étoient pas; qu'ils n'avoient aucun dessein d'inquiéter personne, & que pour témoigner la sincérité de ses intentions, il étoit prêt à quitter ses armes, pourvu qu'il pût parler au Maître du logis, pour en obtenir le passage au travers de son Parc, afin d'arriver le plutôt possible à Bajona, où ils devoient se rendre incessamment, pour une affaire de la dernière importance, & qui ne pouvoit souffrir aucun delai. D. Henrique, qui d'une fenêtré où nous étions avec lui, avoit entendu tout ce qu'on venoit de dire, ordonna à deux de ses Domestiques de desarmer l'Inconnu, & de le conduire jusque dans la bassecour. Il ne fit aucune difficulté de rendre ses ar-

mes

mes & s'étant aproché jusque sous la fenê-
 nêtre, Seigneur, dit-il, en s'adressant à
 D. Henrique, ,, je viens pour vous de-
 ,, mander excuse de l'alarme dans laquel-
 ,, le nous vous avons jetté. Nous som-
 ,, mes six Cavaliers, qui avons appris que
 ,, D. Fabrice, Fils de D. Laurenço, étoit
 ,, arrêté, & qu'on devoit le conduire
 ,, par Bajona à Toléde; comme nous fé-
 ,, rions au desespoir, de voir un Hom-
 ,, me de sa qualité souffrir un si cruel
 ,, affront, nous avons pris la resolution
 ,, de l'enlever aux Alguazils, & de l'em-
 ,, mener en lieu de sûreté. Nous avons
 ,, laissé nos chevaux à l'autre côté de la
 ,, Rivière, afin qu'on ne pût pas si faci-
 ,, lement nous atteindre à notre retour.
 ,, Voilà, Monsieur, la cause pour la-
 ,, quelle vous nous voiez ici, nous espé-
 ,, rons que vous aurez assez de générosité
 ,, pour ne pas refuser votre assistance, à
 ,, des Parens & à des Amis, qui n'ont
 ,, d'autre vuë que de détourner, s'il est
 ,, possible, l'infamie dont leur maison
 ,, est sur le point de se voir couverte.

D. Henrique, ayant appris le motif de
 leur venuë, repondit à celui qui venoit de
 lui parler, qu'il étoit fâché de voir qu'ils
 eussent si mal pris leurs mesures: qu'il y
 2001
 avoit

avoit plus de trois heures que D. Fabrice étoit parti de Bajona, qu'au reste, ce n'étoit pas à lui à juger de l'équité de leur entreprise, & qu'enfin, il les prioit de se retirer au plus vite, s'ils ne vouloient être traités comme Ennemis. On lui rendit ensuite ses armes, & il fût rejoindre ses Compagnons, qui parurent fort consternés en apprenant le départ de D. Fabrice. Ils coururent avec précipitation vers leur barque, & traversèrent la Rivière sans avoir fait le moindre mouvement pour nous insulter. M. de Beaulne, réfléchissant sur le discours de L'Exempt, où je suis bien trompé, dit-il, ou ces gens qui prennent tant d'intérêt au Fils de D. Laurenço, sont les mêmes Sçele-rats avec lesquels on pretend qu'il a infesté quelquefois les grands chemins: cette conjecture nous parut d'autant plus probable, qu'il n'étoit pas naturel de penser, que des gens de qualité voulussent s'exposer au plus évident danger, en violant l'autorité respectable de la Justice, ce qui en Espagne, est regardé comme un crime de lèze Majesté.

Cette importune visite fit cependant que nous nous tinmes sur nos gardes; les Domestiques eurent ordre de veiller le re-
ste

ste de la nuit, & de nous avertir au moindre bruit qu'ils entendoient. Par bonheur ces précautions furent inutiles; on nous laissa en repos, & nous n'eumes plus aucune nouvelle de nos Inconnus. Le lendemain D. Felix reçut une lettre de son Père, par laquelle il lui mandoit de se rendre incessamment à Toléde, pour voir un de ses Parens dont il devoit être l'unique Heritier, & qui étant à l'article de la mort, avoit souhaité ardemment de le voir avant de mourir.

Le depart de mon Ami fut cause que nous resolumes de retourner à Anover; l'obligant D. Henrique ne nous vit partir qu'à regret, il nous remercia entre autres, de ce que nous avions fait pour lui la veille, en nous exposant à être decouvert pour acourir à son secours, & nous protesta qu'il n'oublieroit jamais une pareille générosité; il nous fit promettre de le venir voir de tems en tems, & nous assura qu'il n'avoit eu jamais plus de satisfaction que pendant le séjour que nous avions fait chez lui. Après nous être fait mutuellement mille ofres de services, nous nous separames; D. Felix prit la route de Toléde, & nous promit de nous faire savoir incessamment tout ce qu'il apprendroit

droit de la detention de D. Fabrice , & nous primes le chemin d'Anover, dans le dessein d'y passer encore quelques jours, & de nous rendre ensuite à l'Academie, pour y reprendre le cours de nos Etudes.

Nous n'avions plus que deux lieues à faire pour arriver chez nous, lorsque nous fumes assaillis par un orage si violent, que je ne me souviens pas d'en avoir jamais vû un semblable. Les Vents dechainés sembloient vouloir confondre les Elements; les coups de Tonnerre se suivoient avec tant de rapidité, qu'on ne pouvoit s'entendre, & les Eclairs nous ébloüissoient si fort, qu'il étoit impossible de se conduire. Le cheval que je montois étant fort ombrageux, il prit d'abord le mord aux dents, & malgré tous les efforts que je fis pour l'arrêter, il m'emporta avec tant de vitesse, que je faillis à en perdre la respiration; je me tins cependant ferme dans la selle pendant plus d'une demie heure, mais m'étant par malheur heurté contre un arbre, je tombai à terre sans mouvement & sans connoissance. Le cheval se sentant debarassé de son Cavalier continua sa course avec la même rapidité. M. de Beaulne, prévoiant le désastre qui m'étoit arrivé, me suivoit à toute bride,

S

de,

de , bien résolu de partager le peril avec moi. Il auroit eû beaucoup de peine à me trouver , si par hazard étant venu à l'endroit où j'étois étendu par terre , son cheval ne se fût arrêté tout court, de peur de me passer sur le corps. Mon Gouverneur frémit en me voïant dans cet état & en songeant qu'il avoit été sur le point de mettre le comble à mon infortune , en m'écrasant sous son cheval. Il mit d'abord pié à terre , & courût à mon secours ; jamais consternation ne fût égale à la sienne , il m'aimoit si tendrement , qu'il auroit voulu pouvoir se mettre en ma place , s'il eut été possible ; je puis dire lui avoir vu regarder d'un oëuil intrépide la mort qui sembloit inévitable , mais toute sa constance l'abandonna lorsqu'il remarqua que je ne donnois aucun signe de vie.

Il me porta sous un chêne touffu où nous étions assez bien à couvert contre la pluye , puis me prenant entre ses bras ,
 Mon cher Varasque , s'écria-t'il , „ faut-
 „ il que je vous perde par un accident si
 „ funeste ? Que vais-je devenir ? Com-
 „ ment pourrai je porter cette triste nou-
 „ velle à votre infortunée Mère ; ce se-
 „ ra lui donner le coup de mort ! D. Pe-
 „ dre

dre ne pourra vous survivre, & la vie me paroîtra désormais odieuse. Pendant qu'il faisoit ces tristes plaintes, il regardoit de tous côtés, pour voir s'il decouvriroit quelqu'un qui pût l'aider à me transporter. Mais nous étions au milieu d'un Bois solitaire, où il ne paroïssoit avoir aucune habitation, & le tems qu'il faisoit étoit cause que personne ne se trouvoit sur le chemin. Ma chute m'avoit tellement étourdi, que je fus longtems sans pouvoir reprendre l'usage de mes sens. L'affligé M. de Beaulne ne cessoit de se plaindre, & étoit au desespoir de ce qu'il ne pouvoit me donner le moindre soulagement. Enfin j'ouvris les yeux; & me voiant entre les bras de mon Gouverneur qui avoit à peine la force de me soutenir, tant la douleur l'acâbloit: „ cessez de vous affliger, „ Monsieur, lui dis-je, je ne crois pas „ m'être fait beaucoup de mal; l'étourdissement m'a jetté dans l'état où vous „ m'avez trouvé. A ces mots il revint comme d'un profond assoupissement, sa crainte fit place à la joye, en un mot on eut cru voir un criminel qui réçoit inopinément sa grace. Je voulus le rassurer tout à fait, & lui montrer que je ne m'é-

tois pas blessé , je fis un effort pour me lever , mais ne pouvant me soutenir je retombai à l'instant entre ses bras. Je m'aperçus alors que je m'étois demis le pié , quoique du premier abord je crus avoir la Jambe cassée. M. de Beaulne, revenu de sa première frayeur , & qui conservoit dans toutes les occasions une presence d'esprit extraordinaire , prit nos mouchoirs , & les ayant noués ensemble, il me fit un bandage avec tant d'adresse, que je me sentis fort soulagé. Ne voulant pas attendre la nuit dans un lieu si incommode , il me mit sur son cheval, & le menant ensuite d'une main , il me soutenoit de l'autre , & reprit le chemin d'Anover.

Pendant que tout ceci se passoit , l'orage s'étoit un peu apaisé, toutefois la pluie continuoit à tomber avec tant de violence , que nos habits en étoient tout percés ; la douleur que me caufoit ma jambe , & le grand âge de Mr. de Beaulne qui me conduisoit , faisoient que nous avancions fort lentement , cependant il se faisoit tard , l'obscurité commençoit à nous surprendre , & nous marchions dans une route qui nous étoit inconnue. Ce qui me mortifioit le plus ,
c'é-

c'étoit de voir mon Gouverneur partager avec moi une disgrâce si désolante. Ce fidèle Ami, acâblé de lassitude, & suant à grosses gouttes, marchoit au travers de la bouë & des brouffailles avec une fermeté peu commune, sans oser même se plaindre, de peur de m'émouvoir encore davantage. Tout cela me jettoit dans un chagrin inconcevable; mille pensées funestes s'élevoient dans mon cœur; il me sembloit prévoir que ce n'étoit pas le seul malheur que j'aurois à effuyer, avant que d'arriver chez moi. J'étois dans un acâblement qu'il est plus aisé de se représenter que de peindre: Mr. de Beaulne me rassuroit le plus qu'il lui étoit possible,

„ Mon cher Ami, me disoit-il, puisque
 „ la bonté Divine vous a si visiblement
 „ protégé dans ce jour, bien loin de vous
 „ affliger comme vous faites, vous devriez
 „ témoigner au Ciel la reconnoissance que vous lui devez pour un bienfait si signalé; vous auriez pu par une chute si violente perdre la vie, sans avoir songé seulement à votre fin; un accident de cette nature doit vous apprendre à y penser souvent: vous voyez que la mort nous talonne sans cesse, il est de la prudence à ne

„ s'en point laisser surprendre , & à se
 „ tenir toujours prêt à la voir venir sans
 „ crainte. D'un autre côté, il est bon
 „ d'apprendre par sa propre expérience,
 „ les revers de la vie humaine; il n'y
 „ a rien de plus propre à vous en déta-
 „ cher, que d'en connoître l'inconstance
 „ & la vanité; plus vous essuyerez les
 „ vicissitudes qu'on rencontre dans le
 „ Monde, & plus vous serez convaincu
 „ du peu de cas qu'on en doit faire.
 „ Ainsi, bannissez cette sombre tristesse
 „ & croïez que la Providence vous
 „ aime assez, pour vous instruire d'u-
 „ ne chose qu'il vous importe tant de sa-
 „ voir.

A peine eumes nous fait un quart de
 lieuë de cette manière, que nous vimes
 de loin au travers des arbres, une foible
 lueur, ce qui nous fit conjecturer qu'il
 devoit y avoir quelque habitation. L'em-
 baras où nous nous trouvions ne nous
 permit pas de songer au peril qu'il y a-
 voit à se risquer dans ces lieux sauvages,
 nous resolumes d'abord d'y demander un
 azile; le desir d'y arriver plutôt nous fit
 doubler le pas, & après avoir erré pen-
 dant près d'une heure, nous arrivames à
 une petite cabane qui sembloit servir de

re.

retraite à quelque Bucheron. Mon Gouverneur ayant heurté à la porte, une vieille Femme tenant une lampe à la main, vint nous ouvrir; nous la priames de vouloir nous permettre de passer la nuit dans sa maison, avec assurance qu'elle seroit bien recompensée. Après qu'elle nous eût regardé bien atentivement, Messieurs, nous dit elle, je ne suis pas accoutumée à recevoir des gens de votre sorte; vous ne trouverez ici aucune des commodités dont vous avez besoin, cette pauvre Chaumière, me fournit à peine & à mon Fils de quoi nous mettre à couvert contre les injures de l'air, Cependant, ajouta-t'elle, je vous vois dans un état à avoir besoin de secours, vous pouvez entrer si vous voulez, je tâcherai de vous donner tout le soulagement que ma chetive cabane peut fournir. Nous fumes ravis de nous voir du moins à l'abri de la pluye; M. de Beaulne atacha notre cheval sous un arbre, & me porta dans la cabane.

Son premier soin fût de visiter ma jambe, il vit avec plaisir qu'il n'y avoit qu'une entorse: comme il avoit été longtems dans le service, il s'étoit fait un plaisir de voir travailler quelquefois les Chirugiens,

giens, pour aprendre à s'aider soi même en cas de besoin, desorte qu'il me remit le pié dans le moment, sans me causer même beaucoup de douleur, & y ayant mis des compresses avec toute la précaution nécessaire, il songea à me faire prendre quelque repos. Une botte de paille fut le lit sur lequel on me coucha; toutefois acâblé de fatigues & de chagrins, je m'endormis d'un profond sommeil. Mon Gouverneur fort content de me voir si tranquille, alluma un grand feu pour faire secher nos habits, après quoi s'étant fait un lit semblable au mien, il se mit à côté de moi.

Le sommeil commençoit à peine à fermer ses paupières lors qu'on frapa rudement; la Vieille se reveillant en sursaut fit difficulté d'ouvrir à une heure si induë. Les nouveaux venus impatiens de ce qu'on les faisoit attendre si longtems, enfoncèrent la porte; nous vimes entrer dans le moment quatre hommes, que nous connumes facilement à leur mine être des Voleurs de grand chemin. Nous éprouvames a l'instant la vérité de nos conjectures, car ils ne nous eurent pas plutôt aperçus, que sans nous donner le tems de nous reconnoître, ils se jettèrent sur nous, s'em-

s'émparèrent de tout ce que nous avions, & après nous avoir fortement garotés, ils nous traînèrent dans un petit réduit à côté de l'endroit où nous étions, pour attendre, disoient ils, la venue de leur Capitaine, qui se reservoit le droit de décider du sort des prisonniers.

Je ne saurois exprimer ce que je sentis dans ce funeste moment ; les frayeurs de la mort m'avoient saisi ; l'impossibilité de me sauver & l'horreur de me voir hors d'esperance de tout secours humain, me firent perdre entièrement courage. Je m'abandonnai aux plaintes les plus amères, triste refuge des opprimés. „ Ciel „ équitable ! m'écriai-je, ne m'as tu „ donc donné le jour que pour me faire „ l'objet de ton couroux ? Quel mal a pu „ commettre ma malheureuse Famille, „ pour se voir si cruellement persecutée „ par ta celeste vengeance ? de quel crime me me suis-je rendu coupable, pour „ être réduit dans l'état où je suis ? Permettras-tu, que de barbares Assassins „ me ravissent une vie, que je ne tiens „ que de ta bonté ? Où sont tes foudres „ redoutables pour écraser ces méchans, „ & la vertu n'a-t'elle d'autre prérogative que celle de se voir la victime de

S 5

l'in-

„ l'injustice ? Mais , Grand Dieu ! si
 „ telle est ta volonté que je périsse , ne
 „ confonds point l'innocent avec le cou-
 „ pable , épargne du moins ce vénéra-
 „ ble Vieillard , qui m'a toujours enseig-
 „ né à te révérer , & à te craindre.

Ces paroles étoient suivies d'un tor-
 rent de larmes , & des idées les plus fu-
 nestes & les plus affreuses. M. de Beaul-
 ne m'écoutoit atentivement ; il vouloit
 voir mon cœur à decouvert ; il savoit
 que l'état où je me trouvois m'empêchoit
 de feindre ; il voïoit que la triste idée
 d'une mort prochaine & qui paroïssoit
 inévitable , me jettoit dans le plus vio-
 lent desespoir. Il ne s'étonnoit pas à
 la vérité , que dans un âge si tendre , ma
 situation presente me consternât , & fit
 de si vives impressions sur mon Esprit :
 toutefois il auroit souhaité , me voir plus
 de resignation aux immuables decrets de
 la Divinité ; il crut devoir employer le
 peu de momens , que selon toutes les a-
 parences il avoit encore à vivre , à faire
 cesser mes murmures. „ Sont-ce là , mon
 „ cher Varasque , me dit il , en poussant
 „ un profond soupir ! les effets des in-
 „ structions que je vous ai si souvent don-
 „ né ? cette grandeur d'ame que je vous
 „ croïois

„ croïois, n'étoit donc qu'un vain Phan-
 „ tôme, qui s'évanoüit lorsqu'il s'agit
 „ de la mettre en pratique ! Je ne m'é-
 „ tonne pas d'entendre un homme au
 „ milieu des douceurs de la vie en prê-
 „ cher le mepris & l'instabilité. Mais
 „ il est beau de voir un cœur généreux
 „ braver ses infortunes jusques dans le
 „ sein de la mort. Rapellez vous tant
 „ de Héros qui l'ont vû aprocher sans
 „ crainte, & qui l'ont subi sans re-
 „ gret ; aprenez par mon exemple,
 „ puisque je suis dans les mêmes cir-
 „ constances, à vous mettre au dessus
 „ des disgraces terrestres ; songez qu'u-
 „ ne sage Providence a borné la durée
 „ de nos jours ; que la vie dont nous
 „ jouïssons ne nous appartient point, &
 „ que ce n'est pas à nous à prescrire des
 „ Loix à un Etre Suprême, qui est l'Ar-
 „ bitre Souverain de notre sort. Tâchez
 „ d'apaiser par une promte, mais sincè-
 „ re, repentance, un Dieu que vous ve-
 „ nez d'ofenser par vos murmures, à
 „ cette condition, j'ose vous promettre
 „ que vous verrez vos craintes s'éva-
 „ noüir ; vous vous sentirez une chréti-
 „ enne intrepidité, & vous ferez con-
 „ vaincu, que ce même Dieu qui vous
 „ éprouve

„ éprouve aujourd'hui , possède une in-
 „ finité de moiens pour vous delivrer,
 „ si telle est sa sainte volonté.

Il prononça ces paroles d'un ton si ferme & si résolu , que j'en fûs vivement touché ; je compris le tort que j'avois eû de me defier de la protection divine ; je priai le Tout Puissant de me fortifier dans mon extrême foiblesse , & de m'accorder assez de constance pour lui sacrifier ma vie d'une manière qui lui fût agréable. Peu après je sentis le calme renaître dans mon cœur alarmé ; l'idée de la mort me paroissoit moins afreuse , je commençai à l'envisager , sans éprouver ces horreurs & ces frissons qu'elle cause ordinairement ; l'examen de ma conscience ne contribua pas peu à me tranquiliser. Je ne me trouvois pas coupable de ces crimes énormes qui font toutes nos craintes dans nos derniers momens , & si j'avois quelques pechés à me reprocher , je goûtois la douce consolation d'être convaincu , que quoi qu'ils eussent été involontaires , j'en avois cependant le plus douloureux regret.

Après avoir travaillé ainsi à faire ma paix avec mon Créateur , je me transportai en idée jusque dans les bras de ma
 ten-

tendre Mère ; il me sembloit que je lui disois un éternel adieu ; je croïois essuyer ses larmes , & la conjurer de ne point m'envier le sort glorieux dont j'allois jouïr ; je m'imaginois l'affurer , que j'étois sur le point d'aller joindre dans le sein de la félicité & son Epoux & son Fils ; que de concert avec eux j'allois implorer sa délivrance & tâcher de lui faire obtenir dans peu le digne prix de ses vertus.

Ces pieuses reflexions furent interrompuës par le bruit que firent quelques Personnes qui venoient d'entrer , ce qui nous fit conjecturer que le Capitaine étoit arrivé. Alors mon Gouverneur ne doutant pas qu'on ne vint bientôt nous assassiner, il fit un dernier effort pour se traîner jusques auprès de moi. Puis apuyant son visage sur le mien : „ mon Fils, dit-il, notre heure approche ; les Barbares se préparent à nous immoler à leur rage ; songez à mourir en Chrétien ; quittez dès à present le monde pour ne penser qu'à l'éternité ; on va nous séparer , mais notre séparation sera de courte durée , puisque nos Ames vont se rejoindre dans leur commune & véritable Patrie. Heureux & mille fois Heureux !

„ reux ! lui repondis-je, le jour où je
 „ vous vis la première fois; non con-
 „ tent de m'avoir appris à bien vivre,
 „ vous me disposez encore par votre ex-
 „ emple, autant que par vos leçons à bien
 „ mourir; vous me conduisez par la main
 „ vers la véritable gloire, & vous m'en
 „ fraiez la route. Que la situation où je
 „ vous vois est digne d'envie ! la douce
 „ serénité qui brille sur votre visage, ne
 „ paroît troublée par aucun remord; la
 „ vie n'a pour vous point de charmes qui
 „ vous la fasse regretter; Dieu vous apel-
 „ le, & vous êtes à l'instant prêt à le
 „ suivre. O vertu ! C'est maintenant
 „ que je ressens tes douces influances ;
 „ tu n'es jamais si aimable, que dans
 „ l'adversité ! Seigneur, continuai-je en
 „ apuyant ma tête sur la poitrine de mon
 „ zélé Conducteur, puissions nous mou-
 „ rir de la mort des justes, & puisse no-
 „ tre fin ressembler à la leur !

Je n'eû que le tems de dire ces mots,
 lorsqu'on vint ouvrir la porte de notre
 réduit. Je m'approchai le plus qu'il me fut
 possible de M. de Beaulne, pour avoir du
 moins la triste consolation de mourir en-
 tre ses bras; je le couvris de mon corps,
 & je presentai ma poitrine pour recevoir
 les

les premiers coups, & pour tacher, s'il étoit possible, d'obtenir sa vie en sacrifiant la mienne. Nous vîmes entrer le Capitaine suivi de quatre hommes le pistolet à la main ; il nous régarda l'un & l'autre sans prononcer un seul mot, mais ayant jetté les yeux sur moi, je remarquai qu'il me regardoit avec une extrême attention ; ma vue parut l'émouvoir ; il ne s'arrêta qu'un moment, & sortit en faisant signe à ses Gens de le suivre. Bientôt après les quatre Bandits revinrent, portant nos habits sur le bras ; ils détachèrent nos liens & nous ordonnant de nous habiller pour venir saluer leur Chef, ils nous assurèrent de sa part, que nous n'avions rien à craindre, & qu'il ne nous arriveroit aucun mal.

La vie m'étoit devenuë si indifférente, & j'étois si résolu à la quitter, que ces consolantes paroles ne firent pas sur moi tout l'effet qu'on en auroit dû naturellement attendre ; je reçus ma grace avec une tranquillité surprenante, néanmoins l'émotion que j'avois senti auparavant m'avoit si fort troublé, que je tombai sans connoissance entre les bras d'un de mes Libérateurs. Je ne fais ce que je devins alors, sinon que lorsque j'eus repris l'usage

sage

sage de mes sens , je me trouvai dans la chambre , couché sur la même botte de paille , où l'on m'avoit mis premièrement. M. de Beaulne étoit assis à côté de moi occupé à me donner tous les secours qui dependoient de lui ; sept Hommes étoient autour de nous ; on voïoit regner un profond silence , & chacun attendoit que je fusse revenu de mon évanouissement , qu'on attribuoit à la joye que m'avoit causé la nouvelle inopinée de ma délivrance.

Je me levai pour voir quelle seroit l'issue d'une Scène aussi embarrassante , mais quelle fut ma surprise , lorsque j'aperçus parmi les Voleurs le Fils de Laurenço , & que je reconnus dans la personne de leur Chef, D. Juan d'Occagna ! La vue de la redoutable tête de Meduse ne fit jamais un effet plus prompt sur ceux qui la regardoient , que le fît sur moi une rencontre si imprévue ; j'avois peine à croire que ce que je voïois ne fût pas un songe ; je ne pouvois concevoir , que D. Fabrice , que je croïois à Toléde au fond d'un cachot , fût avec moi dans la même cabane. Je restai immobile sans pouvoir prononcer une seule parole. D. Juan me voïant si interdit , n'attribua uni-
que-

quement mon émotion qu'à la surprise que me caufoit sa vuë. M. de Beaulne lui avoit appris l'accident qui m'étoit arrivé, de sorte que sachant que je ne pouvois me soutenir, il se leva & vint m'embrasser avec une cordialité surprenante.

„ Fils de D. Alvar, me dit-il, ce que
 „ vous voïez a tout lieu de vous sur-
 „ prendre; vous ne songiez sans doute
 „ guères à ce qui vous arrive aujourd'hui,
 „ lors que vous temoignates tant de gé-
 „ nérosité sans me connoître. Vous voïez
 „ qu'une bonne action trouve toujours
 „ sa récompense, même parmi les gens
 „ de ma profession: rendez graces à l'heu-
 „ reuse étoille qui m'a conduit dans ce
 „ lieu, sans quoi c'étoit fait de vous.
 „ Je suis fâché de ce qui vous est arrivé,
 „ mais mes gens ne vous connoissant pas,
 „ ils ne pouvoient agir autrement; ou-
 „ blions le passé, je vous declare que
 „ vous êtes libres l'un & l'autre, tous
 „ vos effets vous seront rendus, & même
 „ me votre Cheval, que nous avons trou-
 „ vé sous un arbre, où sa bride s'étoit
 „ entortillée dans les branches. Ce n'est
 „ pas tout, ajouta-t'il, ce feroit peu
 „ de vous restituer ce qui vous appartient,
 „ je pretens encore vous rendre un argent

T

sur

„ sur lequel vous ne comptiez plus, voi-
 „ la, continua-t'il, en me presentant une
 „ bourse, les trente pistoles que vous
 „ m'avez si généreusement prêtées; re-
 „ connoissez à ceci, que D. Juan tel
 „ que vous le voiez, feroit au desespoir
 „ si l'on pouvoit lui reprocher la moin-
 „ dre ingratitude.

Si j'étois surpris à la vuë de D. Juan, mon étonnement redoubla en voyant la manière gracieuse dont il en agissoit à mon égard; sa générosité nous parut si surprenante, que nous en fumes tout à fait interdits. Enfin mon Gouverneur rompit le silence; il remerçia notre Libérateur de ce qu'il venoit de faire pour nous, & l'assura d'une reconnoissance, qui n'auroit d'autre fin que celle de notre vie. Pendant que D. Juan me parloit j'avois remarqué que D. Fabrice, au nom de D. Alvar, avoit paru tout étonné, il jettoit sur moi des regards curieux, & je crus pouvoir lire dans le cœur de ce Traître, que mes soupçons n'étoient que trop bien fondés. Le Perfide qui ne se doutoit pas que je le conusse, quoi qu'il s'aperçut que je le regardois assez fixement, il s'enhardit à me parler. „ Oseroit-on vous demander,
 Mon-

„ Monsieur, me dit-il, si ce D. Alvar
 „ que je viens d'entendre nommer par
 „ mon Capitaine, est celui qui fut assas-
 „ siné, à ce qu'on pretend, aux envi-
 „ rons de Toléde. C'est lui même, lui
 „ repondis-je; il perdit la vie avec mon
 „ Frère dans le Château d'un homme
 „ de distinction nommé D. Laurenço,
 „ sans qu'on ait jamais pu decouvrir les
 „ Auteurs de ce meurtre. Cet assassinat
 „ a fait beaucoup de bruit, repliqua-t'il,
 „ & je m'étonne que la Justice, qui est
 „ ordinairement si clairvoïante, n'ait
 „ pas decouvert quelques complices d'un
 „ pareil crime. Tous nos efforts ont été
 „ inutiles, lui repondis-je, mais s'ils
 „ sont échapés à nos poursuites, le jour
 „ viendra j'espère, où le Souverain Ju-
 „ ge de la Terre les punira à la face
 „ de l'Univers. Le Fils de Laurenço
 „ palit à ces paroles, & ne voulant pas
 „ poursuivre un entretien où il étoit trop
 „ interessé, il se mit à discourir avec les
 „ autres. Pour moi qui craignois déjà d'en
 „ avoir trop dit, vû les circonstances où
 „ j'étois & les mesures que j'avois à gar-
 „ der, je fus bien aise de voir finir cette
 „ conversation qui auroit pu me devenir
 „ funeste.

Mes appréhensions ne se trouvèrent que trop justes, & j'en vis bientôt les fâcheuses suites. Je remarquai que Fabrice parloit à ses Compagnons avec beaucoup d'emportement, & qu'il nous regardoit de tems en tems avec des yeux étincellans de rage; il portoit la main à ses pistolets, & on eut dit qu'il ne cherchoit que les moïens de nous faire éprouver sa fureur. D. Juan ayant repondu obligeamment aux remercimens de M. de Beaulne, il se tourna vers ses Compagnons: „ mes Amis, leur dit-il, il ne „ seroit pas juste que mon devoir vous „ frustrât d'un bien qui vous appartient „ selon nos Loix; je taxe le butin que „ vous auriez eu de ces deux Mes- „ sieurs à cent pistoles, en voila dix pour „ chacun; je ne crois pas vous faire tort „ en gardant le reste pour ma part. Il leur donna en même tems cette somme qu'ils reçurent avec reconnoissance, & temoignèrent être fort contens de leur capture.

Le seul Fabrice refusa de prendre sa part, & regardant son Capitaine avec une fière arrogance; „ Dom Juan, lui dit-il, „ permettez moi de vous dire, que vous „ tranchez ici du généreux fort mal à „ pro-

„ propos ; vous donnés la vie à deux Per-
 „ sonnes qui ne féroient pas plutôt hors de
 „ votre pouvoir , qu'ils employeroient tous
 „ leurs efforts pour vous la ravir : votre
 „ sûreté & celle de nous tous exige qu'ils
 „ subissent la loi imposée à tous ceux
 „ qui tombent entre nos mains. Nous
 „ connoissant comme vous savez , ils
 „ nous depeindront si bien , que tous
 „ nos déguisemens seront inutiles aux
 „ recherches qu'on fera pour nous de-
 „ couvrir. Vous nous perdez en les
 „ sauvant , songez y bien , sans quoi je
 „ crains que bientôt vous ne vous re-
 „ pentiez trop tard d'avoir negligé un
 „ conseil si salutaire.

„ Ame lache & perfide , lui repondit
 „ D. Juan , à peine échapé par mes soins
 „ à une mort ignominieuse , est-ce ainsi
 „ que tu recompenses mes bienfaits ? a-
 „ près ce que tu me dois , ose tu me te-
 „ nir un pareil langage ? & ne crains tu
 „ point qu'un coup de pistolet ne soit
 „ ma reponse ? voudrois tu que tous les
 „ autres te ressemblassent ? & n'as tu ja-
 „ mais que d'indignes conseils à me don-
 „ ner ? as tu le cœur assez noir , pour
 „ vouloir que je fausse une foi solennel-
 „ lement donnée , & que je consente à

T 3

„ don-

„ donner la mort à des gens à qui je vi-
 „ ens d'acorder la vie ? Tes précauti-
 „ ons font inutiles & quand même elles
 „ feroient justes & que ces Messieurs
 „ auroient assez de cruauté pour me de-
 „ celer, je ne ferai jamais capable de me
 „ repentir d'une bonne action. Au reste,
 „ qu'il ne t'arrive plus de t'émanciper
 „ de la forte, car je te jure que quicon-
 „ que osera jamais t'imiter, paiera son
 „ imprudence de sa tête, & apprendra
 „ aux autres, que je pretens être absolu
 „ dans mes volontés.

Fabrice au desespoir du mauvais succès
 de son abominable dessein, nous regarda
 avec fureur & sembla jurer notre perte,
 néanmoins effrayé par les menaces qu'il
 venoit d'entendre, il se retira sans oser
 repliquer.

Si le barbare conseil du Fils de D. Lau-
 renço nous avoit effrayé, la magnanimi-
 té de son Capitaine nous rassura; nous
 étions étonnés de trouver tant de gran-
 deur d'ame dans un homme qui menoit
 une vie si opposée aux sentimens qu'il
 paroissoit avoir; la conduite qu'il venoit
 de tenir à notre égard nous remplissoit
 d'admiration : M. de Beaulne sur tout
 en fut vivement touché, & lui voiant tant
 de

de principes de la vertu la plus sublime, il crut qu'il ne feroit pas impossible de le tirer du précipice où il étoit : sentant donc qu'il n'avoit pas de tems à perdre, il lui témoigna qu'il feroit bien aise de l'entretenir un moment en particulier sur une matière qui l'interessoit infiniment.

J'ignorois quel pouvoit être le dessein de mon Gouverneur, je ne pouvois comprendre pour quelle raison il demandoit un entretien secret avec D. Juan, car j'étois bien éloigné de penser qu'il eût pris la résolution d'en faire un Profelite : je n'aurois pû m'empêcher, si j'en avois été informé, de lui faire apercevoir toutes les difficultés d'une pareille entreprise, mais reflechissant sur sa prudence, je me tranquilisai sans ofer même lui demander ce qu'il avoit envie de faire.

„ Dans les circonstances où je me trou-
 „ ve, lui repondit D. Juan, les momens
 „ me sont précieux, tout autre que vous
 „ me demanderoit en vain la même cho-
 „ se, je ne pourrois jamais consentir à
 „ la lui acorder, je risque tout en m'ar-
 „ rêtant trop longtems en cet endroit,
 „ cependant pour vous témoigner à quel
 „ point je pousse la confiance que j'ai en
 „ votre générosité, je vais me mettre en

„ état de vous satisfaire sans courir tant
 „ de dangers. Il ordonna ensuite à ses
 gens de se rendre incessamment à leur re-
 traite ordinaire, avec ordre de n'en point
 sortir sans un commandement exprès de
 sa part. Ils obéirent sans hésiter, & en nous
 quittant ils nous délivrèrent de la terreur
 que nous avoit causé leur incommode
 présence.

Ses Compagnons ne furent pas plutôt
 „ partis qu'il vint nous rejoindre. Avouez
 „ Messieurs, nous dit-il, qu'il faut avoir
 „ une idée bien avantageuse de votre can-
 „ deur, pour m'exposer de la sorte. Il
 „ n'y a que quelques heures qu'il s'est
 „ passé une action qui m'inquiète extrê-
 „ mement, vous l'apprendrez sans doute
 „ dans peu, je suis sûr qu'on me cher-
 „ che par tout : mais je croirois vous
 „ outrager en vous montrant de timides
 „ soupçons ; non, non, le cœur de D. Juan
 „ n'est pas susceptible de la moindre dé-
 „ fiance ; je ne saurois croire que des Per-
 „ sonnes telles que vous auront jamais as-
 „ sez de lâcheté pour me trahir. Je ne
 „ vous demande donc qu'une grace, c'est
 „ qu'en cas qu'on vienne nous inquiéter
 „ ici, vous me fassiez passer pour votre
 „ Domestique, le Seigneur Varasque é-
 „ tant

„ étant cousin du Corrégidor, on n'aura
 „ aucune peine à le croire, d'autant plus
 „ que peu de personnes peuvent me con-
 „ noître, vû que j'ai toujours eu la pré-
 „ caution de ne marcher que de nuit. A
 „ cette condition je suis prêt d'écouter ce
 „ que vous avez à me dire. Après qu'il
 „ eut cessé de parler, nous l'assurames que
 „ bien loin qu'il eût quelque chose à crain-
 „ dre de notre part, nous étions résolus à le
 „ secourir de notre sang, & qu'il pouvoit
 „ compter sur notre fidélité, & notre re-
 „ connoissance; ensuite M. de Beaulne vo-
 „ yant qu'il se disposoit à l'écouter, lui
 „ parla à peu près en ces termes.

„ Vous venez, magnanime D. Juan, de
 „ donner la vie à deux infortunés dont la
 „ perte sembloit inévitable; un tel ser-
 „ vice paroît sans doute au dessus de tou-
 „ te récompense, & si je n'avois des vûes
 „ plus relevées, je penserois qu'il seroit
 „ au dessus de mes forces de pouvoir ja-
 „ mais rien faire qui pût l'égaliser. Tou-
 „ tefois vous serez surpris en me voiant
 „ entreprendre le dessein d'enchérir sur
 „ vous: non content de vous conserver
 „ la vie dont vous jouissez, je voudrois
 „ encore vous procurer les moïens d'ob-
 „ tenir celle qui décidera quelque jour

de votre sort pour toute l'éternité. Je vous vois avec douleur sur le bord d'un précipice affreux, & je vous offre une main secourable pour vous en retirer. Ne vous étonnez pas qu'un homme à peine échappé des bras de la mort, & qui même est encore en votre puissance ose vous tenir un pareil langage; les Interêts du Dieu que je vous annonce me donnent une intrépidité que les plus grands périls ne sauroient ébranler: mais quand même je me sentirois quelque crainte, votre vertu me rassure; je vous connois trop de générosité, pour penser que vous voulussiez du mal à un homme, qui pénétré de la plus vive reconnoissance, ne cherche que votre bonheur. Les sentimens que vous m'avez fait paroître, me persuadent que vous devez être d'une naissance illustre; les ames vulgaires sont rarement susceptibles de tant de grandeur. Quelque caprice sans doute vous a fait embrasser le genre de vie que vous menez; la difficulté qu'il y a de vous en defaire, sans exposer vos jours, contribuë peutêtre à vous y retenir; de cette manière ce qui fut un caprice devient une necessité. Songez, je

„ je vous en conjure , à quels dangers
 „ vous expose une pareille conduite. Quel
 „ est le but que vous pouvez vous for-
 „ mer ? est-ce celui d'aquerir des richesses ?
 „ mais , banni de la société civile ,
 „ caché dans le fond des Bois , fuyant la
 „ lumière du jour , & ne cherchant que
 „ les ténébres , quel est l'usage que vous
 „ en pouvez faire ? Cherchez vous dans
 „ ce libertinage les douceurs de la vie ,
 „ & tout ce que les Impies nomment la
 „ véritable félicité ? Helas ! au lieu de
 „ ces avantages , vous ne trouvez que
 „ des inquiétudes continuelles. L'épou-
 „ vante & l'effroi vous suivent par tout.
 „ Sans cesse sur le point d'être décou-
 „ vert vous vous défiez de vos plus sû-
 „ res retraites ; le moindre bruit vous é-
 „ fraye , & vous consterne ; tout vous
 „ fait ombrage , le repos vous fuit , &
 „ ne vous laisse en sa place que la terreur
 „ & la crainte.

„ Vous n'ignorez pas qu'une mort in-
 „ fame & cruelle vous atend au bout de
 „ votre carrière , & qui terminant vos
 „ jours , vous plonge dans un abime de
 „ douleurs & de peines. L'expérience
 „ doit vous avoir appris , que rarement vos
 „ semblables échapent au bras d'un Dieu

„ Ven-

„ Vengeur qui les poursuit, & qui dans
„ ce monde même en fait de redoutables
„ monumens de sa Justice. La vuë des
„ Criminels que vous avez vû exécuter,
„ n'a-t'elle jamais fait aucune impressïon
„ sur votre cœur ? De quel œuil avez
„ vous pu contempler leur fin déplorable ?
„ Leurs calamités ne vous font elles pas
„ autant de voix qui vous crient, qu'un
„ sort pareil vous atent, si vous persistez
„ dans vos crimes ? Quelle satisfaction
„ pouvez vous goûter en vous voiant
„ l'opprobre du genre humain, la terreur
„ de vos concitoyens, & l'objet de la
„ malediction publique ? La Veuve à qui
„ vous avez ravi son Epoux ; l'Orphelin
„ que vous avez privé de son Père, font
„ continuellement, pour votre perte, des
„ vœux que le Ciel équitable ne man-
„ quera pas d'exaucer quelque jour ! Peut-
„ être au moment que je vous parle, le
„ glaive de la Vengeance Celeste suspen-
„ du au dessus de votre tête, est-il prêt
„ à fondre sur vous. Prevenez ces mal-
„ heurs par un prompt changement de
„ vie, généreux D. Juan ; le mal n'est
„ pas sans remede ; plut au Ciel ! que la
„ Providence m'eût conduit en ce lieu
„ pour être l'instrument de votre con-
„ ver-

„ version ! Au reste, j'ai de quoi lever
 „ tous les obstacles qui pourroient s'y o-
 „ poser : mes Amis sont assez puissans
 „ pour obtenir votre grace, je vous offre
 „ un azile à Anover; si vous voulez m'y
 „ venir trouver, je vous y procurerai tout
 „ ce qui vous est nécessaire pour votre
 „ sûreté, & je m'évertuërai pour vous
 „ faire obtenir quelque établissement a-
 „ vantageux. Voila ce que j'avois à vous
 „ dire, c'est à vous à choisir quel parti
 „ vous voulez prendre, mais si le Ciel
 „ daigne exaucer mes vœux, il vous pé-
 „ nétrera lui même de la vérité de ce
 „ que je viens de vous proposer !

Dom Juan avoit écouté atentivement
 ce discours, ses yeux étoient fixés sur
 M. de Beaulne, & il le regardoit avec
 ravissement. Il paroissoit extraordinairement ému, & sembloit être combattu intérieurement par des pensées tumultueuses qui se suivoient avec rapidité. Il baissoit les yeux vers la terre, & les levait ensuite vers le Ciel : il soupiroit profondement, & joignoit ses mains, sans prononcer un seul mot. Il fut de cette manière pendant quelque minutes dans une espèce de combat : nous attendions sa réponse avec impatience, sans

fans ofer lui parler; enfin tout d'un coup
 ses yeux se couvrirent de larmes, il se
 mit à genoux, & d'une voix entrecou-
 pée de sanglots; ,, Dieu pitoïable, s'é-
 ,, cria-t'il, qui fites graces autrefois à
 ,, un de mes semblables qui alloit expirer
 ,, sur une croix infame, ayez pitié de
 ,, moi. Après avoir dit ces mots, il fut
 encore quelque tems sans ouvrir la bou-
 che, puis reprenant la parole, Seigneur
 ,, continua-t'il, je sens toute la noirceur
 ,, de mes crimes; je suis pénétré d'hor-
 ,, reur en y pensant, & je ne demande
 ,, que la grace de pouvoir expier mes
 ,, forfaits par une sincère repentance, qui
 ,, n'aura d'autre fin que celle de ma vie:
 ,, & vous sage Inconnu, ajouta-t'il, en
 ,, embrassant les genoux de mon Gou-
 ,, verneur, vous! dont la divine éloquen-
 ,, ce m'a pénétré, & m'a fait rentrer en
 ,, moi même, daignez achever votre ou-
 ,, vrage, & montrez moi ce qu'il faut
 ,, que je fasse pour être sauvé.

,, Vous sentez vous un veritable regret de
 ,, vos fautes, lui dit M. de Beaulne? Etes
 ,, vous véritablement convaincu de leur
 ,, noirceur? Est-ce la crainte du suppli-
 ,, ce, ou bien la douleur d'avoir offensé
 ,, un Dieu de Miséricorde, qui vous arra-
 ,, che

„ che les larmes que je vous vois rependre?
 „ Que ce doute me mortifie, lui re-
 „ pondit-il, l'idée des tourmens & des
 „ chaînes n'a jamais été capable d'ébran-
 „ ler mon courage; non, non, mes lar-
 „ mes ont une cause plus juste; un Dieu
 „ outragé par mes forfaits; ses Loix sa-
 „ crées indignement foulées aux piés,
 „ sont les motifs de mon affliction; ma
 „ vie n'a été jusqu'à present, qu'un en-
 „ chaînement de crimes; plut au Ciel!
 „ que j'en pusse perdre la mémoire! ils ne
 „ me couteroient pas les remords dont je
 „ me sens agité: ne m'abandonnez donc
 „ pas dans la cruelle incertitude où je
 „ me trouve; je ne saurois croire que la
 „ justice d'un Dieu sevère dans ses châti-
 „ mens pût jamais consentir à me par-
 „ donner; je n'ai point d'excuse à lui a-
 „ léguer, la confusion est mon partage,
 „ & mon malheur me paroît certain.
 „ Dieu m'a parlé par votre bouche; j'ai
 „ senti un charme secret qui a triomphé de
 „ mes illusions, mais hélas! mon change-
 „ ment ne sert qu'à me faire envisager tou-
 „ te l'horreur de ma situation. Aidez moi
 „ à apaiser cette conscience alarmée:
 „ puis-je esperer que le chemin de la gra-
 „ ce, ne me soit pas entièrement fermé?
 „ Ce

„ Ce doute outrage la Divinité, lui
 „ repliqua M. de Beaulne, le Dieu que
 „ nous servons demande un coeur contrit,
 „ un esprit soumis, il veut qu'on tremble
 „ à sa parole; la mort du Pecheur, n'est
 „ pas ce qu'il demande, il l'exhorte à se
 „ repentir & à vivre: si donc vous êtes
 „ dans ces saintes dispositions, & que vous
 „ ayez pris une ferme résolution d'y per-
 „ severer, j'ose vous annoncer de sa part,
 „ que vous pouvez tout attendre de sa
 „ clemence.

„ Plus j'envisage mon déplorable
 „ sort, repondit D. Juan, & plus
 „ j'entrevois de doutes & d'incertitu-
 „ des: un redoutable avenir n'ofre à
 „ mes yeux que d'eternels supplices! je
 „ me trouve si coupable, que je croi-
 „ rois outrager l'Etre Suprême, en es-
 „ perant qu'il pût jamais me pardon-
 „ ner, sans faire tort à sa Justice qui de-
 „ mande ma perte; ses Temples sacrés
 „ n'ont pas été à couvert de mes rapines;
 „ ses Saints Monastères qui m'ont souvent
 „ servi d'Azyle ont éprouvé ma fureur;
 „ j'ai porté une main sacrilége jusque sur
 „ ses Autels, & pourois je encore me fla-
 „ ter que tant de crimes pussent demeu-
 „ rer impunis?

„ Ces

„ Ces salutaires appréhensions reprit M.
 „ de Beaulne, me convainquent de vo-
 „ tre sincérité; tranquilisez vous, ajou-
 „ ta-t'il, & foyez persuadé que ces crain-
 „ tes qui s'élevent dans votre ame, sont
 „ l'effet de la Bonté Divine, qui veut
 „ vous designer combien vous êtes cou-
 „ pable, & vous faire d'autant mieux
 „ sentir le prix du pardon qu'elle vous
 „ acorde.

Ce touchant entretien nous penetra
 de tristesse & de joye; nous mêlames nos
 soupirs avec ceux de D. Juan converti,
 & nous loüames ensemble les sages res-
 sorts que la Providence employe pour la
 conversion de ceux qu'elle daigne ati-
 rer à soi. Ils se dirent encore plusieurs
 choses également tendres & édifiantes;
 mon Gouverneur apaisa ses craintes,
 éclaircit ses doutes & l'exhorta à la per-
 sévérance par les motifs les plus pressans.
 Cependant il se faisoit grand jour, D.
 Juan n'osa pas s'arrêter davantage, craig-
 nant d'être découvert; il prit congé de
 nous, avec promesse qu'il viendrait nous
 joindre à Anover, dans deux jours au plus
 tard, car il avoit besoin de ce tems pour
 écarter ses Compagnons, de peur que son
 évafion ne le mît en danger d'en être

assassiné, puisqu'ils ne douteroient pas qu'il ne les eut quité, que dans l'espérance d'obtenir sa grace en les livrant entre les mains de la Justice. Nous aprouvâmes ses raisons, & après l'avoir prié de ne pas manquer à sa parole, nous le laissâmes partir.

Dès que nous fumes seuls nous fîmes nos prières & remerciâmes le Ciel de la protection qu'il avoit daigné nous acorder, après quoi nous montâmes à cheval & réprimâmes le chemin de notre Château. La douleur de mon pié s'étoit considérablement diminuée, néanmoins nous allions fort lentement, afin de prévenir que les secouffes du cheval ne les excitassent de nouveau.

Comme nous étions dans une route écartée, nous fumes assez longtems avant d'arriver au grand chemin; nous en étions à deux cent pas, lorsque nous vîmes un Cavalier qui venoit vers nous à toute bride; je le reconnus d'abord pour D. Fabrice; cette vue me fit frémir; j'avois déjà eu des preuves de la perfidie de ce Scélérat, & je ne doutai point que son intention ne fut de nous assassiner; nous avions chacun deux pistolets sur nous, mais la pluye les avoit tellement endom-

magés

magés qu'il étoit impossible de s'en servir , desorte que nous nous vîmes à la merci de ce Barbare, dont le cœur insensible ne se laissoit pas aisément fléchir.

Il mit incontinent le pistolet à la main, & s'avancant vers moi d'un air furieux :
 „ Misérable, me dit-il, tu as été témoin
 „ de ma honte & de ma mortification,
 „ c'est en vain que tu te flates que la
 „ générosité de D. Juan te mettra à
 „ couvert contre mon juste ressentiment,
 „ je t'empêcherai bien de me nuire, &
 „ ta mort va terminer mes inquié-
 „ tudes. En disant cela, il lâcha son
 coup avec tant de précipitation & si peu
 d'adresse, que la bale ne fit qu'effleurer
 un peu mon habit, sans me faire le
 moindre mal; il reprit aussi-tôt l'autre,
 & écumant de rage, il se mit en de-
 voir de mieux prendre ses mesures,
 mais la Providence me protégea visi-
 blement dans cette occasion, le pistolet
 rata par deux fois, ainsi j'eus le tems
 de fondre sur mon Ennemi l'épée à la
 main; j'étois tellement animé qu'il au-
 roit sans doute expiré sous mes coups,
 si le Perfide voyant venir de loin quel-
 ques personnes, n'eut fait volte-face, &

ne se fut enfui au grand galop ; je le poursuivis quelque tems , mais comme il montoit un cheval vigoureux & acoutumé à faire de longues courses , je l'eus bien tôt perdu de vuë ; je vins rejoindre M. de Beaulne , qui m'avoit toujours suivi dans l'intention de me secourir vigoureusement s'il en avoit été besoin. Nous raisonnames le reste du chemin sur cette rencontre imprévuë , mon Gouverneur me protesta , ,, qu'il étoit plus ému de cet accident , que ,, lorsqu'il s'étoit vû garroté dans la ,, chaumière. Ne voulant pas donner le tems à Fabrice de revenir à la charge , nous fimes un peu plus de diligence , & nous arrivames heureusement à Anover.

Nous fimes semblant de venir tout droit de Bajona , & nous ne témoignames rien à nos Domestiques de ce qui nous étoit arrivé. Les émotions redoublées que nous avions souffert , avoient extrêmement alteré notre santé , desorte que pour prévenir quelques suites fâcheuses , nous eumes la précaution de nous faire saigner , après quoi nous ne songeames qu'à nous tranquiliser en attendant l'arrivée de D. Juan. Le lendemain nous

reçu

reçumes une lettre de D. Felix, ce cher Ami témoignoit beaucoup d'impatience de savoir si nous n'avions eu aucun accident par l'affreux orage qu'il avoit fait le jour de notre départ; il nous marquoit que passant par Yepes, il avoit vû le champ de bataille où il s'étoit donné la nuit précédente un sanglant combat; que l'escorte qui conduisoit D. Fabrice avoit été ataquée par six Cavaliers bien montés, que les Alguafils s'étoient défendus en braves gens, mais que quatre d'entre eux ayant perdu la vie, les autres avoient été obligé de plier & d'abandonner leur Prisonnier, qui s'étoit sauvé avec ses Libérateurs: que cette affaire faisoit beaucoup de bruit, & qu'on recherchoit avec toute la diligence possible les teméraires Auteurs d'un pareil attentat.

Cette lettre éclaircit toutes nos incertitudes, nous vîmes que nous ne nous étions pas trompés, en prenant pour des Bandits ceux que nous avions vû chez D. Henrique, & nous ne doutames plus que ce ne fût l'action dont D. Juan nous avoit assuré que nous aurions bientôt des nouvelles. Comme nous ne voulions mettre aucun obstacle à la retraite de ce brave Capitaine, nous resolumes de gar-

der le secret jusqu'à ce qu'il nous eut joint ; ainsi nous nous contentames de repondre à D. Felix , que nous étions bien arrivés chez nous , & que le mauvais tems ne nous avoit causé d'autre incommodité que celle de passer en chemin une très incommode nuit.

Pendant que nous prenions nos arrangements pour la reception de notre Profelite, il me vint une pensée que je ne pus m'empêcher de découvrir à mon Gouverneur ; je lui avoüai ingenuëment, que malgré toute la sincérité aparente de D. Juan, je craignois encore que nous n'en fussions les dupes. „ Qui vous „ assurera, lui dis-je, que cet homme „ que nous croions véritablement con- „ verti, ne trame pas avec ses Com- „ pagnons le dessein d'enlever de ce „ Château tout ce qui s'y trouvera ? „ Si une fois nous l'y recevons, rien ne „ fera plus facile que d'y introduire de „ nuit quelques uns de ses gens, qui ne „ manqueront pas de s'y trouver à l'heu- „ re marquée, & en ce cas, la dernière „ catastrophe seroit plus fâcheuse que „ la première. Je voudrois donc, ajou- „ tai-je, me précautionner pendant qu'il „ est encore tems, & puisque nous ne „ pou-

„ pouvons plus retracter la parole que
 „ nous avons donnée, je crois qu'il nous
 „ seroit du moins permis, de l'enfermer
 „ dans quelque endroit sûr, jusqu'a ce
 „ qu'on ait pris les mesures necessaires
 „ à son égard.

M. de Beaulne qui ne s'atendoit pas à ce discours, fut étonné de me voir tant de défiance pour une Personne à qui j'avois de si grandes obligations, & qui en avoit agi avec tant de bonne-foi & de franchise avec nous. Il me montra le tort que j'avois de former de pareils soupçons, vû que D. Juan pouvoit à plus juste titre se méfier de nous, en se venant livrer entre nos mains seul & sans fuite, & s'exposant ainsi à une perte inévitable, sur la simple parole de deux Inconnus qu'il ne connoissoit que de nom. D'un autre côté, il me fit voir le peu d'aparence qu'il y avoit, que cet homme pût seulement se former de telles idées que d'en venir à de pareilles violences au milieu d'un Bourg bien peuplé, & où l'on ne manqueroit pas de secours dans l'ocasion. De cette manière je me mis l'esprit en repos, & je compris que ma prévoiance avoit été assez hors de saison.

Deux jours s'étoient écoulés sans que

nous eussions aucune nouvelle de D. Juan. Ce retardement nous inquiétoit, & mon Gouverneur commençoit même déjà à craindre que sa conversion n'eût été qu'un mouvement passager, que l'habitude du vice avoit aussi-tôt étouffé, desorte qu'oubliant ses protestations il pouvoit être retombé dans ses premiers égaremens. Toute-fois nous fumes agréablement détrompés en le voyant arriver le troisième jour. Il s'étoit déguisé en Minime, & une grande emplâtre qui lui couvroit la moitié du visage le rendoit méconnoissable; nous courumes l'embrasser avec toutes les marques d'une véritable satisfaction, & après lui avoir donné le tems de se reconnoître, & de prendre quelque repos, nous lui demandames de quelle manière il s'étoit défait de ses gens? Il nous dit, que dès qu'il nous eut quité, il étoit allé les rejoindre, que ne trouvant pas Carlos, (c'est ainsi que Fabrice se faisoit nommer parmi ses Compagnons,) il s'étoit informé de ce qu'il étoit devenu; qu'on lui avoit répondu qu'il s'étoit écarté sous prétexte de dépouiller un Cavalier qu'il savoit devoir passer par là, & qu'on ne l'avoit pas vû depuis ce depart.

,, Ce-

„ Ceci, continua D. Juan, me don-
 „ na d'étranges soupçons ; je craignis
 „ qu'il n'eût formé le dessein de vous
 „ faire quelque insulte ; je connoissois
 „ son naturel emporté & feroce, & je
 „ ne doutai pas qu'il ne voulût se faire
 „ raison de l'afront que je lui avois fait
 „ effuyer en votre présence. Je m'ha-
 „ zardai à le chercher, résolu de l'em-
 „ pêcher de vous nuire aux dépens mê-
 „ me de ma vie ; je le rencontrai près
 „ de l'endroit où nous avions passé la
 „ nuit ; il paroissoit possédé de quel-
 „ que mauvais Démon, ses yeux étince-
 „ loient de rage ; sa bouche étoit cou-
 „ verte d'écume, & il prononçoit les
 „ plus horribles blasphêmes. Surpris de
 „ le voir si furieux, je lui demandai
 „ pourquoi il avoit manqué à mes or-
 „ dres en quittant l'endroit que je lui a-
 „ vois assigné, & quel sujet il avoit de
 „ s'emporter de la sorte ? Il me dit, qu'il
 „ avoit voulu reparer ma faute, & qu'il
 „ n'avoit pas tenu à lui que vous ne fus-
 „ siés hors d'état de nous faire craindre ;
 „ qu'il étoit au desespoir d'avoir manqué
 „ son coup, mais qu'il espéroit dans peu
 „ laver cet outrage dans votre sang.

„ A ces mots je me sentis enflâmer

„ de courroux , & fans les mésures que
 „ j'avois à garder, je l'aurois fait répen-
 „ tir de son arrogance. Cependant je
 „ dissimulai mon ressentiment ; je lui re-
 „ présentai , que l'affront dont il par-
 „ loit ne consistoit que dans son imagi-
 „ nation ; que je ne pouvois comprendre
 „ quelle raison il avoit de haïr si mor-
 „ tellement deux Personnes qui ne l'a-
 „ voient jamais offensé , & de cette ma-
 „ nière tant par menaces, que par pro-
 „ messes , je le reconduisis avec moi au
 „ rendez-vous. Nous nous tinmes ca-
 „ chés le reste de cette journée.

„ Le lendemain je les envoyai en course
 „ vers differens endroits , & pour ne
 „ pas être obligé de les acompagner,
 „ je feignis de sentir une violente mi-
 „ graine. Je ne les eus pas plûtôt per-
 „ du de vuë , que je pris l'habillement
 „ que vous me voyez , & je me mis en
 „ chemin pour vous venir trouver ; j'ai
 „ été assez heureux pour ne recontrer
 „ personne , ainsi il leur sera impossible de
 „ découvrir que je sois avec vous. C'est
 „ maintenant à votre magnanimité que je
 „ me confie , je viens confirmer les vœux
 „ que je vous ai fait , je n'ai cessé de
 „ prier le Tout-Puissant de bénir mon

„ entre-

„ entreprise, il m'a exaucé jusqu'à pré-
 „ sent, & j'espère qu'il ne m'abandon-
 „ nera pas dans la suite. Si je me suis
 „ vû l'arbitre de votre sort, vous l'êtes
 „ maintenant du mien; je me remets
 „ entre vos mains, vous en agirez com-
 „ me vous le jugerez à propos, & quand
 „ même je devrois me voir livrer en-
 „ tre les mains de la Justice, je rece-
 „ vrai ma sentence sans murmurer, trop
 „ heureux, si ce foible sacrifice peut
 „ expier mes crimes, & me réconcilier
 „ avec un Dieu que j'ai si cruellement
 „ irrité.

Nous donnâmes beaucoup d'éloges à la sincérité de ce nouveau Converti, & nous lui réitérâmes les assurances que nous lui avions donné de ne le pas quitter qu'il ne fût tout à fait en sûreté. Pour commencer à effectuer ces promesses, M. de Beaulne lui dit, qu'il étoit Ami intime du Supérieur du Couvent des Dominicains d'Illescas; qu'il alloit lui écrire une lettre pour le prier de se rendre à Anover, pour une affaire d'importance, ajoutant qu'il esperoit de l'engager à lui procurer un asile jusqu'à ce qu'on eut pris les mesures nécessaires pour obtenir sa grace. D. Juan fut pénétré des
 pei-

peines qu'on vouloit bien se donner pour lui, & nous assura qu'il emploieroit tous les momens qu'il avoit encore à vivre, à faire des vœux pour notre prospérité.

Dès le même soir mon Gouverneur envoya un exprès au R. P. Ruyz, (c'est le nom du Supérieur,) & le pria par une lettre des plus obligeantes de se donner la peine de le venir trouver, pour une affaire qui ne pouvoit souffrir aucun délai; il lui demanda en même tems excuse de ce qu'il n'étoit pas allé en personne à son Couvent & lui fit comprendre qu'un cas imprévu l'empêchoit de s'aquiter de son devoir à cet égard. Le Supérieur n'eut pas plutôt reçu cette lettre qu'il partit en diligence, & arriva le lendemain vers le soir à notre Château. M. de Beaulne le mena dans un appartement à côté d'un cabinet où il avoit placé D. Juan, afin qu'il fut témoin de la conversation qu'il alloit avoir à son sujet.

Après nous être aquités des compliments qui se font d'ordinaire à la première entrevue, mon Gouverneur lui exposa le sujet pour lequel il l'avoit mandé. „ Mon Révérend Père, lui
„ dit-il,

„ dit-il, la proposition que j'ai à vous
 „ faire vous étonnera sans doute, mais
 „ d'un autre côté elle vous remplira de
 „ joie, puisque je vous procure une o-
 „ casion d'exercer cette charité respectée
 „ par tous ceux qui ont le bonheur de
 „ vous connoître, & qui fait en particulier
 „ l'objet de notre admiration. Un hom-
 „ me dont la naissance m'est inconnue,
 „ élevé dès sa jeunesse dans le vice, fa-
 „ meux par ses crimes, mais plus encore
 „ par la plus sincère repentance, se jette
 „ entre vos bras, & demande un asile
 „ dans votre Monastère; la reconnois-
 „ sance m'oblige à vous demander cet-
 „ te faveur; je lui dois la vie, aussi-bien
 „ que le Fils de D. Alvar; je vous instrui-
 „ rai de cet événement lorsque nous au-
 „ rons plus de loisir; je me contenterai de
 „ vous dire, que celui pour qui j'implore
 „ votre protection, touché de mes remon-
 „ trances, convaincu de ses égaremens,
 „ véritablement Penitent, est digne de
 „ toute votre compassion; daignez donc
 „ vous laisser flechir à mes prières; rece-
 „ vez dans le Bercaïl du Sauveur du Mon-
 „ de cette Brebis égarée, & ce Pécheur
 „ contristé, qui désire de se rendre aussi
 „ célèbre par son repentir, qu'il l'a été
 „ jus-

„ jusqu'à present par les crimes dont
 „ il s'est rendu coupable.

„ Monsieur, lui repondit le P. Ruyz,
 „ je suis trop convaincu de mon peu
 „ de mérite, pour me croire digne des
 „ éloges que vous voulez bien me don-
 „ ne. Je tâche à remplir mon pénible
 „ emploi du mieux qu'il m'est possible,
 „ & j'ai la satisfaction de voir que le Ciel
 „ daigne bénir mon labeur. Pour ce
 „ qui est de la demande que vous me
 „ faites de recevoir pour quelque tems ce-
 „ lui pour qui vous vous interessez, quand
 „ même je me sentirois quelque répu-
 „ gnance à le faire, il suffit qu'une Per-
 „ sonne de votre mérite m'en fasse la
 „ proposition, pour que j'y consente
 „ avec joie. Je suis persuadé que puis-
 „ que le vertueux de Beaulne me le
 „ recommande, le Sujet doit mériter
 „ toute mon estime; vous n'avez qu'à
 „ le faire venir, je le recevrai avec plai-
 „ sir; il pourra dans le sein de notre
 „ tranquille retraite se fortifier dans ses
 „ pieuses résolutions, & achever de tra-
 „ vailler à son bonheur. J'aurai soin
 „ de lui fournir les secours qui dépen-
 „ dront de moi, je mettrai toute mon
 „ étu-

„ étude à perfectionner ce digne ou-
 „ vrage que vous avez commencé.

Mon Gouverneur ravi de voir le Su-
 perieur dans des dispositions si favora-
 bles à son dessein, donna le signal dont
 on étoit convenu: aussi-tôt D. Juan qui
 avoit entendu ce qui s'étoit dit, entra
 dans la chambre, & vint se jeter aux
 piés du Père Ruyz. „ Vous voyez à
 „ vos piés, lui dit-il, mon Révérend
 „ Père, un homme qui à été jusqu'ici
 „ l'opprobre du genre humain, & indigne
 „ de voir le jour; j'étois dans un chemin
 „ de perdition, & je courois à grands
 „ pas vers ma ruine, lorsque le Dieu
 „ de miséricorde a eu pitié de moi. Il
 „ m'envoia ce parfait modèle de la plus
 „ austère vertu, ajouta-t'il, en mon-
 „ trant M. de Beaulne; ce généreux
 „ Défenseur de la gloire de son Dieu,
 „ me rémontra mes égaremens; ses pa-
 „ roles ont percé mon cœur comme
 „ une épée à deux tranchans; je suis
 „ rentré en moi-même, & je me sens
 „ saisi d'horreur au souvenir de mes for-
 „ faits. Non content de réveiller ma
 „ conscience assoupie, il a bien voulu
 „ se charger du soin de me procurer
 „ les moiens de travailler tranquillement

„ à

„ à ma repentance ; il met le comble
 „ à mon bonheur en me recommen-
 „ dant à votre protection ; je vois que
 „ vous ne faites point de difficultés de
 „ recevoir un malheureux persecuté
 „ de toutes parts. Veüille le Ciel
 „ vous recompenser l'un & l'autre se-
 „ lon vos mérites ! puissiez-vous obte-
 „ nir le digne prix de vos bienfaits !
 „ & puisse D. Juan converti être un
 „ monument authentique de votre zèle &
 „ de vos vertus !

Le Superieur fut touché de ce dis-
 cours : „ mon Fils , lui dit-il , en le
 „ relevant , je vous vois avec plaisir ré-
 „ connoître l'énormité de vos crimes ;
 „ je vous permets même de considérer
 „ soigneusement tout ce qu'ils ont de
 „ plus hideux , cependant ces pensées ne
 „ doivent pas vous décourager ; plus
 „ vos pechés sont grands , plus la bonté
 „ de Dieu se plait à exercer sa clemen-
 „ ce , pourvû que ce répentir soit sincé-
 „ re & durable. Venez , venez Pecheur
 „ affligé remettre entre les bras de vo-
 „ tre Sauveur vos peines & vos amertu-
 „ mes ; déposez-les au pié de sa Croix ;
 „ ne vous laissez pas acabler sous leur
 „ pésant fardeau ; perdés en jusqu'au
 „ dou-

„ douloureux souvenir, & si jamais vous
 „ les rapellez à la mémoire, que ce ne
 „ soit que pour en faire un sujet de joye,
 „ & un motif qui vous excite à louer
 „ le Dieu qui vous en a afranchi: sui-
 „ vez-moi dans le saint Monastère où
 „ je vais vous conduire; là dans la
 „ compagnie de vos Frères, occupé à
 „ chanter les loüanges du Très-Haut,
 „ & à méditer nuit & jour ses augustes
 „ Loix, vous apaiserez vos amères
 „ douleurs, & vous ne tarderez pas à
 „ sentir les douces influences de sa mi-
 „ séricorde.

Après qu'on se fut entretenu quelque
 tems de cette manière, on songea aux
 moïens d'exécuter notre projet; le Su-
 périeur fut d'avis de rétourner au Cou-
 vent dès le même soir, de peur que
 pendant le jour D. Juan ne fut reconnu
 par quelqu'un de ses Compagnons. M.
 de Beaulne aprouva ce conseil, on leur
 fit preparer un Carosse, & nous leur
 donnames deux Domestiques de la fidéli-
 té desquels nous étions assurés, pour les
 conduire jusqu'au Seminaire, avec or-
 dre de venir nous joindre à Toléde, par-
 ce que nous étions dans le dessein de
 quitter au plûtôt Anover. D. Juan fon-

X. dit

dit en larmes en se séparant de nous , il embrassa mon Gouverneur avec une tendresse extraordinaire. , Adieu Monsieur, lui dit-il, je vous récommande mes intérêts, & je vais aux piés des Autels implorer le Tout-Puissant de bénir vos charitables entreprises. M. de Beaulne lui promit de travailler en diligence à lui faire obtenir sa grace, & l'assura que non seulement il lui donneroit de ses nouvelles, mais que même il le viendroit voir en personne, dès que ses occupations le lui permettroient. Enfin D. Juan & le Supérieur montèrent en Carosse, & prirent le chemin d'Illescas.

Comme nous avions déjà passé beaucoup plus de tems à la Campagne que nous ne nous l'étions proposé en y venant, & M. de Beaulne voiant que mes Etudes ne me permettoient pas d'y rester davantage, nous primes congé des personnes que nous avions eu occasion de voir pendant notre séjour à Anover, & ravis d'avoir si heureusement surmonté tant de difficultés, nous nous rendimes à Toléde, pour y continuer mes Exercices, & nous aquiter de ce que nous avions promis à D. Juan.

Tous mes Parens furent charmés de me revoir,

revoir & nous reçurent avec autant d'empressement que si nous avions fait une absence de plusieurs années. J'eus cependant la mortification de ne point trouver D. Felix à Toléde. D. Ramire m'aprit que le Parent pour lequel il l'avoit mandé étoit mort depuis deux jours; que mon Ami héritoit de tous ses Biens qui étoient fort considérables, & que le Défunt ayant possédé plusieurs Terres à Leganes, D. Felix avoit été obligé de se rendre dans cette Ville, pour y prendre possession de cette Succession, & se faire reconnoître l'Héritier de son Cousin; que de là il devoit se rendre chez une de ses proches Parentes, qui venoit passer quelques semaines dans la Maison de Campagne qu'elle avoit dans le voisinage de Toléde, & qu'il mettroit environ trois semaines à faire cette tournée.

Nous commençames par nous acquiter des devoirs que la bienséance exige de ceux qui arrivent de quelque voiage, après quoi nous songeames à exécuter notre projet. Pour cet effet nous nous rendimes chez D. Sanche, & l'instruisimes de tout ce qui nous étoit arrivé; il fut étonné en aprenant une Avanture aussi singulière, & après nous avoir témoigné la part

qu'il prenoit à notre miraculeuse délivrance, il nous protesta que le procédé de D. Juan lui paroissoit si magnanime & si généreux, qu'il se sentoit porté d'inclination à le servir : que nous pouvions compter sur lui, & qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour rendre service à un homme à qui nous avions tant d'obligations, & qui montrait véritablement par la conduite qu'il tenoit avec nous, que son repentir étoit sincère. Il nous conseilla pourtant de nous adresser sans délai à D. Ramire, & nous recommanda de ne point faire semblant de lui avoir parlé de cette affaire, à cause que le cas étant du ressort du Corregidor, il étoit raisonnable qu'on commençât par la lui communiquer. Ravis de ce bon succès nous cherchames un moment favorable pour en parler à mon Cousin. Ce Seigneur étoit tellement acâblé d'affaires qu'il en avoit contracté une certaine distraction qui le rendoit si rêveur & si pensif, qu'il étoit difficile de le trouver dans une certaine humeur, telle que nous la désirions, pour faire réussir notre entreprise. Néanmoins notre bonheur voulut que dès le même jour, l'occasion que nous cherchions avec tant d'em-

em-

empressement s'offrit d'elle-même.

D. Ramire nous pria de l'accompagner au Palais Royal, pour y prendre le frais dans les Jardins de cette Demeure des anciens Rois d'Espagne; on se persuadera sans peine que nous acceptames son offre avec joie; on s'entretint de choses indifferentes, mais insensiblement M. de Beaulne fit tomber la conversation sur notre voiage d'Anover; il lui raconta succinctement ce qui nous y étoit arrivé; il entra dans un fidèle détail des circonstances sans omettre rien de ce qu'il crut pouvoir servir à son but. Il s'étendit principalement sur l'article de D. Juan, & lui rapporta toutes les particularités avec la précision la plus exacte: Il lui parla ensuite de la générosité, & de la grandeur d'ame de notre Libérateur, avec des traits si touchans, que le Corregidor en fut penetré de compassion; mais lorsqu'il fut venu à la conversion de ce Brigand, il emploïa toute son éloquence pour toucher le cœur de D. Ramire; il lui répéta les discours de cet illustre Pénitent, & lui dépeignit sa triste situation d'une manière si énergique, qu'il auroit été impossible de n'en être

pas atendri. Après lui avoir exposé sa demande, il finit son discours en le conjurant d'écouter sa clémence préférablement à sa sévérité, & de lui acorder le pardon d'un infortuné, dont les ardentés prières lui atireroient les plus précieuses bénédictions sur lui & sur ses Descendants.

Le Corregidor étoit dans une surprise inconcevable; il s'étonnoit de ce que nous lui avions laissé ignorer si longtems un cas si particulier; il nous en fit des reproches, & nous demanda pourquoi nous lui avions fait un mystère d'une chose qui l'interressoit si fort. Mon Gouverneur lui répondit, qu'il avoit craint de lui ouvrir son cœur avant d'avoir quelque espérance d'obtenir la grace qu'il demandoit; il redoubla ensuite ses instances, se servit de tout ce qu'il put trouver de plus persuasif, lui rémontrant que son honneur & le mien y étoient engagés; que ce seroit une cruauté inouïe de laisser périr un homme, qui se confiant sur nos promesses, s'étoit livré volontairement à nous, & qu'il espéroit enfin, que D. Ramire auroit assez d'égards, pour soutenir la parole que le Fils de D. Alvar avoit si solenn-

lennellement donnée.

Il parloit encore lorsque mon Oncle, que nous avions fait avertir, vint nous joindre ; il fit semblant d'ignorer ce qui se passoit, & voiant mon Gouverneur dans un entretien si interressant avec le Corregidor, il demanda quel en étoit le sujet. M. de Beaulne lui répéta en peu de mots ce qu'il lui avoit déjà dit, & le pria de joindre ses efforts aux nôtres pour fléchir D. Ramire. D. Sanche parut surpris autant qu'il le falloit pour ne pas témoigner qu'il agissoit de concert avec nous ; il acomplit exactement ce qu'il nous avoit promis ; il fit tout son possible pour nous seconder & ne negligea rien de ce qu'il crut capable d'émouvoir mon Cousin.

Pendant ce tems le Corregidor paroïssoit irrésolu ; il se contentoit de nous écouter ; un événement si extraordinaire le remplissoit d'étonnement ; il ne pouvoit revenir de sa surprise ; il se voïoit pressé si vivement qu'on ne lui donnoit pas le tems de réfléchir à ce qu'il avoit à faire. Enfin rompant le silence,

„ Messieurs, nous dit-il, vous exigez
„ l'impossible, je suis au désespoir de ne
„ pouvoir vous acorder ce que vous me

„ demandez, la pitié m'y exhorte, mais
„ mon devoir m'en détourne; j'ai juré
„ de maintenir les Loix dans toute leur
„ étendue, & je ne puis, sans blesser
„ ma conscience, violer mon serment:
„ Si l'on m'a confié le Glaive, c'est pour
„ en punir les coupables, & si je par-
„ donnois un criminel, le sang de tant
„ d'autres crieroit contre moi; outre
„ cela, quand même je consentirois à re-
„ lâcher quelque chose de cette rigidi-
„ té, vous n'ignorez pas que mon pou-
„ voir est borné, & que je ne suis qu'un
„ Ministre, qui doit observer les ordres
„ de son Souverain. Permettez moi de
„ remplir les fonctions de ma Charge, &
„ de m'aquiter avec honneur de l'Em-
„ ploi dont je suis chargé. Cette répon-
se ne nous rébuta point, elle nous anima
au contraire à redoubler nos instances.
Enfin après bien des prières, nous ob-
tinmes, qu'il feroit cesser les poursui-
tes; qu'il laisseroit D. Juan tranquille
dans son refuge, & qu'il nous donneroit
le tems d'écrire en Cour, pour tâcher
d'obtenir cette faveur. Nous fumes au
comble de la joie de voir les affaires en
si bon train, & nous convinmes avec
D. Sanche, que si nous ne pouvions
obte-

obtenir la grace que nous demandions, nous procurerions du moins à notre Suppliant le moïen de s'évader & de sortir du Roïaume.

Mon Gouverneur informa d'abord le P. Ruyz du bon succès de ses sollicitations, & l'assura que bientôt il recevrait des nouvelles satisfaisantes. Mon Oncle conjointement avec M. de Beaulne, écrivit plusieurs lettres au Duc de Lerme, au Marquis de Liche, au Duc de l'Infantado, & à quelques autres Seigneurs qui étoient le plus en faveur à la Cour: il leur donna une rélation exacte de tout & les pria d'emploïer leurs bons offices pour lui faire obtenir la grace de D. Juan. D. Sanche étoit ami intime du Duc de Lerme, avec lequel il avoit autre fois fait ses Exercices; ils s'écrivoient régulièrement, & entretenoient de cette manière la tendre amitié qu'ils avoient contracté pendant leur jeunesse: cette favorable circonstance nous fit espérer que nous aurions dans peu la satisfaction de voir D. Juan en liberté.

Après avoir pris de cette sorte toutes les mesures nécessaires, je repris le cours de mes Etudes, & m'y apliquai tellement qu'en peu de jours je ne m'aper-

gus seulement pas de les avoir interrompu. D. Sanche reçut une lettre du Duc de Lerme, qui lui marquoit, qu'il étoit charmé d'avoir trouvé l'occasion de lui témoigner la parfaite estime qu'il avoit pour lui; que l'affaire en question étoit déjà entamée, & que jusqu'à présent il se flatoit d'une heureuse réussite, mais qu'il jugeoit à propos, que quelqu'un de nous se rendit à Madrid, pour animer par sa présence la poursuite de cette affaire, & entretenir les bonnes intentions où l'on étoit à cet égard.

Ce conseil nous parut fort raisonnable, & nous en comprimes facilement l'utilité; la difficulté étoit de trouver quelqu'un qui put se charger d'une pareille commission. D. Sanche jetta la vue sur M. de Beaulne & lui proposa de faire ce voyage. Mon Gouverneur lui remontra qu'il s'en aquiteroit avec joie, mais que n'étant pas son propre maître, il n'oseroit jamais me quitter, que j'étois confié à ses soins, & que s'il m'arrivoit quelque malheur pendant son absence, il ne pourroit se justifier auprès de mes Parents; que d'un autre côté il m'aimoit si tendrement, qu'il se sentoit une secrète repugnance à se séparer de moi.

moi. Il alléguâ plusieurs autres raisons solides, afin de se dispenser de s'éloigner de Toléde. D. Sanche lui remontra, que ce n'étoit qu'en sa faveur qu'il avoit entrepris cette affaire, qu'ainsi il ne pouvoit raisonnablement en négliger les poursuites, que pour ce qui me regardoit, il se chargeoit de me tenir lieu de Gouverneur & de Père; il lui dit que ma vertu devoit entièrement calmer ses appréhensions, & ne lui laisser aucune inquiétude qui pût le troubler; qu'il s'engageoit à ne me pas perdre de vue, & à me traiter avec toutes les attentions possibles. M. de Beaulne n'ayant plus rien à opposer à des propositions si raisonnables, consentit à ce qu'on exigeoit de lui. Il prépara sans diférer tout ce qui lui étoit nécessaire, & après m'avoir exhorté à me souvenir toujours de ses conseils & à ne rien faire qui lui donnât sujet de se plaindre, il partit pour Madrid, avec promesse de presser les choses si vigoureusement, qu'il espéroit dans peu de jours pouvoir me venir rejoindre.

Ce départ me fit beaucoup de peine, puisqu'il me privoit de deux Personnes qui faisoient toute ma satisfaction. Je
voïois

voïois la jeunesse la plus distinguée de Toléde: toute-fois ce n'étoit qu'autant que la bienséance le requéroit, & je n'avois jamais contracté aucune liaison particulière avec aucun d'eux; desorte qu'en attendant le retour de mes Amis, j'eus recours à mes Livres pour me desennuier.

Je formai le dessein de mener une vie retirée, pour m'empêcher de faire quelque faux pas, pendant l'absence de mon Gouverneur. Je me défiois de moi-même & je sentoïis le besoin que j'avois de ses conseils, pour ne pas tomber dans les pièges qu'on tend d'ordinaire aux jeunes gens de mon âge. J'aimois assez la solitude, & j'allois souvent à cheval le long du Tage parcourir les charmans environs de Toléde. Je revenois un soir de Molinos, où j'avois été passer quelques heures: il faisoit un beau clair de Lune, & l'Air agité par un petit vent frais rendoit la promenade délicieuse; pour en profiter plus longtems je faisois marcher mon cheval au petit pas, lorsque tout d'un coup, j'entendis des personnes crier à l'aide.

Je distinguai sans peine des voix de Femmes. Secourable comme je suis, je me préparai d'abord à les assister; je volai
vers

vers l'endroit d'où partoient ces cris, & m'étant enfoncé dans un petit Bocage, je vis deux jeunes Demoiselles, dont l'une étoit d'une beauté ravissante; elles se défendoient contre deux hommes qui leur vouloient faire quelque violence. Je mis sans hésiter le pistolet à la main, en leur criant que s'ils ne se rétroient au plus vite, j'allois les faire repentir de leur témérité. Mes menaces étonnèrent ces deux Ravisseurs, qui, tournés de mon côté, & voiant qu'un seul homme prétendoit mettre obstacle à leur lâche entreprise, vinrent droit à moi avec une audace surprenante; j'étois bien monté, desorte que je les attendis courageusement; ils ne furent pas plutôt à portée du pistolet que je leur lâchai mon coup; j'eus le bonheur de l'adrefser si bien que j'en étendis un par terre; l'autre qui n'avoit que son épée, voiant la partie si inégale, ne jugea point à propos de m'attendre, il se glissa derrière les arbres, & chercha son salut dans la fuite.

Je ne m'inquiétai guères pour le poursuivre, je m'empressai au contraire à chercher l'aimable Personne que je venois de délivrer; toutes mes peines furent

inu-

inutiles, elle ne s'étoit pas plutôt vuë en liberté, que doutant peut-être du succès du combat, elle avoit pris la fuite, sans qu'il me fut possible de découvrir le lieu où elle s'étoit retirée. Cependant je venois de tuer, ou du moins de blesser dangereusement un Homme; je craignis que cette affaire n'eut des suites fâcheuses; ce qui fut cause que je n'osai me risquer long-tems en cet endroit, d'autant plus que n'ayant pas de témoins, le Fuyard pouvoit facilement assembler du monde, & me surprendre auprès du Blessé; ainsi je résolus de retourner à Toléde, sans découvrir à qui que ce fut ce qui m'étoit arrivé. L'action s'étoit passée si rapidement, que personne n'étoit acouru; ce qui servit beaucoup à me mettre l'esprit en repos.

Je révins chez D. Ramire en rêvant profondément à cette aventure; je me rapellai les charmes de l'Inconnuë, & quoique je ne l'eusse vû qu'un moment, je lui trouvois tant d'attraits, que je ne pouvois me defendre d'y réfléchir. J'avois ignoré jusqu'alors l'Amour & ses caprices; je n'étois pas instruit des désordres que peut causer cette passion aveugle, & mon cœur avoit conservé

tou-

toujours sa liberté. J'avois regardé avec indifférence toutes les Beautés de Tolède; mon application à mes devoirs, jointe aux instructions de mon Gouverneur, m'avoient même inspiré une certaine froideur pour le beau Sexe, qui tenoit de l'insensibilité. Je voulois demeurer le maître de mon cœur jusqu'à ce qu'un âge plus mûr, & une raison plus affermie me permissent d'en disposer avec choix & discernement.

Tous ces beaux projets s'évanoüirent dans un instant; j'étois surpris moi-même d'un changement si subit; je me voyois sombre & mélancholique; tout m'ennuioit; je ne cherchois que la Solitude; en un mot je ne me reconnoissois plus. Je tâchai d'écarter la véritable cause de mon trouble; j'attribuai cette bizarre humeur en partie à l'inquiétude que me causoit l'affaire qui venoit de m'arriver. Je me representai les Parens du Mort m'apellant en Justice, & demandant ma tête: je croïois déjà me dérober à leur rage par une prompte fuite; enfin il n'y avoit rien que je ne fisse, pour m'empêcher de songer davantage à mon Inconnuë.

Je me retirai dans mon appartement
plein

plein d'idées également chagrinantes, & inquiètes ; je tâchai en vain de goûter quelque repos ; le sommeil sembloit me fuir ; l'image de la jeune Beauté que j'avois vû se présentoit sans cesse à mon imagination. J'eus beau vouloir éloigner ces chimériques pensées, elles renaissoient aussi-tôt malgré moi, & je passai la plus cruelle nuit de ma vie. A peine le jour commençoit à paroître que je me levai, dans l'esperance que la lumière dissiperoit le nuage qui m'environnoit : je fus trompé dans mon atente, un secret penchant m'entraînoit insensiblement ; j'eus beau lui opposer toute ma raison, elle fut obligée de céder, & je ne pus résister à cette violence.

„ Quel crime y a-t'il, me disois-je
 „ à moi-même, d'aimer ce qu'il y a de
 „ plus parfait ? Pourquoi résister à
 „ ce doux penchant de la nature & se
 „ former soi-même des Loix sevéres
 „ qu'on ne peut éviter d'enfreindre ?
 „ Quoi ! ne me sera-t'il pas permis de
 „ choisir une Personne dont la tendre u-
 „ nion fasse tout le bonheur de ma vie ?
 „ Mes intentions sont pures ; je haïs
 „ jusqu'à l'ombre du crime, & je n'as-
 „ pire qu'à me voir unir par les liens
 „ les

„ les plus sacrés , pourvû que quelque
 „ circonstance inattenduë ne s'opose pas
 „ à mes desirs. Ce raisonnement me pa-
 roissoit si judicieux & si solide, que je
 me félicitois de me voir de pareils senti-
 mens. C'est ainsi que la jeunesse fait se
 faire illusion à soi-même , & trouve les
 moiens d'excuser les plus grandes foi-
 bleffes.

Fort satisfait de me voir si bien fondé,
 je formai le dessein de faire les recher-
 ches les plus exactes , pour tâcher de dé-
 couvrir celle qui étoit la cause de mes
 inquiétudes : l'idée flateuse de la retrou-
 ver quelque jour me tranquilisa un peu
 & je commençai à me voir moins inquiet
 que je n'avois été. Que l'homme est à
 plaindre quand il se voit abandonné à son
 aveuglement & à ses passions ! Il se livre
 sans peine à des mouvemens impétueux
 qui l'entraînent malgré lui , & dont il
 ne connoît la violence que lorsqu'il ne
 peut plus leur résister : il en étoit de
 même à mon égard. J'envisageois mon
 amour naissant sous toutes les faces qui
 pouvoient me le représenter comme le
 comble de mon bonheur ; je n'écoutois
 qu'avec repugnance les raisons qui auroi-
 ent pu m'en détourner. Ce n'est pas que

Y

je

je ne me rapellasse quelquefois les sages conseils que mon Gouverneur m'avoit donné si souvent ; mais que ces réflexions avoient peu de force sur mon esprit prévenu ! Je les trouvois justes, j'étois convaincu de leur solidité, & malgré cela je ne pouvois me résoudre à les suivre, & à les pratiquer ; ce sacrifice me paroissoit trop rude, & cette foible barrière n'étoit pas en état de soutenir la force & l'impetuosité d'une passion qui sembloit me promettre mille douceurs.

Ce qui me rendoit inexcusable, & à quoi je ne puis songer sans rougir de honte, c'est que mon amour n'avoit aucun fondement solide. J'avois à peine eu le tems de confiderer une Personne, je lui remarque quelque beauté, sans savoir qui elle est, sans m'inquiéter de son mérite, ni de sa naissance, ignorant même si elle a quelques autres engagements ; je me livre aux premières impressions ; je forme des projets ridicules & je ferme les yeux à tout ce qui pourroit mettre obstacle à ma folie. Cette idée est trop mortifiante pour m'y arrêter longtems, j'achève au plus vite cette particularité de ma vie, époque mémorable de ma
foi-

foiblesse , & qui le fera bien-tôt des extravagances , compagnes ordinaires des aveugles passions.

Mon amour ne m'ocupoit pas si fort que je ne songeasse à prendre mes précautions , en cas qu'on vint à savoir ce qui m'étoit arrivé. Plusieurs personnes m'avoient vû à Molinos & favoient à quelle heure j'en étois parti : de cette manière il auroit été aisé de faire des conjectures sur mon sujet , vû qu'il étoit naturel de penser , que je devois avoir été près de l'endroit en question , lorsque l'action s'y passa. D'un autre côté , quelqu'un pouvoit m'avoir reconnu sur la route , ce qui étant , je ne pouvois manquer d'être découvert. Ces incertitudes m'allarmoient , & me firent prendre la resolution de m'informer par moi-même en quel état étoient les choses.

Je fortis donc de bonne heure pour apprendre si on avoit trouvé celui que je n'avois peut-être que blessé ; je parcourus plusieurs quartiers de la Ville , sans m'apercevoir d'aucun mouvement qui pût me donner la moindre inquiétude ; je ne doutai plus que les Amis de ce misérable ne l'eussent emporté , pour qu'on ne les

découvrit pas. Rassuré à cet égard, je ne m'occupai que du soin de chercher mon Inconnuë ; pour cet effet je me promenai souvent sur le même chemin où je l'avois rencontré ; je m'arrêtois auprès de toutes les Maisons de campagne, pour voir si je ne découvrois rien qui pût m'apprendre sa demeure. Malgré les peines que je me donnai, il me fut impossible d'en venir à bout ; je revenois toujours chez moi plus triste & plus mélancolique que jamais.

D. Sanche & le Corregidor attribuoient mon chagrin à l'absence de mes Amis ; je fus bien aise de les laisser dans cette idée, parce qu'elle servoit à me donner plus de liberté ; outre que ce m'étoit un spécieux prétexte pour m'absenter plus souvent qu'à l'ordinaire.

Il y avoit déjà quelque tems que je vivois de cette sorte, sans me voir plus avancé que le premier jour ; je commençai même à desespérer de pouvoir jamais découvrir celle qui faisoit l'objet de mes recherches, lorsque selon ma coutume, me promenant le long du grand chemin de Molinos, je passai par devant une Maison assez belle, à laquelle on alloit
par

par une sombre allée d'Ormeaux. Incommodé par l'ardeur du Soleil, je descendis de cheval à dessein de me mettre un peu à l'ombre, & je m'assis au pié d'un arbre.

Je commençai à faire de sérieuses réflexions sur l'état de ma situation présente. Je considérois le tort que j'avois, de sacrifier mon repos à de vaines idées, qui ne me laissoient pas entrevoir le moindre raion d'esperance. Celle que j'avois si heureusement secouruë pouvoit être quelque Etrangère, que je cherchois en vain aux environs de Toléde; sa naissance pouvoit être si inférieure à la mienne, que je n'aurois pu persister dans mon amour, sans m'atirer le mépris & l'indignation de ma Famille. Enfin je rencontrois tant de difficultés dans ma bizarre passion, que je pris la résolution de faire tous mes efforts pour me vaincre & bannir un amour qui ne pouvoit que m'être préjudiciable. Je me levois à dessein de continuer ma promenade, lorsqu'un gros chien, échappé de la chaîne, m'assaillit avec tant de furie, que je n'eus pas le tems de me mettre en défense, il me mordit vivement dans la cuisse & me fit tomber à terre; la dou-

leur me fit jeter des cris perçans: aussitôt deux Laquais étant acourus, ils se faifirent du chien, & voïant que je perdois beaucoup de sang, ils me portèrent vers la Maison.

Une Dame qui paroïssoit être sur l'âge vint à ma rencontre; elle jugea par mes habits que je n'étois pas un Homme du commun, & me demanda mille excuses de l'imprudence de ses Domestiques, qui avoient oublié d'enchaîner ce furieux animal. Je lui répondis que mon indiscretion m'avoit attiré cette disgrâce, & que je lui avois beaucoup d'obligation de ce qu'elle vouloit bien prendre quelque part au defastre d'un Inconnu. L'état où j'étois m'empêcha d'en dire davantage; Elvire, (c'est le nom de la Dame, comme je l'appris depuis,) me fit conduire dans une Chambre très proprement meublée; on visita ma plaie qui se trouva plus douloureuse que profonde, desorte qu'on m'assura qu'il n'y avoit rien à craindre & que je pourrois marcher dans peu de jours.

Dès qu'on eut mis l'apareil, l'obligeante Elvire vint me rejoindre & m'ofrit poliment tous les secours qui dépendoient d'elle. Je la remerciai de ses attentions & la
supliai

suppliai de vouloir donner ses ordres pour me faire venir une chaise à porteurs, qui pût me reméner à Toléde. Elle ne voulut jamais consentir à me laisser partir dans cet état, & quoi que je pusse lui alléguer, je me vis obligé de lui promettre de passer la nuit chez elle. J'écrivis un billet à D. Sanche, par lequel je lui marquai l'accident qui m'étoit arrivé, je le priai de m'envoyer le lendemain son Carosse & de ne s'inquiéter en aucune manière, vû que j'étois entre de bonnes mains & chez une Dame des plus polies.

Je remarquai qu'Elvire devoit avoir quelque chagrin violent; ses yeux étoient sans cesse baignés de pleurs, elle pouffoit de tems en tems de profonds soupirs & donnoit toutes les marques d'une vive affliction. Je pris la liberté de lui demander le sujet de la tristesse qu'elle faisoit paroître, & je l'assurai que je m'estimerois fort heureux, si je pouvois contribuer en quelque manière à soulager ses ennuis. „ Helas! Monsieur, me dit-elle, le malheur qui m'acâble est d'une nature à ne recevoir ni consolation ni secours; il faudroit un miracle pour me rendre ce que je crains

„ de perdre! Mon Fils unique, qui fai-
„ soit toute mon esperance, vient d'être
„ dangereusement blessé depuis quelques
„ jours, sur le chemin de Molinos: un
„ Inconnu l'ataqua avec tant de furie,
„ qu'il se vit étendu par terre avant qu'il
„ eut le tems de se mettre en défense:
„ on desespère de sa vie & ce jour doit
„ décider de son sort & du mien, puis-
„ que je ne pourrai lui survivre. Je n'o-
„ se cependant faire aucunes recherches
„ pour découvrir l'Assassin; je tiens la
„ chose cachée & secreete, de peur que
„ mon Epoux en aprenant ce terrible
„ désastre, n'expire de douleur. Il aime
„ ce cher Fils avec une tendresse infi-
„ nie, & j'ose dire que ses bonnes quali-
„ tés le font estimer de tous ceux qui le
„ connoissent. J'ai résolu d'atendre en-
„ core jusqu'à demain, & si le Ciel pi-
„ toiable ne nous envoie aucun heureux
„ changement, je ne refuserai plus à mon
„ Epoux la consolation d'embrasser son
„ Fils & de lui dire un éternel adieu.
„ Voilà, ajoûta t'elle, ce qui m'arrache
„ les larmes que vous me voiez repandre;
„ jugez quelle doit être ma déplorable
„ situation, puisqu'après tous les ré-
„ vers que j'ai essuié, je perds, par un
„ coup

„ coup imprévu, ce Fils, qui s'apli-
 „ quoit à calmer mes chagrins, & qui
 „ faisoit tout mon bonheur. O Dieu,
 „ que tu me mets à de difficiles épreu-
 „ ves!

Si Elvire eut été plus tranquille, elle se seroit aisément aperçue de la part que je prenois à ce qu'elle venoit de me dire. Je parus interdit, confus, & j'étois dans les plus cruelles agitations. Les circonstances de cet Assassinat s'accordoient si précisément avec ce qui m'étoit arrivé, que je ne doutai pas que son Fils ne fut le même que j'avois été contraint de blesser, pour sauver ma propre vie; & cette idée me jettoit dans un grand embarras. Je me voyois comblé de politesses par une Dame, dont je causois toute la désolation. J'étois au désespoir de m'être vu dans la fatale nécessité de ravir la vie au Fils d'une personne qui paroissoit avoir tant de mérite; toutefois je ne me sentoispas coupable: j'avois protégé deux Dames, qui implo- roient mon secours, & je n'avois blessé mon Adversaire qu'à mon corps défen- dant: ces réflexions servirent beaucoup à me tirer du trouble où m'avoit jetté le discours d'Elvire. D'un autre côté

Y s on

on étoit bien éloigné de me soupçonner, puisqu'elle venoit de me dire qu'on n'avoit ni preuves ni indices & que même on n'avoit fait encore aucunes poursuites, ainsi je ne risquois rien d'être découvert. Quoique je me visse un peu rassuré, je n'osai pas lui demander le récit de cette malheureuse catastrophe; je craignois de ne me trouver pas assez de force pour me contraindre; je me contentai donc de lui témoigner en général la part que je prénois à sa douleur, & de lui faire offre de mes services, en cas qu'elle me crût capable de pouvoir lui être utile dans des circonstances aussi délicates.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée du Chirurgien qui venoit de voir le Blessé; il entra dans la chambre d'un air content & qui sembloit presager quelque heureuse nouvelle: Madame, dit il, en s'adressant à Elvire, je vous félicite, il y a un changement considérable depuis hier au soir; le Malade est sans fièvre, & la plaie est en si bon état que j'espère avant deux jours pouvoir vous promettre la guérison entière de Monsieur votre Fils; à ces mots Elvire fut transportée de joie. Je reconnois

„ connois la Bonté divine en ceci, s'é-
 „ cria-t'elle, Dieu n'abandonne jamais
 „ ceux qui se confient en lui ! Elle re-
 prit un visage plus serein, & parut tou-
 te consolée ; pour moi qui y étois plus
 interressé qu'elle ne pensoit, je lui en
 témoignai ma satisfaction. Comme je
 parlois de bon cœur, je n'eus pas beau-
 coup de peine à la persuader de ma sin-
 cérité, & je puis assurer que je sentis
 véritablement une certaine joie intérieu-
 re, dont je ne pus développer la cause,
 & qui m'interressoit fortement pour le
 malade.

L'heure du souper étant venuë on
 me conduisit dans une Salle, où je trou-
 vai une table très proprement servie.
 Donna Elvire vint me trouver un mo-
 ment après, elle étoit accompagnée d'u-
 ne jeune Demoiselle, qui me parut fort
 aimable. Mais, ô Ciel ! quelle fut ma
 surprise, lorsque l'aïant considéré avec a-
 tention, je crus reconnoître la charman-
 te Inconnuë que j'avois cherché avec
 tant d'empressement. Je balançai quel-
 que tems entre l'esperance & la crainte,
 mon cœur sembloit me dire que c'étoit
 elle-même, & d'un autre côté je n'osois
 en croire mes yeux. Cependant plus je
 la

la contemplois, & plus je croïois me remettre ses traits; son air & sa démarche me parurent si semblables à ce que j'avois pu remarquer à celle que j'avois secouru sur le chemin de Molinos, que je fus enfin convaincu que je ne me trompois pas, & qu'un pur effet du hazard me procureroit un bonheur que je n'aurois jamais osé esperer, & que je n'avois pu obtenir par toutes les peines que je m'étois données. Je sentis dans ce moment que les resolutions que j'avois pris de renoncer à mon amour, s'évanouïrent à la vuë de cette adorable Personne; j'étois plus amoureux que jamais & je benissois mille fois l'heureuse rencontre, qui m'avoit conduit chez Donna Elvire.

Je n'ai nullement dessein de faire ici l'apologie de ma foiblesse; les malheurs dont elle a été suivie, m'ont trop coûté pour y pouvoir songer sans douleur, toute-fois je puis dire sans me flatter, que tout autre auroit fait la même chose en ma place, & que la sagesse la plus austère auroit eu de la peine à se défendre contre tant de charmes. Donna Laura, (c'est ainsi qu'elle s'appelloit) pouvoit avoir environ seize ans; il sembloit que la nature eut voulu se surpasser

fer en la formant ; elle avoit les cheveux noirs ; son tein surpassoit les lis & les roses ; ses dents étoient d'une blancheur éblouissante ; sa taille étoit des mieux prise ; son air majestueux sembloit exiger l'hommage de tous ceux qui la voioient ; en un mot, elle étoit un admirable assemblage de toutes les perfections. On voioit répandu sur son visage un air triste & mélancolique, qui loin de lui nuire, ne servoit qu'à rendre sa beauté plus touchante. Il est aisé de s'imaginer quel effet durent faire ces attraits sur mon cœur déjà prevenu, je me livrai sans résistance à l'amour le plus violent, & je me glorifiois de porter de si belles chaînes.

Je ne sortis de cette douce extase, que pour retomber dans le plus mortel acâblement ; je me vis tout d'un coup agité de mille pensées diverses ; la joye & la douleur se succedoient tour à tour dans mon ame : ici je trouvois une Personne dont la présence faisoit toute ma félicité, là je me confidérois comme le meurtrier d'un homme pour qui elle sembloit prendre beaucoup d'interêt ; d'un côté j'admirois mon bonheur, & de l'autre je déplorais mon infortune. Je ne trouvois aucune liaison entre ces diffé-

différens objets ; je m'égarois dans ce labyrinthe , fans en pouvoir trouver l'issuë. Je ne pouvois comprendre par quel hazard Donna Laura se trouvoit dans la Maison , & chez la Mère d'un Brutal qui avoit voulu lui faire violence ; d'autre part je ne favois que penser , la voiant si touchée du malheur que cet infortuné s'étoit attiré par sa propre faute ; tout ce-ci m'étoit une énigme obscure , que je tâchois en vain de développer ; je rencontrois des difficultés insurmontables , & je me perdois dans mes conjectures.

Pendant que je m'abandonnois à ces pensées , Donna Elvire me fit un compliment fort honnête , de ce que l'embarras où elle se trouvoit , l'obligeoit de manquer en quelque manière à l'usage , en me faisant souper seul avec deux Dames.

„ Mais , ajouta-t'elle , votre discrétion
„ me rassure & me fait espérer que
„ vous voudrez bien excuser cette petite
„ irrégularité. Elle m'aprit ensuite , que
cette charmante Fille étoit une Personne de qualité , dont la Famille avoit essuyé de grands désastres , que touchée de ses malheurs elle en avoit fait sa compagne , & la dépositaire de ses secrets ; qu'elle l'aimoit avec l'affection d'une
tendre

tendre Mère, & que d'un autre côté Donna Laura lui portoit le respect d'une Fille obéissante. Mon trouble me rendoit si interdit, que j'entendis à peine ce qu'on venoit de me dire; ma réponse fut courte & si embarrassée, qu'il étoit impossible qu'on ne remarquât que mon cœur n'étoit nullement dans une affiette tranquille.

Donna Laura m'aborda ensuite de la manière la plus gracieuse, & témoigna prendre beaucoup de part à ce qui m'étoit arrivé. La délicatesse avec laquelle elle s'énonçoit, & la noble modestie qui accompagnoit ses paroles redoublèrent mes émotions. Si j'avois été ébloüi à la vue de ses charmes, je ne le fus pas moins en voyant que les graces de l'esprit ne le cédoient aucunement à celles du corps. Il ne m'auroit pas été possible de lui répondre, si pour mon bonheur, Donna Elvire ne m'eut tiré de la situation la plus fâcheuse où je me sois jamais trouvé: Elle demanda à son Amie des nouvelles du Malade, & me laissa par ce moïen le tems de reprendre mes esprits, & de me remettre de mon émotion. Donna Laura, qui ne venoit que de le quitter, confirma ce que le Chirurgien étoit venu dire,

dire, & acheva de cette sorte à calmer ses inquiétudes.

Nous nous mêmes à table, je repris peu à peu un air moins gêné, & la conversation s'étant animée, je tâchai de détromper D. Elvire & sa Compagne de la mauvaise idée que lui devoit avoir certainement donné de moi l'embarras où je m'étois trouvé. Nous raisonnames de plusieurs choses indifférentes, D. Laura parloit avec beaucoup de discernement, & me confirma de plus en plus dans la haute idée que je m'étois formé de son esprit. J'avois toujours les yeux attachés sur elle, je rencontrois souvent les siens, que la pudeur lui faisoit aussitôt baisser. Je crus néanmoins remarquer, qu'elle me regardoit assez souvent avec une certaine attention qui me faisoit plaisir, & je croïois même m'apercevoir que ma presence ne la laissoit pas entièrement tranquille. Ces flateuses imaginations me transportoient de joie; je n'osois pourtant rien témoigner de ce qui se passoit dans mon cœur; mes regards passionnés en étoient les interprètes, & j'exprimois par ce langage muet la plus vive des passions.

D. Elvire s'informant de plusieurs Per-
sonnes

sonnés de Tolède; je ne lui eus pas plutôt dit, que j'étois allié de tout ce qu'il y avoit de plus distingué, & en particulier de D. Ramire, qui étoit mon Cousin, & chez qui je demeurois, qu'elle me régarda avec un étonnement qui me surprit. Laura m'envifagea avec plus d'attention qu'elle n'avoit fait jusqu'alors, & toutes deux me parurent très satisfaites de ce que je venois de leur dire; Donna Elvire sur-tout redoubla ses complaisances à mon égard; elle me dit qu'elle connoissoit particulièrement le Corregidor, & qu'elle étoit charmée de voir le Parent d'un homme pour qui elle conservoit toujours la plus parfaite estime.

Je lui fis en peu de mots l'histoire de ma Famille, & je lui appris par quelle occasion je me trouvois actuellement chez D. Ramire. Je remarquai que son étonnement redoubloit à mesure que je lui parlois; toutefois elle parut être instruite de la fin déplorable de D. Alvar & de son Fils, comme aussi de plusieurs autres choses qui me concernoient en particulier. Nos malheurs aiant fait beaucoup de bruit dans tout le Roïaume, je ne fus pas surpris de voir que Donna Elvire en étoit déjà informée.

Z

Je

Je lui rapportai ensuite ce qui m'étoit arrivé dernièrement avec D. Juan & Fabrice: Je ne fus que penser lorsque je vis Donna Laura si atendrie de ce récit; ses beaux yeux se couvrirent de larmes, & malgré toute la peine qu'elle prenoit à retenir ses sanglots, sa douleur ne laissoit pas que de paroître fort vive. Je fis semblant d'attribuer ses pleurs à des mouvemens de pitié, qu'excitoit dans son cœur la touchante conversion de D. Juan, mais au fond j'étois bien éloigné de deviner le véritable sujet de sa tristesse. Elle s'aperçut aisément de la surprise que me causoit la melancolie dans la quelle je la voïois plongée; elle se contraignit autant qu'il lui fut possible, & tâcha de me fortifier dans l'idée que je feignois d'en avoir.

Donna Elvire sortit un moment après pour aller voir son Fils, & me laissa seul avec son Amie. Ce fut alors que je me vis plus embarrassé que jamais; il s'agissoit d'entretenir la belle Laura, & de ne pas faire languir la conversation: la timidité me fermoit la bouche; j'hésitois à chaque parole; je ne parlois que par monosyllabes, & j'avouë que je souhaitai plus d'une fois qu'Elvire vint à mon secours

secours. Donna Laura remarquant ma distraction, elle voulut avoir sa revanche, & reprenant un air enjoué, elle me railla sur ma taciturnité.

„ Vous paroissez bien rêveur, me
 „ dit-elle, sans doute que vous regré-
 „ tez des momens que vous auriez vou-
 „ lu donner à celle qui a eu le bonheur
 „ de vous captiver? Ces paroles me r'a-
 „ nimèrent un peu; je ne voulus pas re-
 „ fler sans réplique, & je crus devoir fai-
 „ fir l'ocasion de lui declarer un secret,
 „ qu'il m'étoit impossible de cacher plus
 „ longtems. „ Il est vrai, lui disje, Ma-
 „ demoiselle, que je pense à celle qui
 „ sera toujours la Souveraine de mon
 „ cœur, mais bien loin de regréter les
 „ momens que je passe en votre com-
 „ pagnie, ils sont seuls capables de fai-
 „ re ma félicité.

„ En verité, me repondit-elle avec
 „ un doux souris, je ne croïois pas
 „ m'atirer un compliment si gracieux;
 „ il faut avoüer que vous prenez vo-
 „ tre parti en galand homme, & que
 „ vous vous vengez poliment de ma pe-
 „ tite indiscretion: je vous promets
 „ aussi d'être plus circonspecte à l'a-
 „ venir, & de ne vous plus donner su-

„ jet de trahir vos véritables sentimens.
Je craignois d'en avoir trop dit, & je
m'atendois à une reponse beaucoup plus
sevère, mais voiant qu'elle vouloit plai-
sant, & qu'elle feignoit de recevoir
comme une galanterie ce que je venois de
lui dire, je me hazardai de parler plus
ouvertement. „ Que vous êtes injuste,
„ lui repondis-je, d'avoir une pareille
„ idée; j'ignore jusqu'au nom de dégui-
„ sement, & mon cœur ne démentit ja-
„ mais mes paroles; la sincérité fut tou-
„ jours mon partage & je l'observe sur
„ tout aujourd'hui, que j'ai le bonheur
„ d'entretenir une Personne qui n'inspire
„ que des sentimens soumis & respec-
„ tueux. Si donc j'étois assez audacieux
„ pour vous dire que je vous adore,
„ vous pourriez recevoir un aveu pareil
„ pour une vérité avérée.
„ Vous témoignez avoir fort bonne o-
„ pinion de ma crédulité, repliqua-t'elle,
„ & moi je vous assure, que vous auriez
„ beau me repeter de telles vérités cent
„ fois par jour, que je les regarderois com-
„ me les Fables les plus extravagantes.
„ Soiez plus équitable, lui dis-je, &
„ puisqu'il faut vous découvrir mon
„ cœur, permettez-moi, incomparable
Laura,

„ Laura, de vous dire, que jamais a-
 „ mour ne fut plus sincère que le mien,
 „ que je ne vivrai désormais que pour
 „ vous, & que si je ne puis vous fléchir,
 „ la mort saura bientôt.... C'en est as-
 „ sez, reprit-elle, je vois que vous jouez
 „ votre rôle en perfection, mais puis-
 „ qu'une chose dite par hazard pourroit
 „ tirer à conséquence, & que je ne suis
 „ nullement d'humeur à prêter l'oreille
 „ à de pareils discours, parlons d'autres
 „ choses, car je ne vous crois pas assez te-
 „ méraire pour penser que vous parliez sé-
 „ rieusement: je veux avoir assez d'in-
 „ dulgence, pour attribuer ce que vous
 „ me dites, au stile ordinaire des gens
 „ de Cour. Je sai la distance que le sort
 „ a mis entre nous, & je ne pense pas
 „ que vous me croiez assez vaine, pour
 „ ne me pas rendre justice. Vous êtes
 „ d'une naissance à prétendre aux plus
 „ illustres alliances de l'Espagne; il n'y
 „ a qu'un moment que vous me voiez,
 „ sans savoir qui je suis, ni de quelle Fa-
 „ mille je sors, vous m'offrez libérale-
 „ ment votre encens: ne vous imaginez
 „ point d'en pouvoir imposer si aisément
 „ à une Inconnue, qui n'a pour tout a-
 „ panage que sa vertu & ses infortunes.

„ Je renonce aux prérogatives de ma
„ grandeur & de ma naissance , m'écri-
„ ai-je , si cela vous fait le moindre om-
„ brage , rien ne m'empêchera d'être à
„ vous : je veux vous convaincre par ma
„ constance de la sincérité de mes in-
„ tentions ; il n'y a point d'épreuve ,
„ quelque rude qu'elle soit , que je ne
„ subisse avec joie , pour vous prouver
„ que jamais amour ne fut plus tendre
„ ni plus légitime que le mien.

„ Finissez un discours qui m'offense ,
„ répondit-elle , mon devoir me defend
„ de vous écouter plus longtems , je
„ connois les dangers de ces fortes
„ d'engagemens , & mes disgraces ne
„ font déjà que trop grandes , pour que
„ je les augmente encore par une indigne
„ foiblesse. Ces paroles loin de me re-
buter , ne servirent qu'à m'enflâmer da-
vantage ; j'admirois l'esprit & la mode-
stie de cette aimable Fille , & je sento-
is pour elle une passion si respectueuse , que
j'aurois été au désespoir d'avoir eu la
moindre pensée qui pût offenser la vertu
la plus pure.

J'allois lui repondre , lorsque Donna
Elvire vint interrompre notre conversa-
tion ; elle me demanda excuse de s'être
ar-

arrêtée si longtems, & me dit que son Fils, à qui elle venoit d'apprendre que j'étois chez elle, me connoissant de réputation, désiroit de me voir; qu'il avoit souhaité de me parler à l'heure même, mais que le Chirurgien avoit trouvé à propos d'attendre jusqu'au lendemain, de crainte que le Malade ne se fatiguât trop en parlant: „ j'espère, continua-t'elle, que vous ne lui refuserez pas cette satisfaction, il m'a témoigné avoir quelque chose à vous dire qui vous intéresse beaucoup.

A ces mots je tombai dans mes premières appréhensions; je me figurai qu'Elvire m'avoit si bien dépeint, que son Fils m'avoit reconnu pour son ennemi, ou que du moins il se doutoit que je ne fusse le même qui l'avoit si maltraité. Je m'imaginai que par de secrettes informations on avoit découvert que j'avois été le même jour & à la même heure près de l'endroit en question, enfin il n'y avoit rien que je ne craignisse de cette entrevue. D'un autre côté, je tâchois de me rassurer du mieux qu'il m'étoit possible. „ Si l'on me soupçonne, me disois-je, est-il probable qu'on me fasse l'accueil gracieux que je reçois?

„ On en agiroit tout autrement, & au
„ lieu des politesses qu'on me témoig-
„ ne, je ne recevrais tout au plus qu'in-
„ diférences & que froideurs. Dans cet-
te affligeante incertitude je pris congé
des Dames, pour me retirer dans la
chambre qu'on m'avoit préparée; je re-
marquai, en sortant, dans les yeux de
la charmante Laura, une certaine dou-
ceur qui sembloit m'assurer que ma te-
mérité ne l'avoit pas si fort offensée,
que je l'avois craint.

Dès que je me vis seul, je me livrai
à mille réflexions différentes: ici mon a-
mour m'ocupoit entièrement; là mes in-
quiétudes venoient troubler mon repos, &
la nuit se passa sans qu'il me fût possible
de fermer l'œil. L'émotion avoit si fort
augmenté la douleur de ma blessure, que
je jettois les hauts cris; le Chirurgien,
qui logeoit chez D. Elvire, & qui ne l'a-
voit pas quitté depuis la maladie de son
Fils, vint pour me donner quelque soula-
gement; il trouva la plaie plus irritée que
la veille. Me voiant dans une si grande
agitation, il me recommanda d'être un
peu moins impatient, puisque sans cela tout
son art me deviendroit inutile, & qu'il
en pourroit résulter quelque accident fa-
cheux.

Après

Après qu'il eut appliqué les remèdes les plus spécifiques, je me sentis soulagé. Je voulus commencer à éclaircir mes doutes; pour cet effet, je lui demandai le nom du Cavalier qu'il traitoit? Il me repondit qu'il n'en favoit pas plus que moi, & que tout ce qu'il avoit pû apprendre, c'est que la Dame chez qui nous étions, étoit une Etrangère qui demouroit à Leganès; qu'elle venoit passer pendant l'Eté quelques semaines à cette Maison de campagne, & qu'elle y menoit une vie fort retirée.

D. Elvire desirant de savoir l'état où je me trouvois, n'eut pas plutôt appris que j'étois levé, & que le Chirurgien venoit de me quitter, qu'elle vint me voir, & s'apercevant que la douleur loin de diminuer, s'étoit considérablement accrue, elle m'obligea à lui permettre d'écrire au Corregidor, de lui marquer chez qui j'étois, & de l'avertir que je passerois encore quelques jours chez elle. Le plaisir de voir la belle Laura me fit accepter cette proposition avec joie; je me félicitois de pouvoir encore jouir pendant ce tems de la presence d'une Personne sans qui je ne pouvois plus vivre. Un moment après, le Malade

Z 5

m'en-

m'envoia un Domestique, pour me prier de me rendre incessamment auprès de lui; je ne voulus pas tarder à lui donner cette satisfaction; je me fis porter dans son appartement, résolu de soutenir hautement la négative, en cas qu'il vint à me reconnoître.

La chambre étoit obscure, on avoit eu grand soin d'empêcher le jour d'y pénétrer, de peur que l'air n'incommodât le Blessé; une seule bougie y donnoit une lumière assez sombre, circonstance qui me rassura un peu, dans l'idée qu'on auroit plus de peine à m'envifager de près. Le Chirurgien me pria de faire ma visite très courte, à cause que le Malade étoit encore trop foible pour soutenir une longue conversation; je le lui promis de meilleur cœur qu'il ne pensoit, & je me fis conduire jusqu'auprès du Lit de repos, où le Fils de D. Elvire étoit couché. Qu'on se représente un homme qui voit la Foudre tomber en éclats à ses piés! & on pourra encore à peine se figurer ce que je devins, en voiant le meilleur de mes Amis, le vertueux D. Felix lutter entre la mort & la vie. La crainte, le regret, la douleur & l'amitié m'agitèrent si vivement, que

que je tombai sans connoissance sur le Lit du malheureux Fils de D. Ramire.

On eut beaucoup de peine à me faire revenir; je ne repris l'usage de mes sens que pour envisager toute l'horreur de mon sort. Mes pleurs & mes soupirs auroient atendri le cœur le plus féroce. Je faisois les plaintes les plus amères; j'embrassai l'infortuné D. Felix, & me jettant près de lui dans un Fauteuil: Ciel! „ m'écriai-je, y a-t'il un mortel plus „ à plaindre que je le suis? faut-il, cher „ Ami, que je ne vous retrouve que „ pour vous perdre pour toujours? Que „ ne puis-je mourir de douleur! du „ moins, j'éviterois les cruels remords „ qui vont me déchirer sans cesse: mais „ que dis-je? Il est juste que je souffre „ après ce que je viens de faire. Oüi, „ reconnoissez en moi la source de vo- „ tre malheur, & l'impitoïable Assassin „ qui vous prive de la vie! Que vais-je „ devenir! Quels noms assez odieux pou- „ ra-t'on me donner? O! Dom Juan, „ que ta générosité me coûte cher! plutôt „ à Dieu que tu m'eusses ôté la vie! Je „ serois du moins mort innocent & je „ ne me verrois pas la triste victime de „ mes regrets.

D. El-

D. Elvire & tous ceux qui étoient dans la chambre, ne pouvoient revenir de leur surprise; ils ne comprenoient rien à mes paroles, & ils étoient aussi étonnés de ce qu'ils m'entendoient dire, que je l'étois de ce que je venois de voir. D. Felix loin de m'acâbler par de sanglans reproches, ne démentit pas la grandeur d'ame, dans ses derniers momens. „ Qu'en-
 „ tens-je, cher Varasque, s'écria-t'il
 „ en me tendant la main! Que dois-je
 „ penser de tout ceci? Seroit-il possible,
 „ que vous m'eussiez réduit dans le misé-
 „ rable état où vous me voiez! En quoi
 „ ai-je pû m'atirer votre haine, moi
 „ qui vous ai toujours aimé si tendre-
 „ ment? toutefois, ne craignez rien
 „ de mon ressentiment, je vous con-
 „ nois trop de vertu pour vous soup-
 „ çonner de quelque indigne lâcheté;
 „ une méprise, ou la violence d'un
 „ amour qu'il vous aura été impossi-
 „ ble de vaincre, vous auront peut-être
 „ animé contre moi: quoiqu'il en soit,
 „ je vous le pardonne de bon cœur:
 „ pourvû que vous me rendiez votre
 „ amitié, je mourrai content, & j'em-
 „ porterai dans mon tombeau la conso-
 „ lante satisfaction, de n'avoir rien à me
 „ repro-

„ reprocher. Souvenez vous du moins
 „ quelques fois, ajouta-t'il, d'un Ami si
 „ sincère; le tems vous développera bien
 „ des choses, qui doivent vous paroître
 „ extraordinaires. O Dieu! s'écria-t'
 „ il, en poussant de profonds soupirs,
 „ faut il que je périsse par une main si
 „ chère!

Une foiblesse qui le surprit l'empêcha
 de poursuivre; le Chirurgien profita de
 ce tems pour me faire reporter dans ma
 chambre, car j'étois tombé évanouï,
 sans avoir aucune connoissance de ce qui
 se passoit. Je ne faurois trouver d'ex-
 pressions assez fortes, pour exprimer
 tout ce que ma douleur me fit dire,
 lorsque je fus revenu à moi même;
 on n'osa pas me quitter de vue, de
 peur que mon désespoir ne me portât
 à quelque dessein funeste. Je me voïois
 l'Assassin du meilleur de mes Amis,
 pour qui j'aurois sacrifié mille vies; il
 est vrai que j'étois en quelque sorte
 innocent, mais tout le monde ignoroit
 les circonstances qui auroient pû me ju-
 stifier. Que ces idées étoient tristes &
 douloureuses! Mon amour m'inquiétoit;
 d'un autre côté, quelle aparence y a-
 voit-il que Laura eut voulu écouter un
 hom.

homme, qui devoit passer dans son esprit pour un monstre dénaturé. Comment pouvois-je la détromper en lui démontrant que j'étois son Libérateur ? Je n'avois d'autre témoin que moi-même, & après ce qui venoit de se passer, elle avoit plutôt sujet de me regarder comme un de ses Ravisseurs. Si j'avois été moins prevenu, j'aurois aisément compris mon erreur ; il m'auroit été facile de considérer que Donna Laura ne pouvoit ignorer que Dom Felix lui avoit voulu faire violence, ou que du moins il vouloit l'enlever ; que par conséquent, celui qui vint à son secours ne pouvoit être coupable de ce crime ; néanmoins ma douleur m'empêchoit de faire ces réflexions, d'autant plus que je ne pouvois concilier l'enlèvement de Donna Laura, avec la vertu & la probité de mon Ami.

Ces cruelles pensées m'agitoient avec tant d'impetuosité, que je fus plusieurs fois sur le point de m'ôter une vie que je detestois. Pendant que j'étois dans cette espèce de fureur, Donna Elvire entra dans ma chambre ; je m'atendois à la voir transportée de colère, m'acâbler de malédictions, & me menacer de tout ce que la vengeance lui pouvoit suggé-

suggerer de plus terrible. Mais je fus extrêmement surpris en lui voiant un air tranquille & posé; elle se fit donner une chaise, & s'étant assise à côté de moi; „ Monsieur, me dit-elle, après m'être „ vûë la victime des calomnies les plus „ atroces & contrainte de venir de tems „ en tems dans cette retraite pour y „ pleurer mes malheurs & mes infor- „ tunes, j'esperois que ce solitaire sé- „ jour me procureroit un asile assuré, „ où je pusse ensevelir mes douleurs & „ mes regrets. Contente de m'y plain- „ dre de l'injustice des hommes, sans y „ redouter davantage leur perfidie, je „ me flatois d'y trouver un Port assuré „ qui me mît à l'abri contre la violen- „ ce des tempêtes, qui ont agité le „ cours de ma vie infortunée. Toute- „ fois je m'aperçois que la Sage Provi- „ dence n'a pas jugé à propos de m'acor- „ der ce calme après lequel j'aspire; je „ suis sur le point d'essuyer une perte ir- „ réparable, par la mort d'un Fils digne „ d'un meilleur sort; je ne m'atendois „ pas de trouver en vous son Meurtrier, „ & l'instrument dont le Ciel se sert „ pour causer la désolation de ma mal- „ heureuse Famille. Si je n'écoutois „ que

„ que mon devoir, & les sentimens d'u-
 „ ne Mère irritée, je profiterois du bon-
 „ heur que j'ai de vous avoir en ma pu-
 „ issance, & je vous abandonnerois à
 „ toutes les rigeurs de la Justice; mais
 „ je respecte trop les droits de l'hospi-
 „ talité, pour vouloir les violer. D'ail-
 „ leurs votre sang ne pouvant me redon-
 „ ner ce que vous me faites perdre, je
 „ veux bien me rendre aux instances de
 „ mon Fils, aussi généreux que vous
 „ paroissez avoir été perfide. Il m'a con-
 „ juré de vous garder ici le plus long-
 „ tems que je pourrois; il veut même
 „ que je vous vienne consoler du cha-
 „ grin que vous causent vos remords.
 „ J'avouë qu'il exige beaucoup; néan-
 „ moins il le demande d'une manière à
 „ ne lui pouvoir rien refuser: vous pou-
 „ vez donc rester ici en toute sûreté:
 „ ceux qui ont été témoins de la triste
 „ Scène qui s'est passée, ont promis par
 „ serment de garder fidèlement le secret;
 „ personne ne vous soupçonnera, vû le
 „ peu d'aparence qu'il y a, que je vou-
 „ lusse retenir chez moi l'Assassin de mon
 „ Fils. Calmés les transports qui vous
 „ agitent; reparez votre faute par les
 „ empressements que vous témoignerez à
 „ se

„ seconder nos efforts pour sa guérison.
 „ Je ne veux pas vous dissimuler, ajou-
 „ ta t'elle, que je suis d'autant plus por-
 „ tée à vous rendre service, que j'ai re-
 „ marqué la tendresse avec laquelle vous
 „ avez parlé à D. Felix. Votre discours
 „ m'a même fait soupçonner que vous
 „ ne le connoissiez pas, quand vous l'a-
 „ vez blessé : découvrez moi de quelle
 „ manière la chose s'est passée, je juge-
 „ rai par votre sincérité du fond que je
 „ dois faire sur votre repentir, qui me
 „ paroît si vif & si touchant, & je ver-
 „ rai si les circonstances s'acordent avec
 „ ce qu'on m'en a rapporté.

Le généreux procédé de cette Mère affligée redoubla ma douleur. „ Ah!

„ Madame, lui dis-je, qu'attendez-vous
 „ à punir un infortuné, indigne de la
 „ moindre pitié? Votre devoir de Mère,
 „ votre Fils expirant, la noirceur de
 „ mon crime, tout conspire & vous ex-
 „ horte à m'ôter une vie malheureuse,
 „ que mes chagrins feront bientôt fi-
 „ nir, si vos bontés la ménagent. Dispen-
 „ sez-moi d'un récit, dont le souvenir
 „ me tuë : mais si Donna Laura veut bien
 „ prendre la peine de vous en faire le ra-
 „ port en ma présence, je m'engage sur

Aa

„ mon

„ mon honneur, à vous avoüer de point
 „ en point, ce qui m'a porté à cette ac-
 „ tion, qui fait tous mes malheurs. Mon
 „ Amie, repliqua Donna Elvire, m'a
 „ déjà raconté tout ce qui lui est arrivé,
 „ & si vous vous en rapórtiez à ce qu'el-
 „ le m'a dit, je doute de la bonté de vo-
 „ tre cause.

„ C'est pourtant en sa considération,
 „ lui dis-je, que je me suis vû contraint
 „ d'ataquer votre Fils, qui, sans me con-
 „ noître, n'en vouloit pas moins qu'à
 „ ma vie. C'est donc vous? repondit elle,
 „ qui aviez formé le dessein d'enlever
 „ Donna Laura, & de commettre l'acti-
 „ on la plus infame? Tout au contraire,
 „ lui répliquai-je, je serois au desespoir
 „ de pouvoir me reprocher un tel aten-
 „ tat: je n'ai jamais vû Donna Laura
 „ que dans votre Maison; & quand mê-
 „ me j'aurois eu le bonheur de la con-
 „ noître, j'ai le cœur trop bien placé,
 „ pour vouloir obtenir par violence, ce
 „ que je n'eus voulu devoir qu'à mes
 „ soins & à mes assiduités.

„ On fait quelque-fois pour d'autres,
 „ ce qu'on n'oseroit entreprendre pour
 „ soi-même, me dit-elle, & n'auriez-vous
 „ pas favorisé le dessein, que quelqu'un
 „ pour-

„ pourroit avoir formé, pour exécuter
 „ cet Enlèvement ?

„ Quiconque eut osé me faire une pa-
 „ reille proposition, se seroit repenti de
 „ son audace, lui répondis-je ; le Fils de
 „ D. Alvar, ne fut jamais capable d'une
 „ telle lâcheté. Loind'éclaircir mes dou-
 „ tes, vous ne faites que les augmenter,
 „ repliqua t'elle ; voïons si Donna Laura
 „ saura mieux réussir à me tirer d'em-
 „ barras.

Donna Elvire se dispofoit à faire venir son Amie, lorsque je fus ataqué d'une fièvre si violente, qu'on crut que j'allois expirer. Le chagrin m'acâbloit, je roulois des yeux esfroïablement égarés ; les soupirs me suffoquoient, & mon cœur percé de douleur me faisoit donner les marques du plus afreux désespoir. Ce triste Spectacle l'atendrit ; elle sortit de ma chambre & apella du monde pour me secourir. Je passai une grande partie de la journée dans des inquiétudes inconcevables. Je cherchois en vain quelque issuë ; tout me paroissoit également obscur & embrouïllé. D. Felix se trouvoit avoir une Mère dont je n'avois jamais entendu parler ; je le croïois à Leganés, & je le trouve à Molinos ; je penie avoir fait une action très

loüable, & je tuë le plus tendre & le plus généreux de tous les Amis. Néanmoins plus je réfléchissois sur ma conduite, plus je me trouvois innocent. Je faisois mon Apologie, & après avoir tout confronté, je voïois qu'il y avoit certainement de la méprise dans nos conjectures, & que j'avois tort de m'affliger ainsi. Le seul ennui qui me restoit, étoit de voir le malheur de D. Felix : je le plaignois, & je déplorais la perte que j'allois faire. Je pris donc une ferme résolution d'ouvrir mon cœur à D. Elvire, & de lui faire une exacte relation des circonstances de mon aventure, ne doutant pas que ce ne fût la voie la plus aisée pour sortir de l'incertitude où j'étois. L'esperance de me voir bientôt justifié me donna quelque repos ; un calme paisible succéda à ces mouvemens impétueux, & je m'endormis d'un profond sommeil.

J'eus un songe si extraordinaire, qu'il fit de vives impressions sur mon esprit. Je crus voir D. Pedre, qui entroit dans mon Apartement : je ne lui voïois pas cet air de bonté qu'il avoit coutume de me témoigner. Son regard étoit farouche & sévère ; m'ayant envisagé avec dédain : „ Varasque, me dit-il, dans quel „ en-

„ endroit est-ce que je vous trouve! vous
 „ êtes dans un lieu cent fois plus à crain-
 „ dre, que ne le fut pour Telemaque l'I-
 „ lle fatale de Calypso, & ce qui doit
 „ vous faire trembler, c'est que vous n'a-
 „ vez pas le sage Mentor pour vous en
 „ retirer. Ne perdez jamais de vuë ce
 „ que vous devez aux Manes de votre Pè-
 „ re; gardez vous de ternir votre gloire
 „ pour suivre vos passions, & songez au
 „ sang dont vous êtes sorti. Quittez un
 „ séjour où tout vous est funeste, & sau-
 „ vez par une prompte fuite, une ver-
 „ tu qui est sur le point de faire naufrage.

Je me réveillai en sursaut, & je me trou-
 vai tout à fait ému. Après avoir réfléchi
 pendant quelques momens, j'attribuai ce
 rêve aux rudes combats que j'avois senti
 en moi-même, avant que de me livrer
 à mon amour pour Donna Laura; ce qui
 fut cause que je n'y fis presque plus aten-
 tion. Je me levai de grand matin, ma plaie
 étoit fermée, & je marchois assez bien
 à l'aide d'une canne: mon impatience ne
 me permit pas d'attendre la venuë d'El-
 vire, je descendis dans le jardin pour y
 prendre l'air, & mediter à loisir sur la
 manière dont je m'y prendrois, pour fai-
 re cesser mes alarmes.

M'étant approché d'un Cabinet de verdure, j'entendis deux personnes qui me paroissoient avoir une conversation assez interressante; je m'approchai pour reconnoître ceux qui s'entretenoient de si bonne heure dans cet endroit solitaire: je reconnu la voix de D. Laura. Elle étoit avec Cephise, que D. Elvire lui avoit donnée pour la servir. Je me glissai derrière une haie assez épaisse, d'où je pouvois entendre tous leurs discours. „ Oui, ma chère, „ re, disoit Laura, voilà l'état de mon „ cœur; jugez de mon inquiétude & de „ mon chagrin, lorsque je me vois obligée de haïr un homme qui sembloit „ mériter toute mon estime.

„ J'avouë, repondit Cephise, que son „ action ne peut qu'inspirer du mépris; „ cependant je ne saurois m'imaginer, „ qu'il soit aussi coupable qu'il le paroît. „ Je conviens qu'il s'est acusé lui même, „ mais il l'a fait tout autrement qu'une „ personne qui auroit agi en Traître. Seroit-il possible qu'un Assassin ne connût „ point celui qu'il veut perdre? & que „ penserons nous d'un homme qui s'acuse „ volontairement, lorsqu'il n'est pas „ même soupçonné? Je croirois plutôt „ que Dom Lope, que plusieurs person-

„ nes

„ nes disent être à Molinos , a beaucoup
 „ de part dans cette affaire. Quoiqu'il en
 „ soit , il y a dans ceci quelque chose que
 „ je ne puis comprendre & je suis persua-
 „ dée , que nous verrons dans peu , qu'il
 „ n'y a rien de si trompeur que les aparen-
 „ ces. Je vois que vous me voulez flatter,
 „ reprit Laura , & je serois ravie que vos
 „ soupçons se trouvassent véritables.
 „ Mais hélas ! qui fait si la vuë de son
 „ crime , & la crainte du châtiment , ne
 „ l'ont point obligé à se découvrir !
 „ Que vous êtes ingénieuse à vous
 „ tourmenter , dit Cephile en l'interrom-
 „ pant , vous suposez des choses que vous
 „ seriez bien fâchée de croire vous-
 „ même : mettez votre esprit en repos ,
 „ & je vous assure , qu'avant que deux
 „ jours se passent , vous verrez du chan-
 „ gement. Plût au Ciel ! répondit D.
 „ Laura , que votre prédiction s'accom-
 „ plît. Neanmoins ce funeste orage est
 „ trop impétueux , pour se dissiper si fa-
 „ cilement ; mon cœur excuse Varasque
 „ & mon devoir le condamne. Toute-
 „ fois , quoiqu'il arrive , ajouta-t'elle ,
 „ s'il se trouve coupable , j'aurai assez
 „ d'empire sur moi , pour le regarder a-
 „ vec toute l'horreur qu'il mérite. Et
 „ s'il

„ s'il est innocent, dit Cephise? Je ne
 „ me suis pas assez bien consultée là des-
 „ sus, répondit Laura en se levant, a-
 „ tendons que nos doutes soient éclair-
 „ cis ; il est tems de nous rendre à la
 „ maison, quelqu'un pourroit nous écou-
 „ ter, & je serois au desespoir qu'on fût
 „ ce qui se passe dans mon cœur.

Dès qu'elles furent parties, je sortis
 de ma retraite, pour me livrer aux trans-
 ports de ma joie; ce que je venois d'en-
 tendre me fit oublier tous mes chagrins.

„ Elle m'aime ! m'écriai-je, je n'en
 „ puis plus douter ; que tous les mal-
 „ heurs ensemble se liguent maintenant
 „ contre moi, je les braverai avec un
 „ courage intrépide ; ils n'auront pas
 „ la force de me faire succomber à leur
 „ fureur ; l'amour de D. Laura & mon
 „ innocence me serviront de bouclier
 „ impénétrable contre leurs traits em-
 „ poisonnés.

Encouragé par des pensées si différen-
 tes de celles du jour précédent, je sortis
 du jardin, dans l'intention d'entretenir
 Elvire. Je rencontrai D. Laura, qui pa-
 rut étonnée de me voir si matin à la pro-
 menade. Comme elle craignoit, que je
 n'eusse entendu l'entretien, qu'elle ve-
 noit

noit d'avoir avec Cephise, elle n'osa m'aborder, mais s'étant contentée de me faire une révérence assez froide, elle se retira dans son appartement. Je feignis de ne m'être pas aperçû de sa dissimulation; j'en savois la cause, ainsi je n'en ressentis aucune inquiétude. Mon premier soin fut, de m'informer des Chirurgiens de la santé de D. Felix. Ils m'apprirent qu'il avoit fort bien reposé; qu'il étoit enfin hors de danger, & qu'à moins de quelque accident imprévû, ils ne doutoient plus de sa guérison.

Ces agréables nouvelles me firent un plaisir inexprimable, me voïant sur le point de voir finir mes amertumes, je bénissois cent fois mon sort: j'atendois la venue d'Elvire avec impatience, & je regardois ce moment comme le période heureux qui alloit terminer mes malheurs. Une chose m'embarassoit, c'est que je ne pouvois me déclarer le Libérateur de Donna Laura, sans acuser mon Ami d'en être le Ravisseur. Cet obstacle me fit prendre la résolution de revoquer tout ce que j'aurois dit, en cas que D. Felix se trouvât coupable d'une telle foiblesse, aimant mieux m'exposer à souffrir tout ce qui en pourroit resulter, que

B b

de

de trahir mon Ami. D. Elvire ne se fit pas longtems attendre, elle vint accompagnée de D. Laura & de Cephise. „ Eh „ bien, Monsieur, me dit-elle, pour- „ rons-nous savoir maintenant, les rai- „ sons qui vous ont porté à en agir si „ mal avec mon Fils? Voudrez vous „ consentir à me faire un sincère aveu, „ afin que je puisse juger lequel de vous „ deux est le plus coupable? Je ne le „ suis nullement, Madame, lui repon- „ dis-je, & je ne saurois m'imaginer, que „ nous aïons fait l'un ou l'autre quel- „ que chose contre notre devoir. Ne „ vous étonnez pas, continuai-je, de „ m'entendre parler de la sorte, vous „ voïez bien du changement. Hier j'é- „ tois un infortuné, qui vous exhor- „ toit à me perdre, aujourd'hui tout „ au contraire, je suis un innocent qui „ ne cherche qu'à se justifier. La dou- „ leur m'ôtoit la raison, j'ai calmé ces „ transports extravagans, j'ai examiné „ ma conduite à la rigueur, & je n'ai „ rien trouvé qui puisse me faire crain- „ dre un éclaircissement.

„ Je suis bien aise, répondit-elle, de „ vous voir dans ces dispositions, & je „ puis vous assurer, que je tâche de „ toute

„ toute manière à vous excuser dans
 „ mon esprit. Je me dispoisois à lui fai-
 re le récit de mon aventure , lorsque
 nous vîmes entrer un Cavalier , que sa
 bonne mine me fit aisément reconnoî-
 tre pour un Homme de Distinction. Il
 portoit son bras en écharpe , & paroîs-
 soit si foible , qu'il avoit peine à se sou-
 tenir. Dès que Donna Laura l'aperçut ,
 elle changea de couleur. „ D. Lope ,
 „ lui dit-elle , que venez-vous chercher
 „ dans un lieu dont je vous ai interdit
 „ l'entrée ? Ne me verrai-je jamais à
 „ l'abri de vos persécutions ? & avez-
 „ vous resolu de me desespérer par vos
 „ poursuites ? Madame , lui dit l'In-
 „ connu , loin de vouloir vous faire la
 „ moindre peine , je viens vous offrir
 „ une victime , que vous devez immo-
 „ ler à votre ressentiment ; je viens
 „ vous révéler un mystère , que vous
 „ auriez toujours ignoré , si mes ré-
 „ mords ne m'obligeoient à vous le
 „ découvrir. Qu'il me soit permis , a-
 „ jouta-t'il , en se tournant vers Donna
 „ Elvire , de voir votre Fils , ne me
 „ refusez pas cette grace , il y va de
 „ son repos & du mien.

Donna Elvire rêva quelque tems sur

la reponse qu'elle feroit à D. Lope: enfin, s'étant déterminée, elle me prit en particulier, „ j'aperçois ici, me dit-elle „ des choses qui paroissent vous „ interesser autant que personne; allez, „ je vous en conjure; disposez mon Fils „ à cette entrevuë; examinez sur-tout „ s'il est en état de nous voir & si vous „ croïez qu'il n'y ait rien à craindre, „ venez nous avertir. Aiant reçu ces ordres, je fortis de la Chambre, & je courus annoncer cette nouvelle au Fils de D. Ramire.

„ Je puis donc encore vous revoir, „ me dit-il, d'aussi loin qu'il m'aperçut, cruel, mais cher Ami! cette „ consolation m'a été refusée jusqu'à „ présent, & je ne puis comprendre, „ quel heureux changement me procure ce bonheur. Approchez, continua-t'il en me tendant la main, vous „ me voïez reprendre une vie, que vous „ avez voulu m'ôter: néanmoins je vous „ jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, que je ne prétens la conserver, „ que pour vous rendre tous les services „ qui dépendront de moi.

Comme j'étois pour lors presque tout-à-fait convaincu de mon innocence, je fus

fus plus Maître de mes mouvemens.

„ Est-il possible, D. Felix, lui dis-je,

„ que vous puissiez encore ajoûter foi

„ à ce que vous m'avez entendu dire

„ l'autre jour ? J'avouë que certains

„ defastres, qui me sont arrivés, &

„ que vous allez apprendre, m'ont cau-

„ sé le chagrin où vous m'avez vû :

„ mais on va vous instruire de no-

„ tre méprise. A ces mots, D. Fe-

lix joignant les mains, & me regar-

dant avec des yeux où la douleur é-

toit peinte: „ pardonnez, cher Varas-

„ que, me dit-il, si d'injustes soupçons

„ ont outragé votre vertu & notre a-

„ mitié. Helas! vous en étiez la cau-

„ se, & c'est à vous même, que vous

„ devez imputer le tort, que je vous

„ ai fait.

„ Quoi, lui dis-je, ai-je d'abord été

„ condamné? Notre union n'a-t'elle pas

„ parlé en ma faveur? Ne vous êtes-vous

„ senti aucune répugnance à me croire

„ coupable d'une telle lâcheté? O! D.

„ Felix, continuai-je, est-ce ainsi que

„ vous m'aimez? Cher Ami, répliqua

„ le Fils d'Elvire, je n'ai jamais été plei-

„ nement convaincu de la vérité de ce

„ que vous me disiez à notre dernière

„ entrevuë; je n'ai pu concilier les deux
 „ extrêmes que j'y voïois, je veux di-
 „ re l'amitié la plus tendre & la haine la
 „ plus féroce. Au nom de cette ami-
 „ tié, ne me laissez pas languir dans
 „ mon incertitude; achevez de me tirer
 „ d'erreur, & aprenez moi les raisons
 „ qui vous ont obligé à me parler com-
 „ me vous avez fait. Je lui dis alors,
 „ que c'étoit dans ce dessein, que je l'é-
 „ tois venu trouver; qu'un Etranger de-
 „ mandoit à le voir, & que je venois de
 „ la part de Donna Elvire, pour m'in-
 „ former, si cette visite ne lui feroit point
 „ de peine: j'ajoutai, que l'Inconnu pa-
 „ roissoit avoir des choses de conséquence
 „ à lui communiquer, & que je me flatois,
 „ que cet entretien finiroit notre embarras.

D. Felix fut charmé de cette nouvel-
 „ le inopinée, il m'assura qu'il se sentoit
 „ si bien, qu'il nous recevroit avec une
 „ véritable satisfaction. Le voïant dispo-
 „ sé à cette entrevuë, je pris l'avis des
 „ Chirurgiens; je leur demandai s'ils ne
 „ croïoient pas, qu'il y eut du danger
 „ à lui mener tant de monde à la fois?
 „ Ils me dirent, que le Malade étant sans
 „ fièvre, ils ne pensoient pas, que nous
 „ dussions nous priver du plaisir de le voir,
 „ pourvu

pourvû qu'on ne parlât pas fort haut ,
 & qu'on ne s'arrêât pas trop long tems.
 Après m'être ainsi précautionné , je fis
 avertir Donna Elvire , qu'elle pouvoit
 nous venir trouver. Elle arriva quelques
 moments après , suivie de Donna Laura
 & de D. Lope. L'Inconnu s'étant appro-
 ché du Lit de mon Ami ; „ D. Felix ,
 „ lui dit-il , l'état où je vous vois me
 „ cause les regrets les plus sensibles. Je
 „ viens acuser un coupable , & justifier
 „ des innocens , que vous soupçonnés
 „ peut-être. Vous voiez en D. Lope le
 „ Ravisseur de Donna Laura , & le per-
 „ fide , qui faillit à vous ôter la vie ,
 „ dans le tems que vous faisiez votre
 „ possible pour la secourir. C'est moi ,
 „ qui rebuté par les rigueurs de cette in-
 „ humaine , formai pour l'enlever , un
 „ dessein , que j'aurois sans doute exé-
 „ cuté , si un Etranger , que le Ciel en-
 „ voia à son secours , ne m'eût mis hors
 „ d'état de lui nuire. Après un aveu si
 „ sincère , ne croiez pas que je vienne
 „ implorer ma grâce , & demander un
 „ pardon duquel je suis indigne. Non !
 „ Madame , ajouta-t'il en tirant son
 „ épée & la présentant à Donna Elvire ,
 „ je connois trop l'injustice de mon pro-

„ cédé, pour vouloir me dérober à vo-
 „ tre juste vengeance: frapez! continua-
 „ t'il, qu'attendez-vous à plonger dans
 „ mon détestable sang, un fer qui est en-
 „ core teint du votre.

J'admirois d'un côté la fermeté de
 D. Lope, & de l'autre je le regar-
 dois avec indignation. Je ne fus pas le
 Maître de ma colère. „ Lâche, lui dis-
 „ je, oses-tu te montrer dans un lieu où
 „ tout te reproche ta perfidie? Que ne
 „ vas-tu cacher ta honte dans le fond de
 „ quelque Désert? Vas habiter avec des
 „ monstres dénaturés, qui te ressemblent;
 „ & rends graces au respect que je dois
 „ à l'endroit où tu te trouves, sans quoi
 „ je pourrois venger l'outrage d'un Ami,
 „ que tu dois avoir assassiné en Traître,
 „ puisque c'est l'ordinaire de tes sem-
 „ blables, d'emploier la tromperie au
 „ défaut du courage. Aprens, que c'est
 „ moi qui mis obstacle à ton criminel
 „ dessein, & qui d'un coup de pistolet
 „ t'étendis par terre, & crus de t'avoir
 „ ôté la vie. Plut au Ciel! que je ne
 „ me fusse pas trompé, & que j'eusse
 „ été assez heureux, pour purger la ter-
 „ re d'un malheureux tel que toi.

Je ne pourrois dépeindre les différens
 effets,

effets , que produisirent ces paroles sur ceux qui m'écoutoient. D. Felix me regarda avec douleur , en voïant qu'après avoir blessé le Ravisseur de Donna Laura , j'avois pû soupçonner , qu'il eut été capable d'une pareille indignité. Donna Laura paroïssoit ravie de voir , qu'elle m'avoit de si grandes obligations , & je crus m'apercevoir , qu'elle me demandoit pardon en secret , de s'être imaginée , que j'étois peut-être un des Complices de son infame Ravisseur. Donna Elvire témoignoit par ses regards la satisfaction qu'elle ressentoit en voïant paroître mon innocence , & en aprenant , que bien-loin d'avoir ofensé son Fils , je me trouvois son Défenseur & le Libérateur de sa chère Laura.

Pour D. Lope , il ne fut aucunement ofensé de ce que je venois de lui dire ; mais se tournant de mon côté : „ Brave „ Inconnu , me dit-il , quoiqu'il me seroit facile de vous détromper de la „ mauvaise idée que vous avez de mon „ courage , je ne puis m'empêcher d'admirer votre vertu : la chaleur avec laquelle vous soutenez les interêts d'un „ Ami ofensé , m'inspire pour vous l'estime la plus parfaite ; & je me croi-

„ rois le plus fortuné de tous les hom-
 „ mes, si j'avois le bonheur de posséder
 „ un Ami tel que vous. Daignez me
 „ plaindre, sans insulter à mon malheur,
 „ qui ne me cause déjà que trop d'amer-
 „ tumes, vous saurez peut être quel-
 „ que jour, ce qu'un amour outragé
 „ nous peut faire commettre.

D. Elvire s'aperçut, que D. Felix
 se trouvoit incommodé, & craignant
 que cet entretien ne lui attirât quel-
 que rechute, elle me pria de modérer
 mon ressentiment, & de me contenter de
 voir le chagrin que D. Lope témoignoit
 de sa faute. Ensuite elle lui dit, que puis-
 que le Ciel lui rendoit son Fils, elle se-
 roit fâchée de perdre un homme, qui pa-
 roissoit convaincu & pénétré du tort
 qu'il avoit eu d'en agir si mal; qu'elle
 lui pardonnoit de bon cœur, & que la
 seule grace qu'elle avoit à lui demander,
 étoit qu'il se retirât chez lui, & qu'il
 ne vint plus réveiller des idées si morti-
 fiantes. On eut pourtant beaucoup de
 peine à l'arracher d'auprès de mon Ami;
 mais voyant que sa présence caufoit trop
 de trouble, il se retira, en protestant, que
 ce seroit la dernière fois qu'on le verroit
 à Molinos, vû qu'il avoit formé le des-
 sein

sein d'aller servir en Ruffie, & de chercher dans les périls de la guerre, une mort qui pouvoit feule mettre fin à fes infortunes.

D. Lope s'étant retiré, chacun s'empressa à me temoigner la reconnoiffance, qu'on devoit a l'important fervice que j'avois rendu. Je pris cette ocafion, pour confirmer à la belle Laura, ce que je lui avois déjà dit; & je l'affurai, que le bonheur d'avoir pu m'emploier pour elle me paroiffoit fi doux, & avoit pour moi tant de charmes, que je ne cederois pas mon fort pour celui du plus heureux Monarque. Cette aimable perfonne me repondit avec toute la modestie convenable à fon fexe; & j'eus le plaifir de remarquer, que mes discours ne lui étoient pas indifférens, & qu'elle les écou-
toit avec moins de répugnance, qu'elle n'avoit fait la première fois. Comme on nous avertit, qu'il étoit tems de laiffer prendre quelque repos a D. Felix, je quittai ce cher Ami, après lui avoir promis que je viendrois le rejoindre, dès qu'il me feroit permis de le faire fans l'incommoder.

Il y avoit déjà plusieurs jours que j'étois chez Donna Elvire, fans avoir reçu

au-

aucune nouvelle ni de mon Oncle ni du Corregidor : ce silence m'alarmoit ; je craignois, qu'irrités de ce que je m'étois absenté si long-tems , ils n'avoient pas daigné m'ordonner de revenir. Je fus agréablement détrompé, en recevant une lettre de D. Ramire, par laquelle il me marquoit, que puisque le hazard avoit découvert une chose qu'il m'avoit toujours caché, il étoit bien aise, que je fusse avec son Fils chez son Epouse ; qu'il étoit surpris, que D. Felix eut tant diféré à lui écrire ; & qu'il nous prioit de nous rendre au plus tard dans cinq ou six jours à Toléde ; vû qu'on avoit appris que M. de Beaulne, qui avoit achevé ses affaires à Madrid, étoit à la veille de son départ, & qu'il arriveroit infailliblement en peu de jours.

Cette lettre me fit un plaisir sensible, puisque j'espérois profiter du tems qui me restoit, pour m'affurer du cœur de la charmante Donna Laura. Cependant mon Ami se rétablissoit à vuë d'œuil ; sa jeunesse & la bonté de son tempérament firent opérer les remédes avec tant d'efficace, qu'il pouvoit déjà se soutenir dans un Fauteüil. Je ne le quittois plus ; je me faisois un plaisir de le soigner & de

de ne lui parler que de choses agréables, pour l'empêcher de contracter quelque chagrin. Je lui fis le recit de ce qui nous étoit arrivé depuis notre séparation d'avec D. Henrique ; & je lui appris le sujet pour lequel je me trouvois seul, & privé de la compagnie de mon Gouverneur.

Tandis que je remplissois les devoirs de l'Amitié, mon amour n'étoit pas oisif. Je voïois Donna Laura sans contrainte, & je pouvois l'entretenir de ma passion. Si je n'étois pas rebuté, je ne m'apercevois pas non plus d'avancer beaucoup. Je croïois remarquer, qu'à mesure que D. Felix reprenoit ses forces, elle diminueoit les égards qu'elle m'avoit témoigné. Ce changement m'alarma ; je la soupçonnai d'avoir des sentimens favorables pour mon Ami. Je m'aperçus avec chagrin des assiduités qu'elle avoit pour le Fils de D. Ramire. Je ne doutai plus de mon malheur, & déjà je regardois D. Felix comme un Rival redoutable.

Cette pensée me fit frémir ; je me voïois obligé de renoncer à ce que j'avois de plus cher, ou à me déclarer l'ennemi d'un homme, pour qui j'aurois prodigué
tout

tout mon sang. L'amour & l'amitié m'agitoient tour à tour : ici considérant les charmes de l'Amie d'Elvire je me rapelois la flateuse idée, que j'avois eu d'en être aimé, & la tendre inclination que j'avois pour elle : là je me proposois ce que l'amitié la plus parfaite a de plus touchant. Je ne pouvois me résoudre à trahir mon Ami, & il m'étoit en même tems impossible de bannir mon amour. Je m'éforçois à concilier mon devoir avec ma passion; mais c'étoit tenter l'impossible : je ne voïois aucun milieu entre ces deux extrémités. Je devois necessairement opter, ou de me voir devenir Ami perfide, ou d'être le plus infortuné des hommes, en perdant l'espérance de posséder une personne, que je pensois seule capable de faire ma félicité.

Enfin après plusieurs reflexions de cette nature, je pris le parti le plus raisonnable, & je me déterminai à m'ouvrir au Fils d'Elvire : résolu, si je le trouvois dans les sentimens, où je le croïois être, de lui immoler généreusement ma passion, & de lui donner par là une preuve signalée d'une amitié sans exemple.

Je

Je me défiois trop de moi-même pour différer l'exécution de ce louable dessein; je sentoisi la peine, que j'aurois à m'y résoudre, & je ne voulois pas me donner le tems de retomber dans quelque indigne foiblesse. Je me rendis sans tarder dans la Chambre de Dom Felix, & après l'avoir entretenu, à mon ordinaire, de plusieurs choses indifférentes, je vins insensiblement à parler de Donna Laura. Je commençai par lui demander le nom de sa Famille, & la cause des malheurs, qui l'avoient obligé à se retirer chez Donna Elvire. Il me repondit, qu'il n'y avoit que très peu de tems qu'elle étoit avec sa Mère, qu'il ne l'avoit jamais vû avant son voiage de Leganés, & que Donna Elvire lui avoit mystérieusement caché le véritable nom de cette aimable personne, aussi-bien que celui de sa Famille: que tout ce qu'il en avoit pu tirer, étoit, que Donna Laura sortoit d'une Maison fort illustre, & que sa naissance étoit des plus relevées.

Ravi de n'avoir du moins aucune bassesse à me reprocher, puisque j'avois offert mes vœux à une Personne dont la qualité égaloit la mienne, je ne voulus pas

pas m'en tenir là. Je dis à mon Ami, que je le trouvois fort heureux, d'avoir rencontré une aussi aimable compagnie, & de s'être attiré sa disgrâce en faveur d'une Personne qui y étoit si sensible, & qui en témoignoit tant de reconnoissance. Dom Felix qui ignoroit les vuës que j'avois de le fonder, s'imagina, que je n'avois d'autre dessein que de le railler en le divertissant ; dans cette idée, il me repondit sur le même ton, me disant, que si l'un de nous deux avoit lieu d'être satisfait, c'étoit sans doute moi, vû que non seulement j'avois eu le bonheur de rendre à Donna Laura un service si important, lorsqu'il n'étoit plus en état de la secourir, mais que même je jouissois du plaisir de la voir, & de l'entretenir, dans le tems que ses blessures le retenoient dans sa Chambre, où il ne la voïoit que rarement, & aussi souvent que la bienfiance le lui permettoit.

Voïant qu'il ne comprenoit pas mes véritables intentions, je lui fis encore plusieurs questions, auxquelles il repondit avec le même enjouement, sans qu'il parut prendre beaucoup d'interêt à ce qui m'inquiétoit si fort. Enfin voulant

lant en venir à une conclusion : „ cher
 „ Ami , lui dis-je , le but de ma visite
 „ est plus sérieux que vous ne le pen-
 „ sez sans doute ; vous allez juger par
 „ ce que je vais vous découvrir , si Va-
 „ rasque est digne de l'amitié du Fils de
 „ D. Ramire. J'ai conçu pour l'Amie
 „ de votre Mère l'estime la plus ten-
 „ dre ; la voir & l'aimer ne fut pour
 „ moi qu'une seule & même chose ; je
 „ ne veux pas vous cacher , que je lui
 „ ai découvert ce que je sentoís pour
 „ elle , j'ai même eu quelque sujet
 „ pour me flater de ne lui pas être in-
 „ différent , quoiqu'au reste , elle m'ait
 „ laissé toujours assez incertain de mon
 „ sort. Mais depuis que le Ciel com-
 „ mence à vous redonner à nos vœux ,
 „ je m'aperçois que mes espérances ne
 „ vont qu'en diminuant ; j'ai attribué
 „ ce changement aux tendres sentimens
 „ qu'elle pourroit se sentir pour vous.
 „ J'avouë que cette pensée m'a cau-
 „ sé de vives alarmes , & après avoir
 „ essuié de rudes combats , j'ai eu as-
 „ sez de forces pour n'écouter que
 „ mon devoir. Montrez-vous aussi sin-
 „ cère que je le suis ; découvrez moi
 „ sur quel pié vous êtes auprès de Don-

Cc

„ na

„ na Laura , & je vous promets , par
 „ tout ce qui nous est de plus sacré , que
 „ si vous croïez avoir quelque droit sur
 „ son cœur , je retourne dès ce jour à
 „ Toléde , & je vous délivre par là de
 „ l'inquiétude , que la présence d'un Ri-
 „ val pourroit vous causer.

Dom Felix voïant que j'avois cessé de
 parler , „ est-ce une illusion ? cher Va-
 „ rasque , me dit-il , & lorsque je vous
 „ entens dire , que vous êtes amoureux ,
 „ puis-je en croire mes sens ? Quoi ,
 „ toute votre philosophie vient d'échou-
 „ er à la vuë de Donna Laura ! Vo-
 „ tre aveu me surprend , & je ne m'at-
 „ tendois pas à vous voir perdre à
 „ Molinos une liberté , que vous a-
 „ vez si courageusement défendu con-
 „ tre toutes les surprises des Belles de
 „ Valence & de Toléde. Néanmoins
 „ rassurez-vous , ajouta-t'il , ce que j'en
 „ dis n'est nullement pour vous offen-
 „ ser : je conviens que Laura possède
 „ des charmes suffisans pour excuser votre
 „ amour : au reste , je puis vous assu-
 „ rer , que vous n'avez rien à craindre
 „ de ma part ; je n'ai pour cette Belle
 „ que des sentimens d'estime & de re-
 „ spect , & loin de mettre obstacle à

„ VOS

„ vos feux , vous me verrez touûjours
 „ prêt à les favoriser , & à vous prêter
 „ tous les secours qui dépendront d'un
 „ Ami qui vous aime aussi parfaitement
 „ que moi.

Cette déclaration me tranquillisa entièrement : j'embrassai ce véritable Ami , & je lui promis une éternelle reconnoissance. Je lui demandai ensuite , s'il connoissoit ce Dom Lope qui l'avoit si maltraité , & qui étoit venu faire un aveu si touchant de sa faute , Il me dit , que
 „ ce Cavalier étant devenu amoureux
 „ de Donna Laura , il avoit employé
 „ tous ses efforts pour la fléchir , mais
 „ inutilement ; que réduit-au désespoir ,
 „ il avoit formé le dessein de l'enlever.
 „ Il aprit que nous devions venir à Molinos , continua D. Felix , je suppose ,
 „ que me voiant aller souvent avec sa
 „ Maitresse , la jalouïe le porta à la barbare
 „ resolution de se défaire de moi :
 „ il vint pour cet effet se loger dans notre
 „ voisinage , & atendit une occasion
 „ favorable pour exécuter son projet.
 „ Comme nous n'avions aucune méfiance
 „ de du péril qui nous menaçoit , nous
 „ ne songeames pas à nous précautionner
 „ contre ses entreprises. Un soir

„ que je me promenois avec Donna
„ Laura & la jeune Cephise, nous nous
„ écartames un peu : le perfide Dom
„ Lope profita de cette conjoncture ;
„ acompagné d'un de ses Amis qui lui
„ étoit dévoüé, il m'affaillit si brusque-
„ ment que je n'eus pas le tems de me
„ reconnoître. Je tombai à terre percé
„ de deux coups ; me voiant hors de
„ combat, il songeoit à se sauver avec
„ sa proie dans un Carosse qui l'atendoit,
„ lorsque la Providence vous conduisit
„ dans cet endroit. Voilà de quelle ma-
„ nière m'est arrivé un malheur qui nous
„ à causé tant de trouble & d'inquié-
„ tude.

J'étois donc enfin heureusement dé-
livré de tant d'embarras qui m'avoient pa-
rus si impénétrables. Je goûtois sur tout
une joie parfaite, d'apprendre que Dom
Felix, bien-loin d'être mon Rival, m'é-
toit un fidele confident, & un puissant
appui pour soutenir mes intérêts auprès
de Donna Laura. Le retour de Monsieur
de Beaulne, étoit la seule chose que je
craignois ; je prévoiois qu'il n'auroit pas
la moindre indulgence sur un article aussi
délicat. Je le connoissois trop clairvoiant
pour me flater de pouvoir lui en impo-
ser.

fer. Je cherchois donc sérieusement les moïens de ménager cette intrigue, sans me revolter directement contre lui, & en même tems sans faire tort à mon amour.

La chose n'étoit pas fort aisée, il s'agissoit de fléchir un homme, qu'une longue expérience avoit rendu très circonspect, & dont la pénétration ne se contentoit pas de confiderer le présent, mais qui prévoïoit les choses de loin, & les envisageoit dans leur véritable point de vuë. Ces réflexions m'alarmoient à la vérité; aussi je faisois tous mes efforts pour me munir contre les objections, que j'aurois à essuier. Il me sembloit que j'aléguois à mon Gouverneur les raisons que je pouvois trouver pour me servir d'excuse. Je lui dépeignois Donna Laura avec toutes les perfections dont la nature l'avoit ornée; je lui représentois la pureté de mes sentimens & la violence de mon amour. En un mot, il n'y a rien que je ne fisse pour préparer mon Apologie.

Je fis part à mon Ami de mes peines; il m'écoutoit avec attention; je remarquois, qu'il n'étoit pas entièrement de mon avis. Il me repondoit d'une ma-

nière vague, & qui n'avoit rien de concluant : je le conjurai de me parler fans feinte, & de ne pas se contraindre, sous pretexte de flater ma passion.

Obligé par mes instances à m'ouvrir son cœur : „ mon cher Ami, me dit-il,
„ je ne suis pas d'un âge à vous donner
„ des conseils : mais puisque vous voulez que je vous parle sans déguisement,
„ voici ce que j'en pense. Si vous craignez que Monsieur de Beaulne & vos
„ Parens désapprouvent votre conduite,
„ soïez assuré, qu'ils auront des raisons
„ solides pour vous en détourner ; &
„ vous feriez très mal de vous obstiner
„ à nourrir une inclination qu'ils condamnent. Si au contraire ils l'approuvent,
„ vous pouvez alors continuer
„ à aimer Donna Laura : au reste, ajouta-t'il,
„ vous devez vous consulter là dessus, la chose mérite certainement un mur examen ; & j'ai assez bonne opinion de votre discernement,
„ pour me flater, que vous ne ferez jamais rien qui puisse vous causer dans la suite quelques funestes remords.

Malgré la force de mes préjugés, je ne pouvois m'empêcher de reconnoître
la

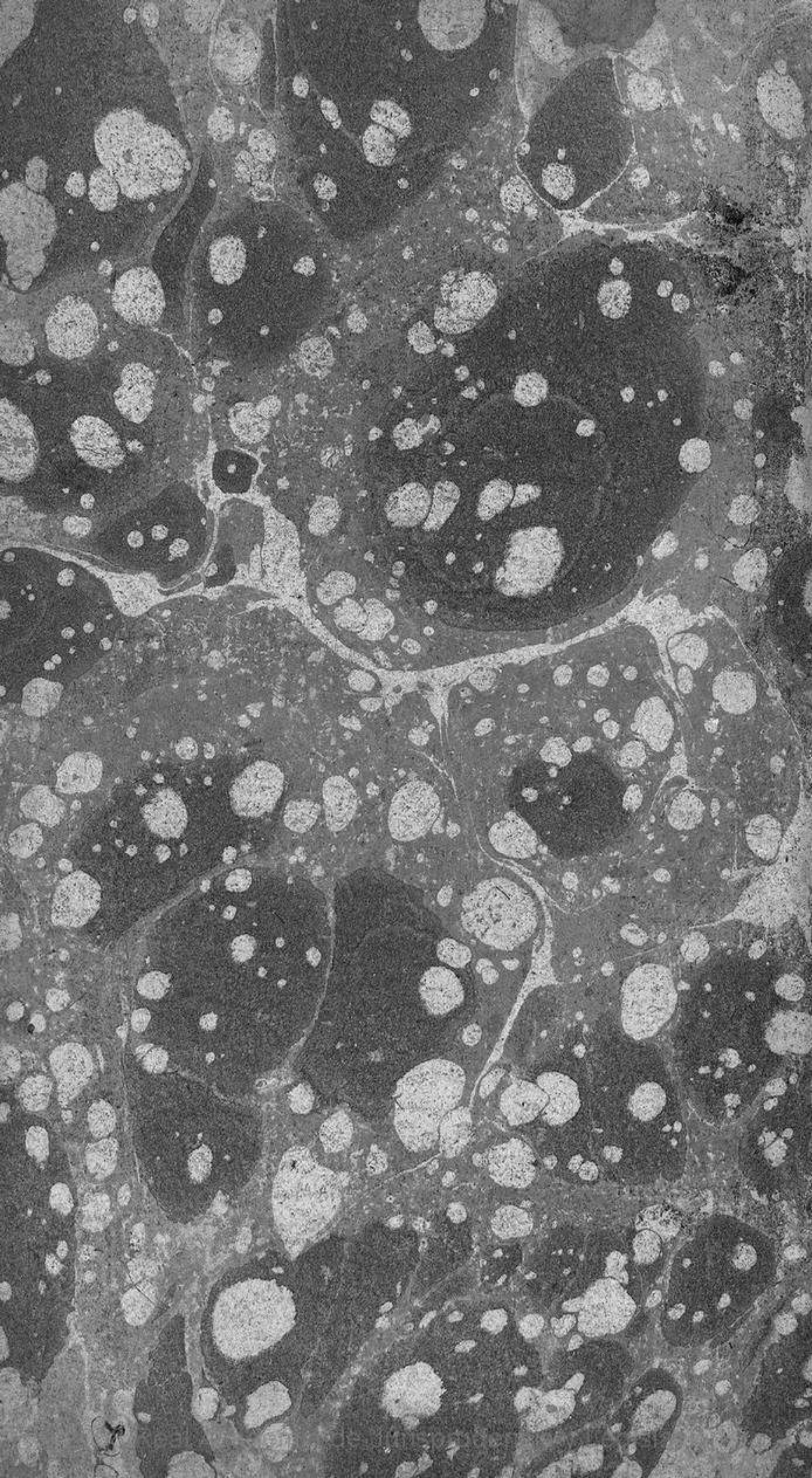
la solidité du raisonnement de Dom Felix. Toute-fois, voïant que mon amour n'y trouvoit pas son compte, je fus bien aise de changer de discours. Je lui dis, que je serois charmé de savoir pour quelle raison il m'avoit si mystérieusement caché qu'il eut une Mère, vû que c'étoit une Dame d'un rare mérite. Je le suppliai, de me tirer d'erreur en m'expliquant une chose si intéressante. „ Je „ n'ai rien à vous refuser, me repon- „ dit-il, & quoique ce récit soit assez „ long, je suis prêt à vous satisfaire, & „ à vous convaincre, que je n'ai aucun „ secret pour le meilleur de mes Amis. „ Je vais vous rapporter l'Histoire de ma „ Mère, telle que je l'ai apprise, non „ seulement de mes Proches, mais aussi „ de plusieurs Personnes impartiales, qui „ n'ont eu aucune raison pour me dé- „ guiser la vérité.

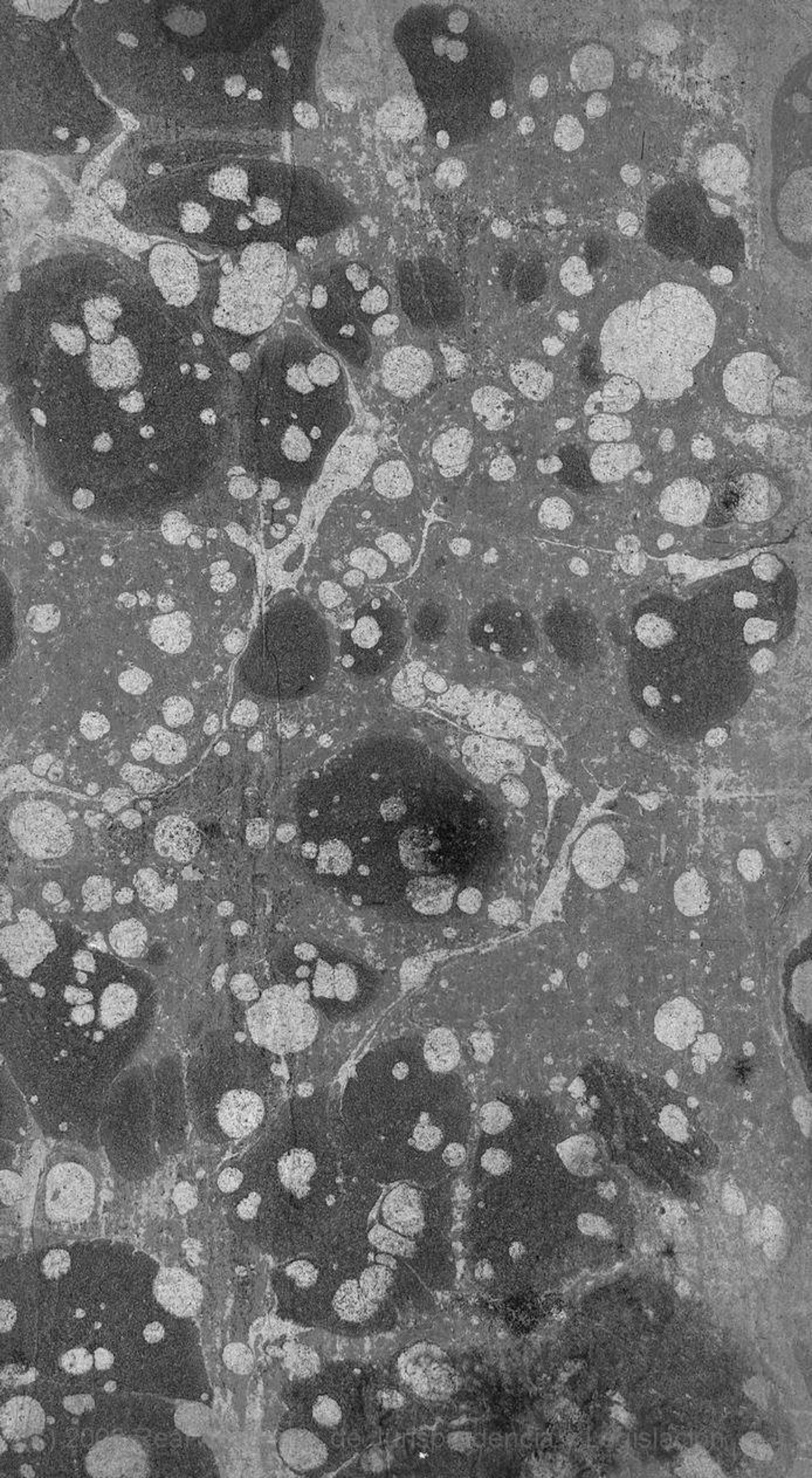
Je me disposois à écouter un récit dont il me tardeoit d'apprendre les circonstances, lorsque nous entendimes les cris lugubres d'une Personne qui paroïssoit être en danger. Je courus avec précipitation, pour tâcher de secourir celui qui imploroit mon assistance; mais, ô Dieu! qu'elle fut ma douleur, en voïant de loin le

le perfide Dom Fabrice , qui ne faisoit que de remonter à cheval , & qui se fau-voit à toute bride , & en trouvant l'infortunée Donna Laura qui , percée de plusieurs coups , ne donnoit plus aucun signe de vie !

Fin de la première Partie.









1

SOLIVAI

ESPAÑO

TOM.

1/15778